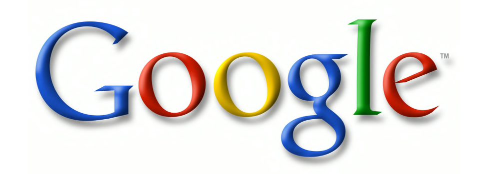
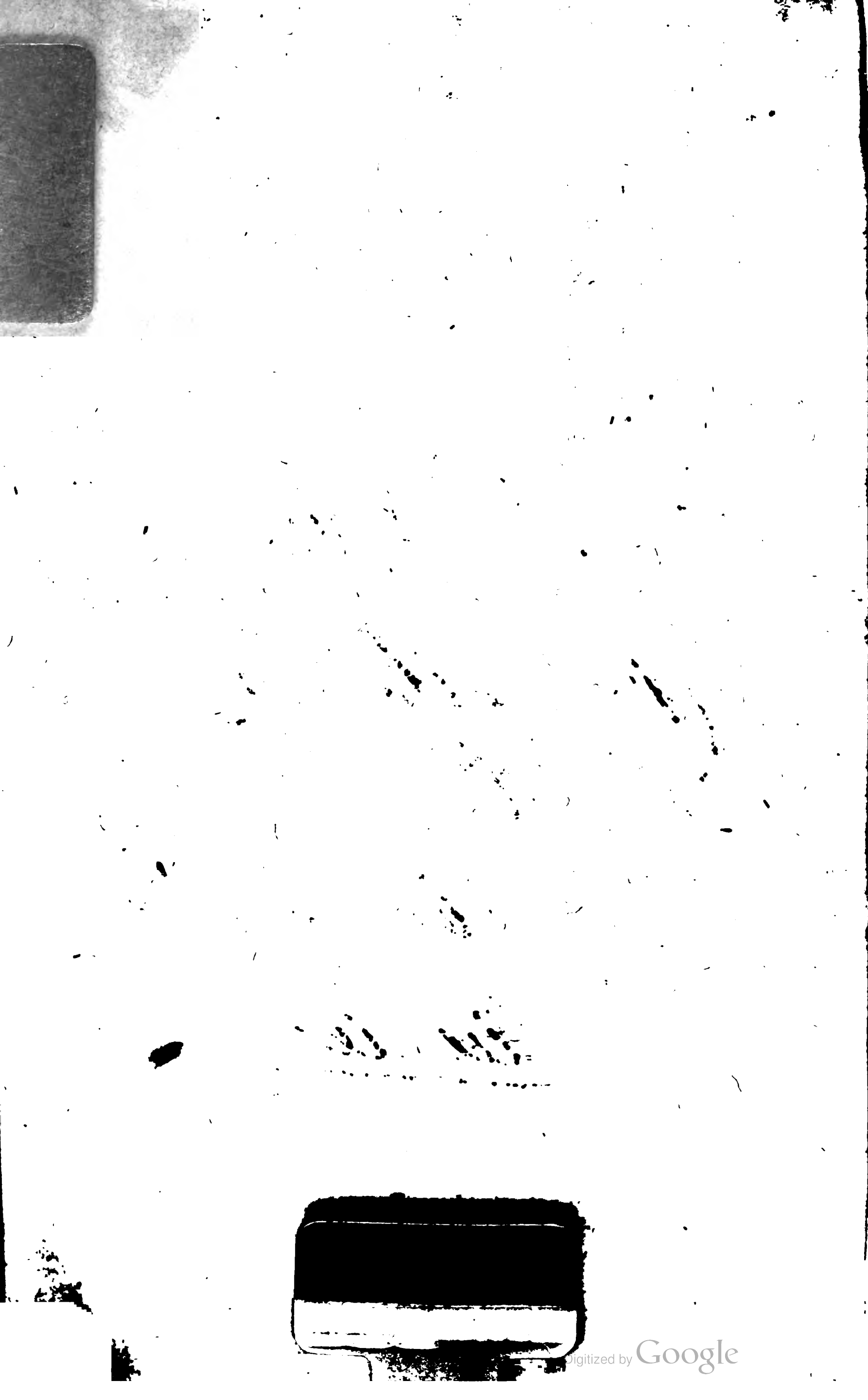






HISTOIRE

DE

GUSTAVE WASA,

ROI DE SUÈDE.

Se trouve à LONDRES

Chez DECONCHY-BOOKSELLER, NEW-BOND-STREET, 93.

HISTOIRE

DE

GUSTAVE WASA,

ROI DE SUÈDE;

PAR M. D'ARCHENHOLTZ,

ancien capitaine au service de S. M. le roi de Prusse, et auteur du Tableau de l'Angleterre et l'Italie;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

[Catherine] [Joseph] [Ferdinand]

PAR J. F. G. PROPIAC.

TOME PREMIER.



IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

A PARIS,

Chez GÉRARD, libraire rue S.-André-des-Arcs, n° 44.

AN XI. — 1803.

PRÉFACE.

Il est bien peu de souverains, dit M. de Voltaire, dont on dût écrire l'histoire particulière, et leurs droits à l'immortalité devraient toujours être mis en balance avec le bien qu'ils ont fait aux hommes. Cette vérité reconnue, qui mieux que Gustave Wasa fut digne d'un tel honneur? Libérateur de sa patrie, restaurateur de son indépendance, appelé au trône par la voix d'un peuple dont il fit constamment le bonheur et la gloire, la Suède ne saurait regarder aujourd'hui son commerce, son industrie, et sa prépondérance politique dans le Nord, sans faire rétrograder sa reconnaissance vers celui qui en fut l'auteur. Cependant l'histoire de ce prince n'a été, jusqu'ici, connue qu'imparfaitement;

et sans quelques poëtes qui se sont empressés de célébrer ses talens et ses vertus, le nom de ce grand homme serait dans le même oubli que la plupart des évènemens qui ont précédé et illustré son règne.

Mettre au jour ces grands évènemens, et remplir les lacunes qu'on y trouvait à chaque pas, est la tâche pénible que je me suis imposée. Mais que d'obstacles et de difficultés j'ai rencontrés! que de constance il a fallu mettre dans mes recherches! et combien de fois ont-elles été vaines! Dix-huit mille volumes, écrits en langue suédoise, et quatre mille manuscrits, réunis dans la bibliothèque royale de Stockholm, ayant été, en 1697, la proie des flammes, où pouvais-je demander et trouver des matériaux?

J'avouerai que depuis quelque tems,

et particulièrement depuis le règne de Gustave III, les Suédois ont travaillé avec un zèle infatigable à completter leur histoire. L'académie royale de Stockholm, ainsi que plusieurs autres sociétés littéraires du royaume, ont, par des discours éloquens, et des disputes savantes et profondes, percé l'obscurité des tems, et levé le voile qui, jusqu'alors, avait caché les circonstances les plus intéressantes. Quelque peu de ressources qu'offrissent ces matériaux à l'écrivain qui soupire après de grands résultats, ils eussent été, cependant, pour moi des canaux vivifians, chargés de richesses précieuses. Mais la difficulté de la langue et des communications me rendaient ces matériaux presque inutiles. J'eusse infailliblement cédé à mon insuffisance, si quelques savans suédois ne fussent

venus à mon secours, et ne m'eussent tiré, par une correspondance active, de l'embarras insurmontable que j'éprouvais. Il est bien doux pour moi de pouvoir donner en ce jour, à ces hommes célèbres, un témoignage public de ma gratitude ! et je prie, MM. de Nordenskiœld, envoyé de sa majesté le roi de Suède près du cercle de basse Saxe ; Giœrwell, bibliothécaire du roi à Stockholm ; et Fant, professeur d'histoire à Upsal, d'agréer mes vifs et sincères remercîmens pour les instructions et les renseignemens qu'ils m'ont donnés avec une grâce si particulière.

Il y aurait pourtant de l'injustice à promettre dans cette histoire cet intérêt d'évènemens qu'inspire celle de ces grands états, dont les peuples vaillans, tour à tour vainqueurs ou vain-

cus, maîtres ou esclaves, ont fait les destinées de la terre. Mais pour le philosophe, qui ne veut qu'observer l'effet des passions humaines, sans s'embarrasser si l'Univers a été ébranlé par leur choc, le développement des caractères des différens acteurs qui paraîtront sur la scène, et le spectacle d'une nation entière changeant de religion, et passant de l'état de barbarie à l'état civilisé, seront des objets dignes d'une attention et d'une méditation particulières.

Afin de donner une idée de la Suède, j'ai cru nécessaire de présenter une esquisse, non de son ancienne histoire, mais de la religion, des mœurs et des coutumes de ses habitans, depuis les tems les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle. Cette connaissance mettra à même de mieux juger les

évènemens, en offrant la possibilité de les comparer avec les usages et le caractère de ceux chez lesquels ils se sont passés.

Outre les instructions et renseignemens dont j'ai parlé plus haut, les ouvrages suivans m'ont singulièrement aidé, et c'est à eux que je dois le plus grand et peut-être le seul mérite de cette histoire, celui de la vérité.

Histoire de Suède, par *Olof Dalins*.

Histoire de Gustave I.er, roi de Suède, par *Olaus Celsius*.

Introduction dans l'Histoire de Suède, par *Puffendorf*.

Histoire de Danemarck, par *Holberg*.

Chronique de Lubeck, par *Willebrand*.

Traité de *Tengstrœm* sur l'ancienne marine suédoise.

Discours tenu par *Bergius*, dans l'académie des sciences, sur l'état de la Suède, il y a deux cents ans.

Discours tenu par *Murberg*, dans l'académie de littérature, sur l'état de Stockholm pendant le gouvernement danois.

J'ai consulté aussi avec fruit un ouvrage aujourd'hui très-rare, composé par *Befali*, savant italien, qui vivait au seizième siècle en Suède, et qui écrivit en langue italienne. Son ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Francfort-sur-Mein, sous le titre : *Politicarum dissertationum de statu imperiorum, regnorum, principatuum et rerum publicarum.*

Hambourg, février 1801.

ARCHENHOLTZ.

Nota. *Pour plus d'exactitude, j'ai cru devoir conserver les doubles lettres dans les noms de villes et dans les noms propres.*

TABLE DES MATIÈRES

DU

TABLEAU DE LA SUÈDE.

Monnoies; villes principales de commerce. — Revenus de la couronne dans le treizième siècle. — Établissement du christianisme dans ce royaume. — Ses suites. — Adresse des prêtres. — Remèdes superstitieux. — Célibat du clergé, fortement soutenu par le pape. — Dénier à saint Pierre et à la sainte Vierge. — Despotisme ecclésiastique. — Prérogatives du clergé. — Saints Suédois. — Nouvelle période dans l'histoire de ce royaume. — Sciences connues dans l'ancienne Suède. — Astronomie. — Calcul chronologique. — Runes. — Livres de Runes. — Runes d'Helsingie. — Le nombre *trois* est sacré. — Singulière manière de compter. — Jeunesse suédoise allant faire ses études chez l'étranger. — Établissement de l'imprimerie. — Poésie. — Skaldes. — Architecture des anciens temples, des maisons de sacrifices, des palais et des habitations ordinaires dans les tems reculés et dans le moyen âge. — Meubles. — Habillemens. — Nourriture. — Polygamie. — Éducation des garçons et des filles. — Livres de lois dans le moyen âge. — Lois sur le luxe dans le quatorzième siècle. — Luxe du roi Charles Knutson dans le quinzième siècle. — État des villes et des habitans à cette époque. — Etablissement des auberges. — Tournois. — Plaisirs du peuple. — Musique. — Déshonneur de ceux qui exerçaient cet art. — Amende pour l'assassinat d'un musicien. — Chasse. — Quatre espèces différentes et particulières d'habitans en Suède : les Dalécarliens, les Finnois, les Lapons et les Islandais.

TABLEAU DE LA SUÈDE.

La Suède, que les Grecs et les Romains nommaient autrefois Thulé, fut connue ensuite dans le Nord sous le nom de *Scandinavie* ou *Scandie*. Sa religion, son gouvernement, ses lois, ses usages et ses coutumes, qui l'ont rendue si célèbre dans les annales de l'antiquité, ont régné pendant plusieurs siècles dans le Nord, se sont propagés chez des peuples puissans, et ont laissé jusqu'à nos jours des traces ineffaçables.

Ces traces deviennent encore plus sensibles, si nous considérons les Suédois sous le nom de *Goths*, nom si fameux dans l'histoire du monde, nom plein d'honneur, que les peuples se sont empressés de porter tour à tour, et qu'ils ont rendu immortel en Europe, tant par la force de leurs armes que

par les beaux arts qu'ils ont cultivés avec succès. C'est des Goths que nous vient l'origine des tournois, qui ont servi si longtems d'ornement aux fêtes brillantes des cours. Ce sont eux qui, les premiers, ont connu les tables généalogiques, et les distinctions de la naissance. C'est chez eux qu'ont été inventés les caractères gothiques, qui, malgré leur peu d'élégance, sont encore en usage chez plusieurs nations éclairées. Ce sont eux aussi, j'ose le dire, qui ont trouvé un nouvel ordre d'architecture, peu fait à la vérité pour servir de modèle, mais digne cependant d'une estime particulière.

Comme la science de la géographie n'était pas alors très-étendue, il n'est pas étonnant qu'on ne se formât aucune idée des différens peuples qui habitaient ces régions éloignées. Les Vendales, ainsi que les autres habitans du Nord, n'étaient connus que sous le nom de *Goths*. Ces derniers formaient la partie la plus nombreuse et la plus célèbre de ces peuples du Nord. Toujours victorieux dans leurs climats sauvages, ainsi qu'au-dehors, on les vit bientôt étendre leurs conquêtes, et établir leur religion et leurs lois chez les différens peuples qu'ils soumirent à leur obéissance.

L'ancienne Suède, ou Scandie, s'étendait depuis la mer glaciale jusqu'au détroit du Sund, et depuis les montagnes de la Norwège jusqu'à la mer Baltique : elle renfermait un pays immense, dont les côtes étaient entourées de promontoires, de langues de terre, d'îles, de rochers, et dont la surface était couverte d'une grande quantité de fleuves et de lacs. On y voyait alors beaucoup plus de forêts, de montagnes et d'îles qu'à présent. On peut dire, avec raison, que le tems, dans l'espace de quelques siècles, a plus opéré de changemens dans ces contrées que dans toute autre partie de la terre.

Les habitans de ces climats étaient, d'après toute vraisemblance, ce que les anciens nommaient les *Hiperboréens*. Cette dénomination était *Scythe*, *Yferboar*, signifiant dans cette langue *demeurant par-delà*. *Diodore* désigne ce pays des *Hiperboréens* comme une île aussi grande que la Sicile, située tout à fait au Nord vis-à-vis la Celtique. Pline dit aussi que c'est là que sont les pôles du monde, et que l'on voit le terme de la révolution des astres. Pomponius Mela va encore plus loin dans la description caractéristique qu'il en fait, et prétend qu'on y voit pendant six

mois de suite la lumière du jour. Les longues nuits qui ont lieu dans cette partie de la terre ont sans doute fait imaginer aux géographes grecs et romains les ténèbres cimmériens, et les ont engagés à assurer qu'il existait dans le Nord des hommes qui dormaient six mois consécutifs.

Les anciens habitans de Suède jouissaient, ainsi que tous les autres peuples sauvages, d'une liberté naturelle. Plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ils ne formaient point, proprement dit, d'état entre eux, et n'avaient, pour ainsi dire, aucune espèce de gouvernement, quoique, d'après le témoignage d'Hérodote et d'autres écrivains, leur pays fût très-peuplé; ils ne connaissaient d'ancienneté que celle de leurs propres familles : ils n'étaient réellement que des nomades, semblables aux anciens Scythes, ou aux Tartares et Arabes de nos jours; ainsi qu'eux, ils habitaient dans des huttes, et erraient continuellement d'un endroit à un autre.

Un homme, nommé *Odin* (1), originaire scythe, qui, dans le second siècle de l'ère chré-

(1) Plusieurs auteurs font remonter l'existence d'*Odin* soixante-dix ans avant Jésus-Christ.

tienne, après avoir quitté sa patrie, et échappé au joug des Romains, régna en Suède, décida et changea tout à fait les destinées de cette nation. Marchant sur les traces de Moïse, il unit étroitement la religion aux lois et aux mœurs, et fit ce que Mahomet, avec moins de vertus que ses deux prédécesseurs, accomplit aussi heureusement quelques siècles plus tard. Ces trois législateurs, quoique très-différens par leurs caractères, leurs connaissances, leur façon de penser, ainsi que par leurs usages, eurent cependant le même but: ils travaillèrent tous trois à se rendre maîtres de leurs propres passions, furent, à plusieurs égards, malgré les erreurs souvent monstrueuses de leur doctrine, les bienfaiteurs de plusieurs millions d'hommes, et obtinrent, après leur mort, les honneurs divins. Odin fut le Wodan des anciens Germains, qui l'adorèrent, comme leur première divinité, sous le nom de *Père à tous*.

La Suède était cependant connue aux Scythes bien avant Odin. Cette nation, qui habitait autrefois les pays qui forment aujourd'hui la Russie, a servi de souche aux Vodinois. Ce peuple, environ quatre cents ans avant Jésus-Christ, fuyant devant les armes

des Macédoniens, se réfugia dans les îles suédoises, et en prit possession. Quelques barbares que fussent ces Vodinois ou Scandiens, les Suédois, qui alors différaient peu des sauvages, ne laissèrent pas de tirer des fruits de l'établissement de ce peuple chez eux. Cependant ces deux nations réunies n'avaient pas encore fait de grands progrès dans les arts, lorsqu'Odin parut. Ce législateur fit élever des temples, institua des sacrifices, créa des tribunaux, établit des assemblées du peuple, et réunit, par la sagesse de ses lois, les membres dispersés de cette nombreuse famille sous l'empire d'une seule religion, et d'un seul gouvernement. Sa haine pour les Romains le porta sans doute à augmenter encore chez ce peuple cette ardeur guerrière qui lui était naturelle. La religion, le desir de la gloire, la soif des richesses, la vengeance, la crainte, l'espérance, toutes les passions les plus puissantes se réunirent pour tendre au même but. Les succès d'un plan aussi grandement conçu ne pouvaient être douteux.

Les Scandiens n'avaient eu jusque là qu'une espèce de gouvernement patriarchal, fondé sur les maximes de la religion celtique

scythe. Tout père de famille qui possédait une partie de terrein ou une île, était seigneur et juge des membres de sa famille, ainsi que de ses serviteurs. Il était indépendant, et ne devait aucun compte de sa conduite. La terre qu'il habitait était sa propriété, et passait de droit à ses descendans. Il distribuait à ses enfans et à ses serviteurs des pièces de terre pour les mettre en culture. Malheureusement, ces possesseurs, las d'une vie douce, heureuse et tranquille, se déclarèrent la guerre : le plus fort chercha à opprimer le plus faible, qui se vit réduit à la cruelle nécessité de se soumettre à son vainqueur. Ces petits souverains, par les guerres continuelles qu'ils se livrèrent, se trouvèrent bientôt dans le même cas que leurs vassaux. Ils cherchèrent un remède à tant de malheurs, en se réunissant sous un même chef : de là vint l'établissement de la royauté.

Les anciens Scandiens avaient un livre de lois qui était sacré : il contenait un recueil de coutumes nationales et de fables. Ce livre s'appelait *Edda ;* son origine se perd dans la nuit des tems. Ils en avaient encore un autre appelé *Wolupsa :* celui-ci n'était rempli que de prédictions, et pouvait être com-

sidéré comme le livre *sybillin* des anciens Suédois. Les moines, lors de l'établissement du christianisme en Suède, anéantirent ces livres. Le savant islandais *Sigfusson* rassembla, en 1114, les restes épars de l'*Edda*; mais ce livre, rétabli avec tant de peines, s'est encore perdu. Un autre islandais, *Snorre Sturleson*, premier magistrat d'Islande, en sauva, cent ans plus tard, quelques fragmens, qui existent encore.

Les Suédois adoraient trois divinités : *Har*, *Jafn-Har* et *Tridi*, c'est-à-dire le premier, le second et le troisième grand : c'était une vraie trinité ; aussi le nombre trois était-il sacré chez eux, d'après les leçons des anciens sages de l'Orient. Ils avaient encore, outre leur trinité, un dieu intermédiaire, semblable à *l'Orus* ou *Thor* des Egyptiens, au *Mythras* des Perses, à l'*Adonis* des Syriens, au *Brama* des Indiens, au *Confucius* des Chinois, et au *Mahomet* des Musulmans. Les Suédois nommaient aussi ce Dieu *Thor* : on racontait de lui qu'il avait parcouru la terre sous la forme humaine, et opéré de grands prodiges. Les Suédois le regardaient comme un Dieu protecteur, et croyaient qu'il viendrait un jour sur la terre, pour détruire le mal et

rétablir le bien. L'*Edda* parlait aussi du commencement du monde, du chaos, de la création de l'homme, ainsi que des géans qui assiégèrent le ciel.

Les Suédois donnèrent, par la suite, le nom d'*Odin* à leur première divinité; ce fut le dieu Mars des Scandiens, la guerre étant leur passion dominante. Ils croyaient à l'immortalité de l'ame, ainsi qu'à un lieu de peines, où les méchans, précipités dans le neuvième monde, éloignés du soleil, au centre du plus grand froid et de l'obscurité, étaient entourés de serpens et de flots furieux, et tourmentés par les méchans esprits. Les hommes vertueux, au contraire, devaient se réunir à *Wal-Halla* : c'est ainsi qu'on appelait un lieu de délices qui avait cinq cent quarante portes si larges, que huit cents hommes pouvaient y passer de front. Les bienheureux pouvaient y jouir sans cesse des plaisirs de boire, de monter à cheval, et de se battre entre eux sans courir le risque de se faire le moindre mal.

La fin du monde, suivant l'*Edda*, devait arriver par le fer et le feu : il y était dit que la terre et les élémens combattraient les uns contre les autres; que le soleil serait éclipsé;

que la terre s'engloutirait dans la mer ; que le feu consumerait tout, et que le ciel finirait par tomber.

On voit clairement par-là que la religion des Suédois avait beaucoup emprunté de la mythologie des Grecs et de celle des autres peuples de l'Orient, avec la différence que tout ce que l'imagination ardente des Grecs avait su embellir, se trouvait altéré chez ce peuple barbare.

La troisième divinité des Suédois était *Frygga*, l'emblême de la sagesse : elle fut adorée dans la personne de la femme d'Odin. Cette divinité avait beaucoup de ressemblance avec l'*Uranie* de Carthage, l'*Astarté* des Tyriens, et la grande *Diane* des Éphésiens. Les Suédois donnèrent aussi le nom de temple de Diane à un lieu destiné autrefois aux sacrifices. Les Scythes avaient élevé à cette reine du ciel un temple auprès de la Dwina : ils nommaient cette divinité *Salotta-Babba*, ou *la Femme d'or.*

En sa qualité de reine du ciel, *Frygga* avait d'autres divinités subalternes sous ses ordres : *Freya* présidait à la constance ; *Wœrra* à l'esprit ; *Snostra* à la pureté, et *Saga* à l'histoire. *Gnaë* était la messagère

de *Frygga*, ou l'Iris de la première divinité : elle portait ses ordres célestes aux trois Grâces, qui étaient trois belles filles nommées *Urd*, *Werdandi* et *Skuld*. Ces trois Grâces étaient aussi subordonnées au destin, et prenaient alors le nom de *Nornen*, de celui de *Nornaskap*, qui signifie destin en langue suédoise : elles différaient peu des parques des Grecs ; mais elles savaient le passé, le présent et l'avenir. La terre était adorée sous le nom de *Hertha*. La mythologie des anciens Suédois connaissait aussi un messager des dieux, qui s'appelait *Heimdal*, et qui avait la vue si perçante, qu'il pouvait voir la nuit aussi bien que le jour : c'était une réunion du Mercure et de l'Argus des Grecs : son principal emploi était d'être le gardien du ciel. Les anciens Scandiens avaient aussi leur Apollon : *Brage* était chez eux le dieu de l'éloquence et de la poésie.

L'adoration des Suédois se portant particulièrement sur leurs trois divinités, *Odin*, *Thor* (1) et *Frygga*, ils n'avaient que très-peu

(1) Le dieu *Thor*, adoré par les anciens Suédois, était le Jupiter des Grecs, le dieu du tonnerre : aussi le tonnerre s'exprime encore aujourd'hui, en langue suédoise, par le mot *thordən*, qui signifie le bruit de *Thor*.

de considération pour leurs autres dieux subalternes. La masse de cette nation sauvage, plongée dans une grossière idolâtrie, était loin de voir dans la suprême divinité les qualités qui en font l'essence, la toute puissance, la bonté et la sagesse. Mais venons aux cérémonies du nouveau culte dont Odin fut le fondateur. Ces cérémonies se faisaient communément dans les forêts et sur les plus hautes montagnes : on y élevait des autels dans la direction de l'orient à l'occident. On y offrit d'abord aux dieux les prémices des grains, des fruits et des bestiaux. Quoique les victimes fussent consacrées au service divin, elles ne furent cependant pas primitivement immolées. Mais cela ne dura qu'un certain tems. Dans la suite, aucun sacrifice ne se fit sans qu'on n'y répandît du sang. On n'égorgea, dans le commencement, que des animaux, des bœufs, des chevaux, des chiens, des sangliers, des vautours, des coqs, etc. Mais, hélas ! le tour des hommes arriva : des prisonniers de guerre, des esclaves, des serfs, des enfans au-dessous de neuf ans furent sacrifiés sur les autels des dieux, et cet usage barbare continua jusqu'au moment où le christianisme vint mettre

un terme à tant d'horreurs! Les corps des victimes étaient suspendus dans les forêts sacrées, hommes et animaux pêle-mêle. Ensuite on les détachait et on les brûlait sur l'autel ou sur des bûchers. Le peuple était aspergé avec le sang des victimes, et les autels, les murs, les sièges, tout enfin, excepté le temple des sacrifices, en était enduit. Un grand festin terminait toujours ces horribles fêtes, et était accompagné de chants et de jeux, où régnait la plus grande indécence.

Ces peuples avaient aussi un feu sacré, encore plus ancien que leur idolâtrie. Cette coutume leur venait vraisemblablement de quelque nation policée. C'était près de ce feu sacré que se prononçaient les sermens et les vœux : il n'était point allumé par des moyens ordinaires, mais par de violens frottemens : il ne devait jamais s'éteindre. Les filles des rois en devinrent par la suite les gardiennes, ainsi que les Vestales à Rome. Ces prêtresses scandiennes rendirent aussi des oracles. Les honneurs divins leur furent décernés, et on leur consacra des enfans, qu'elles étaient libres d'offrir morts ou vivans aux dieux.

Une coutume singulière était celle qui

ordonnait aux premiers du pays de passer la première nuit de leurs nôces dans le temple des sacrifices, afin de s'attirer par-là la bénédiction des dieux. Les prêtres poussèrent encore plus loin la complaisance, et tolérèrent dans leurs temples les rendez-vous des amans. Leur excuse, pour se prêter à une pareille immoralité, fût sans doute l'espoir qu'ils eurent d'augmenter par là l'attachement des laïques pour les ministres de la religion. Au dixième siècle, il existait encore dans la Gothie occidentale un grand temple consacré au dieu *Thor* : ce temple renfermait cent idoles : il fut détruit et pillé par le norwégien *Jarl Hœkan Sigurdson*.

Les anciens Suédois avaient un calcul chronologique qui leur était propre. Il était établi d'après les différens changemens qui se firent dans les funérailles. Depuis le moment que ces contrées furent habitées, on suivit l'usage d'enterrer les morts dans de grands caveaux. Ces caveaux furent nommés *kumbel*, ou *caveaux de géans*. Cette coutume qui, dura 550 ans, donna, à cette époque, le nom de *kumbel alter*. (1) Odin ordonna que

(1) Age des caveaux.

les morts fussent brûlés. Cette époque prit le nom de *brenn alter*. (1) La coutume de les enterrer revint encore, avec la différence qu'on forma alors des élévations de terre, sous lesquelles on plaça les corps morts. Cette époque eut le nom de *hugel-alter*. (2) L'usage était aussi de pleurer les morts pendant neuf jours, et d'aller visiter en foule leurs tombeaux.

D'après une nouvelle loi d'Odin, les cendres des morts furent conservées dans des vases, afin que les proches parens pussent les arroser de leurs larmes. On brûlait avec les morts les objets qui leur avaient été les plus chers; leurs armes, leurs bestiaux, et particulièrement leurs chevaux. Quant aux femmes, on brûlait leurs ornemens les plus précieux, leurs bagues, leurs colliers, leurs brasselets, etc. On a vu souvent les serviteurs, les amis, les femmes des personnes de haut rang se précipiter, par zèle de religion, dans les flammes, et supporter avec courage et résignation une mort si cruelle.

La coutume de se vouer aux dieux, soi

(1) Age des bûchers.

(2) Age des tombeaux élevés.

et les siens, régna pendant plusieurs siècles en Suède, et ne cessa qu'à l'établissement du christianisme. La bataille d'Upsal, donnée en 983, devait décider de la couronne d'Erik. Ce souverain fit le vœu, dans le cas où il serait victorieux, de se vouer dix ans après à Odin. Sa jeune épouse Sigrid, à laquelle une mort si prématurée ne plaisait pas du tout, se sépara de lui.

L'année commençait autrefois à l'époque des plus longues nuits. Cet usage dura jusqu'en 1800, et ce fut à la demande de la cour de Rome que cette coutume païenne fut abolie, et que l'année commença le premier de janvier.

Il y avait alors en Suède douze *drotts*, ou juges suprêmes, qui étaient en même tems les premiers prêtres. Ils réunissaient sur eux tout le respect et la vénération dont le peuple était susceptible, car ils étaient en même tems juges, prêtres et médecins. Ils jugeaient le peuple, veillaient à la sûreté générale, ordonnaient des remèdes aux malades, et remplissaient le service divin. Odin leur avait enseigné les propriétés de quelques plantes, ainsi que le secret de guérir certaines maladies. Il n'avait pas négligé, surtout, de

leur montrer l'art qu'ils devaient mettre dans la distribution de leurs remèdes. C'est à cet art qu'Odin dut, en grande partie, les honneurs divins qui lui furent rendus. Tout ce qui appartenait au service des dieux se faisait aussi d'après les institutions d'Odin, qui, malgré l'autorité qu'il avait mise entre les mains des drotts, s'était réservé celle de donner des lois. Il n'est pas invraisemblable que les douze juges supérieurs qui siègent aujourd'hui en Angleterre, et peut-être aussi les douze jurés qui sont auprès des tribunaux, n'aient puisé leur origine dans la constitution d'Odin. C'était d'ailleurs une coutume scythe que ce législateur avait apportée de sa patrie. Ces douze juges ont toujours été en usage dans les autres pays qu'occupèrent par la suite les descendans des Scythes et des Goths.

La pluralité des voix était nécessaire pour qu'un arrêt pût être prononcé. Mais en matière criminelle, si les voix se trouvaient partagées, la douceur de la loi était toujours en faveur de l'accusé.

Le tribunal des drotts siégeait en plein air. Le président était assis sur une grosse pierre, et les douze autres juges formaient

un cercle autour de lui. Le peuple à son tour en formait un plus grand autour du tribunal. Les juges, ainsi que les assistans, étaient armés. Si l'arrêt prononcé par les juges déplaisait aux assistans, ils faisaient un bruit considérable avec leurs armes. Dans le cas contraire, ils annonçaient leur consentement et leur approbation par trois coups qu'ils donnaient en cadence sur leurs boucliers.

Le drott d'Upsal était le premier des prêtres. C'est dans la ville d'Upsal qu'on voyait la plus belle place des sacrifices, et que se tenaient les assemblées du peuple. Tous les habitans de la Scandie, qui avaient quelques idées de lois et de religion, s'y rassemblaient tous les neuf ans. *Domar*, qui mourut en 400, fils de *Domalder* que l'on sacrifia aux dieux, fut le dernier grand-prêtre d'Upsal. Son successeur, non content de tenir déjà le premier rang dans l'état, prit le titre de roi.

Les lois, les devises, les maximes de ce peuple étaient gravées sur de petits morceaux de bois, et, vu le peu d'espace, en style très-laconique. Ces maximes et devises renfermaient, en même tems, les devoirs des habitans les uns envers les autres, et

ceux des souverains et des sujets. Les lois étaient justes et raisonnables : aussi se répandirent-elles bientôt dans les pays étrangers, et concoururent-elles autant que les armes victorieuses des Goths, à cette estime générale que ce peuple obtint partout. Il y avait tous les neuf ans une assemblée de la nation, dans laquelle on raffermissait les lois anciennes, et on faisait de nouvelles ordonnances, tant pour le service civil que pour le service divin. Lorsque l'on proposait une nouvelle loi, le *lagman*, c'est-à-dire le premier juge, présentait au drott, qui était à ses côtés, la pointe de son épée ou de sa lance, et ce dernier montrait son assentiment en la touchant.

Les lois étant claires et précises, la justice était prompte : les jugemens se prononcèrent d'abord de bouche, ensuite ils furent gravés sur de petits morceaux de bois, puis écrits sur des écorces d'arbre, ou des morceaux de peau de veau préparée. Peu de peuples ont eu autant de vénération pour leurs lois que les anciens Suédois ; au renouvellement de chaque année, elles étaient promulguées dans tous les districts.

Les grands crimes, tel que le vol, ou

ceux qui tendaient à troubler la tranquillité publique, n'étaient graciables devant aucun tribunal, et ne pouvaient pas se réparer par le sacrifice de la fortune. Autrefois le roi avait le droit de faire brûler l'habitation des criminels, ou de leur imposer une amende qui consistait en bestiaux ou autres productions du pays, l'argent n'étant pas encore connu. Une pareille amende pouvait même servir de réparation au crime d'assassinat. Mais il existait deux cas où la loi n'avait point imposé de peines : le premier était celui où un mari trouvait sa femme dans les bras d'un autre homme ; il pouvait alors impunément l'immoler à sa vengeance, ainsi que son rival. Le second, lorsque quelqu'un avait attaqué par des calomnies l'honneur d'un autre. Dans ce cas, l'offensé pouvait proposer un cartel au calomniateur : si ce dernier n'y répondait pas, toute la honte retombait sur lui ; il était généralement méprisé ; son serment n'avait point de force devant les tribunaux, et son témoignage était nul. Mais si le combat singulier avait lieu, et si l'offensé y succombait, l'offenseur devait payer une amende. Si, au contraire, l'offenseur était tué, l'affaire n'avait pas d'autres

suites, et son corps était jeté, sans aucune cérémonie, dans un lieu marqué pour l'infamie. Ce peuple sauvage était, comme on le voit, très-scrupuleux sur tout ce qui touchait à l'honneur. Cette coutume de réparer une injure par le sort des armes fut apportée par les Goths en Allemagne, en France, en Espagne et en Italie. Les plus grandes nations de l'Europe l'ont adoptée, et elle s'est conservée jusqu'à nos jours chez les peuples les plus éclairés.

Ces grandes idées d'honneur et de courage furent cause que la lâcheté à la guerre fut considérée comme le plus grand crime. Les anciens Suédois ne se contentèrent pas de la punir par la honte et le mépris, mais, à l'exemple d'autres peuples, ils lui infligèrent la peine de mort. Celui qui s'en trouvait convaincu était noyé. Les Suédois mettaient aussi leur honneur à venger la mort de leurs pères, de leurs parens, de leurs amis, ainsi que l'offense qui leur avait été faite. Les enfans héritaient, avec l'épée de leurs pères, de leurs querelles, et cela s'exprimait par un seul mot *fehde erbe* : (1) cela s'étendit

(1) Héritage de guerre.

ensuite plus loin, et donna naissance *aux guerres de vengeances.*

La dynastie d'Odin, après avoir duré neuf cents ans en Suède, finit dans le combat sanglant qui se donna à Wœrdsberg, non loin de Linkœping. Les premiers du royaume, ainsi que la fleur de la noblesse, y périrent. Les deux princes *Emund* et *Amund*, fils de *Jacob*, derniers rejetons de la famille des *Puylinger*, se tuèrent tous deux dans un combat singulier qu'ils se livrèrent en se disputant la couronne.

Les Suédois, ainsi que toutes les autres nations de l'Europe, parlaient alors beaucoup de liberté ; mais la seule idée qu'ils s'en formaient était de ne pas ressembler à leurs esclaves qu'ils achetaient et vendaient, et sur lesquels les pères de famille avaient droit de vie et de mort. Cependant l'autorité des rois était limitée ; ils ne pouvaient pas faire de nouvelles lois, ni ravir injustement à aucun sujet la fortune ou la vie. Leur pouvoir n'avait de force qu'autant qu'il était revêtu de la sanction des anciens du pays.

On s'en tint long-tems à choisir le souverain dans la famille royale même ; mais on n'avait aucun égard pour le plus proche hé-

ritier, lorsque quelqu'autre prince du sang royal se montrait plus digne de régner que lui. Afin de connaître à cet égard le vœu du peuple, le plus ancien des drotts ou *lagman*, le rassemblait, lui présentait un des fils du roi, et lui demandait s'il était dans l'intention de lui donner la couronne. Si ce prince était accepté, les drotts le prenaient sur leurs épaules, et le montraient au peuple assemblé : le roi faisait alors le serment de suivre fidèlement les lois du royaume, et d'accorder protection indistinctement à tous ses sujets. Le *lagman* prononçait, au nom du peuple, la promesse d'Upsal, qui accordait au roi tous les droits et revenus attachés à la couronne de Suède. A la fin de la cérémonie, l'assemblée prêtait au roi le serment de fidélité.

Le roi répétait encore deux fois le même serment : la première, aux obsèques du roi défunt, qui se faisaient ordinairement avec la plus grande pompe : ce jour-là, le roi ne se plaçait pas d'abord sur le trône, mais il s'asseyait sur le siège le plus bas. On lui apportait alors le *brage-becher*, c'est-à-dire une grande corne remplie de bierre et d'ydromel : le roi la recevait debout. Cette corne à

la main, il tenait un discours, dans lequel il promettait de protéger son peuple, de se conformer aux lois du pays, d'étendre plutôt les limites de son royaume que de les diminuer, de réparer les torts que son prédécesseur pourrait avoir faits, et de rendre son règne mémorable par de belles actions. Il buvait alors en mémoire du roi défunt. Cette cérémonie finie, il montait sur le trône.

Son troisième serment avait lieu pendant le voyage qu'il était obligé de faire autour de son royaume immédiatement après son élection. Il faisait ce voyage à cheval, accompagné de sa cour, et d'une suite brillante : les chemins et les ponts étaient réparés : dans tous les lieux où il passait, on lui apprêtait de grands festins. Il partait d'Upsal, se dirigeant du côté du Midi sur Strengnœs ; il traversait la Sudermanie, la Gothie orientale, la Smalande, la Gothie occidentale, la Néricie, et revenait en passant par la West-Manie et l'Uplande. Partout il recevait le serment de fidélité, et renouvelait les siens.

Le royaume ne resta pas long-tems sous l'autorité d'un seul maître. De puissans vassaux s'arrogèrent bientôt le droit de régner

sur de grands districts : c'était des espèces de vice-rois, nommés *fylkis kœnige*, qui relevaient cependant du souverain ; leur pouvoir s'étendit encore plus loin que celui des *jarles*. Ces vice-rois, possesseurs de plusieurs vaisseaux, se faisaient presque tous pirates ; ils couraient les mers pendant l'été, et revenaient en automne rapporter chez eux les prises qu'ils avaient faites : ils méritèrent, par-là, le titre de rois de la mer. Avant de s'être décidés à embrasser l'état de pirate, plusieurs de ces chefs, malgré le titre de roi dont ils se paraient, étaient aussi peu puissans que redoutables. Quelques montagnes formaient toutes leurs possessions, quelques bestiaux toute leur fortune. L'histoire raconte que la reine *Arnesia*, qui régnait à *Jotna*, n'avait pour tout bien qu'un petit espace de terre et un troupeau de chèvres, que sa fille *Skinwesia* menait paître : une bouillie composait tout le dîner de cette famille royale.

Les *fylkis kœnige*, enrichis par leurs rapines, renoncèrent bientôt à leur ancienne frugalité, et tinrent de petites cours qui, à la vérité, n'étaient pas brillantes : en place de gardes, ils avaient douze guerriers, tant sur terre que sur mer : ces guerriers les suivaient

partout, et mangeaient à une table particulière, nommée *kerl-tafel*. Au huitième siècle le cruel roi *Jngiald* invita tous les *fylkis Kœnige* à une grande fête qu'il donnait à Upsal : quatre seulement s'y rendirent, lesquels furent brûlés vifs par ses ordres, ainsi que plusieurs autres princes.

A la fin du huitième siècle, les fiefs furent établis en Suède. Ceux dont les terres furent ainsi érigées, prirent le titre de *jarles* ; leur installation se fit avec de grandes cérémonies. Le roi prenait le *jarle* par la main, et le conduisait au trône qui lui était préparé : il lui ceignait ensuite l'épée, lui posait un casque sur la tête, lui donnait un bouclier, et lui mettait une bannière à la main. Chacun de ces dons était orné de devises : les *jarles* prononçaient ensuite leur serment : ils avaient leur garde particulière, jouissaient du droit de vie et de mort, pouvaient assembler le peuple, faire des préparatifs de guerre, en un mot, agir comme le monarque lui-même. Ils se contentèrent d'abord de parler en son nom ; mais, secouant bientôt un joug qui leur paraissait honteux, ils finirent par se regarder comme les maîtres absolus d'un pays, dont le gouvernement leur était uniquement

confié. Quand un *jarle* voyageait, on portait devant lui sa bannière. Chacun d'eux avait quatre *hersen* à son service. Ces *hersen* étaient de petits seigneurs moins fortunés: leur installation se faisait aussi avec beaucoup de pompe. Ils étaient en même tems juges civils, et chefs des armées: ils avaient aussi le droit de faire porter devant eux une bannière. Profitant de l'autorité qu'ils avaient usurpée, les *jarles*, ainsi que les *hersen*, érigèrent leurs héritages en fiefs; mais ils n'étaient cependant encore, à proprement parler, que les gouverneurs du roi.

L'ambition des *jarles* n'eut bientôt plus de bornes: ils cherchèrent tous les moyens possibles d'augmenter leur puissance, et ils y réussirent si bien, qu'au onzième siècle, ils méconnurent tout à fait l'autorité royale, et régnèrent en maîtres absolus et indépendans: sans consulter le roi, ils s'arrogèrent le droit de déclarer la guerre, de faire la paix, et de ratifier des traités.

Cette puissance, injurieuse à l'autorité royale, fixa toute l'attention des souverains, qui s'occupèrent tour à tour d'y mettre un frein. Pour conserver la balance entre la noblesse, ou plutôt pour se faire des créatures, la cour

promulgua, au douzième siècle, une loi par laquelle la noblesse pouvait se donner; ce qui augmenta considérablement le nombre des nobles. Jusque là le peuple, à l'exception des serfs, avait toujours paru devant les tribunaux, et assisté aux assemblées, armé d'une épée. Cette coutume fut abolie; les gens de la cour et les écuyers seuls eurent le droit de s'y présenter armés : par ce moyen, il fut possible d'être noble, sans posséder de fortune. La noblesse devint ensuite le prix des services rendus, ou une faveur de la cour. D'abord elle fut personnelle, puis héréditaire, et fit jouir des mêmes droits que possédaient les anciens nobles. Parmi ces droits, on remarquait celui de pouvoir atteler six chevaux à sa voiture. Ceux qui n'étaient pas nobles, ne pouvaient y en mettre que deux.

Ces droits, à moitié reçus et usurpés, nourrirent la fierté de la noblesse, et engendrèrent l'égoïsme qui étouffa bientôt toutes les idées patriotiques. Les nobles, devenus étrangers à l'amour de la patrie, portèrent partout le désordre; ils mirent toute leur gloire à attaquer un voisin moins puissant, et la loi du plus fort leur parut la loi la plus sainte

et la plus sacrée. C'est en vain que les rois cherchèrent à s'opposer à de pareils désordres, non pas directement, mais par des ordonnances adroites et politiques. Dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, il fût défendu de parcourir le royaume en grandes troupes, et il fut assigné à chacun le nombre de chevaux qu'il pourrait conduire avec lui. D'après une ordonnance donnée, en 1344, il était accordé à un noble, quand il était sénateur, la permission d'avoir douze chevaux : autrement il ne devait en avoir que huit, et même que trois, quand il était d'une noblesse peu ancienne. Malgré cela, ces guerres intestines duraient toujours : les nobles se mettant à la tête de cinquante, soixante, et même de cent de leurs vassaux, allaient attaquer leurs ennemis, les combattaient en pleine campagne, ou escaladaient leurs châteaux. On vit aussi bientôt s'élever des forteresses surmontées de tours ; on creusa des souterrains dans les entrailles de la terre, et les seigneurs ne cherchèrent plus à augmenter le respect de leurs vassaux pour eux, que par l'appareil guerrier et formidable dont ils s'entourèrent. La Suède fût le théâtre d'une guerre civile continuelle : une guerre générale, où la

noblesse fut obligée d'oublier ses querelles particulières, pour suivre le roi, put seule y mettre un terme.

Les terres des nobles étaient exemptes de toutes impositions. Pour jouir de cette faveur, ils devaient s'engager à suivre le roi en tems de guerre, et à lui fournir un certain nombre de gens armés. Cette exemption était appelée *frœsle* (1) et devint, en 780 sous le roi *ifwar*, une loi de l'état. Mais cette exemption n'était pas restreinte à la seule noblesse, car chaque *bonde*, (2) ou habitant libre du royaume, pouvait affranchir ses terres aux mêmes conditions. Les fils des nobles, aussitôt qu'ils avaient atteint l'âge de quinze ans, étaient obligés de choisir s'ils voulaient jouir du droit de *frœsle*, ou devenir *bondes*.

Mais ce n'était qu'à regret que les nobles se voyaient soumis en quelque sorte à l'autorité royale : aussi ne négligèrent-ils rien de ce qui pût accroître encore la considération et le pouvoir dont ils jouissaient déjà. Les plus puissans d'entr'eux poussèrent la hardiesse jusqu'à déclarer leurs lois et leurs tribunaux indépen-

(1) Vient du mot suédois *frœsle*, qui signifie noble, exempt d'impôts.

(2) Signifie paysan en langue suédoise.

dans. En 1483, il fut décidé, dans le traité connu sous le nom d'union de Calmar, que tout seigneur ecclésiastique ou séculier devait être roi des paysans qu'il possédait. Il est à remarquer qu'il n'y avait en Suède ni comtes ni barons dans un tems où ces titres étaient répandus dans tout le reste de l'Europe. Ce ne fut qu'après la mort de Gustave Wasa, au couronnement d'Erik XIV, que l'on donna à trois sénateurs le titre de comte, et que l'on créa neuf barons, ainsi que trente-trois chevaliers.

Odin, si cher aux anciens Suédois, était leur dieu de guerre : sa statue dans les temples était armée comme celle du dieu Mars, et tenait une épée.

L'amour de la guerre, comme nous l'avons déjà dit, était lié avec la religion, ou plutôt il en était une partie essentielle : aussi Odin fut toujours le plus honoré des dieux. Chez une nation élevée, dès l'enfance, comme les Spartiates au métier des armes, et qui croyait que la mort la plus heureuse était celle que l'on trouvait à la guerre ou à la chasse, il est naturel de penser que toutes les idées, tous les sentimens devaient se porter vers la guerre : la plus grande gloire était donc d'être

un guerrier téméraire ; et les plus intrépides parvenaient seuls au rang de chefs des armées. Lorsque l'on choisissait un nouveau général, on l'élevait sur un bouclier, et on le montrait à toute la troupe : c'était aussi sur les boucliers que l'on jurait la paix. Dans les plus anciens tems, les Suédois avaient des charriots armés de faulx, sur lesquels montaient souvent leurs chefs. Lorsque le roi allait à la guerre, on portait devant lui la bannière du royaume, et il était entouré de l'élite des guerriers.

L'ordre de bataille des anciens Suédois était ordinairement un triangle : souvent aussi ils prenaient la forme d'une pyramide ; mais dans les deux cas, la pointe était toujours dirigée vers le centre de l'armée ennemie. Avant que le combat ne commençât, le général consacrait sa troupe à Odin. Alors tous les soldats frappaient sur leurs boucliers, et répétaient unanimement le nom d'Odin. Le bruit des cors et des tambours se faisait aussitôt entendre, et un cri général précédait l'attaque (1). Le plus grand ordre, la plus

(1) Il est à remarquer que cet usage, particulier à tant de peuples, de jeter un cri général au moment de l'attaque, afin de faire précéder la terreur, usage qui a souvent produit les plus

sévère discipline, et une soumission sans bornes aux généraux régnaient déjà parmi les armées. L'infanterie n'en faisait pas seulement la force, mais en était essentiellement la substance. La cavalerie ne servait que pour la forme et la parade : le pays, coupé d'îles, de lacs et de montagnes la rendait absolument inutile. D'ailleurs, d'après leur manière de vivre, les Suédois avaient peu de penchant pour ce service. Leur cavalerie, divisée en petits escadrons, n'était composée que de dragons, qui combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval, et qui, lors d'une affaire générale, étaient placés aux trois côtés formés ordinairement par leur ordre de bataille.

Les armes des Suédois étaient la hache, l'épée, l'arc et les flèches. Leur armure, le casque, le bouclier et la cuirasse. L'épée qu'ils attachaient au côté droit de leur ceinture, était courte et un peu recourbée ; ce-

grands effets dans les armées turques, a été ou peu suivi, ou rejeté par les plus illustres nations de l'Europe. Le grand Frédérik, qui, plus qu'on ne croit, a adopté et suivi dans la guerre, les principes et les préjugés des Français, regarda long-tems ce cri général comme une coutume peu convenable. Mais, après la guerre de sept ans, il revint, quoique un peu tard, de son erreur, et fit précéder d'un pareil cri la charge de sa cavalerie.

pendant ils se servaient aussi d'épées longues et droites. La hache d'armes était à deux tranchans. Les haches avaient une hampe (1) plus ou moins longue. Si elles tenaient à une longue hampe, elles ressemblaient aux hallebardes que nous voyons encore dans les arsenaux et entre les mains des hérauts d'armes. Celles qui n'avaient qu'une petite hampe se portaient comme une épée : quoique faites pour frapper, elles pouvaient également être lancées. Ces haches étaient particulières à la cavalerie. Les Suédois avaient aussi d'autres armes dont ils se servaient moins communément, telles que la pique, la lance, la *sœxe*, espèce de petite arme facile à manier ; la massue avec de grands manches ; le *mœker*, espèce de poignard, et la massue garnie de pointes et de crochets, telle qu'on en voit encore aujourd'hui chez les Dalécarliens.

Les anciens Suédois, ainsi que les Scythes, leurs aïeux, tiraient parfaitement de l'arc. Pendant les batailles, ils gagnaient toujours les hauteurs, afin de pouvoir atteindre plus facilement leurs ennemis. Ils lançaient leurs flèches avec une force incroyable. Ces troupes

(1) Manche.

servaient à pied, et chaque tireur, pour être convenablement armé, devait avoir trente-six flèches dans son carquois. Ils portaient aussi sur eux des frondes pour lancer des pierres.

Les casques des Suédois étaient communément de cuir ; ils en avaient cependant aussi de fer ou de cuivre, qui souvent étaient dorés. Les boucliers variaient infiniment tant dans leur forme que dans la matière dont ils étaient fabriqués : les uns étaient faits avec de l'osier ou avec une peau épaisse ; les autres avec du fer ou du cuivre. Les riches les enrichissaient de feuilles d'argent, ou les décoraient en les peignant de plusieurs couleurs ; mais la plupart étaient noirs, cette couleur étant celle de l'effroi. C'est par cette même raison que les Suédois, pour se rendre plus terribles à leurs ennemis, avaient l'habitude de se noircir le visage et les mains. Les premiers de la nation portaient aussi des cuirasses de fil de fer qui leur couvraient tout le corps. Cette armure, que les Scythes apportèrent en Suède, fut bientôt en usage dans toute l'Europe.

Les Suédois, à l'exemple des anciens Goths, regardèrent long-tems comme une honte, d'attaquer leur ennemi à l'improviste : le

bruit des trompettes et des tambours donnait le signal d'une attaque générale. Cette belle coutume, qui n'eut pas toujours des résultats heureux, fut conservée jusqu'au tems de Gustave I. *Acke Johanson*, général suédois, sous l'administrateur Sten Sture, attaqua, en 1502, les Danois, campés auprès de Elfsborg. Il était nuit, il faisait un brouillard épais, et l'ennemi ne s'attendait à rien. En le surprenant, les Suédois étaient assurés de la victoire; mais les généraux ne voulurent jamais consentir à les attaquer ainsi: il fallut que les trompettes et les tambours donnassent le signal du combat. Une si grande générosité fut bien mal récompensée, car les Suédois furent complettement battus.

La difficulté de lever des troupes, jointe à celle de les entretenir, faisait que les armées en Suède, ainsi que dans presque toute l'Europe, étaient peu nombreuses. Mais en 1452, Charles trouva le moyen de rassembler une armée considérable contre les Danois: il ordonna que dans tout le royaume, sur huit paysans, il en marchât un armé d'une cuirasse, d'un bouclier, d'un casque, de deux brassards, d'une hache, d'une lance et de huit flèches. Il entra ainsi en Schonie à la

tête d'une armée de soixante mille hommes. Ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle que l'on fit usage de la poudre et des armes à feu.

Tout peuple instruit dans l'art de la guerre, sait placer avec intelligence des forteresses, et connaît les différens moyens de les mettre en état de défense. Les Suédois étaient autrefois très-reculés dans cette science : ils bâtissaient sur le sommet des montagnes des châteaux de forme irrégulière ; ils les entouraient de murs, qu'ils surmontaient de tours. On nommait ces fortifications *drachen* (dragons). Les rois, les princes et les grands du royaume, pour préserver, en tems de guerre ou pendant leur absence, leurs femmes et leurs filles des attaques qui étaient alors fort communes, les enfermaient dans leurs châteaux avec leurs trésors : aussi quand un pareil château était pris, on disait proverbialement : *Man habe den drachen getædtet* (on a tué le dragon). Cela, sans doute, a été l'origine de plus d'un conte, et a fait dire que tel château était gardé par un dragon, qu'il fallait tuer pour parvenir à la princesse, ou aux trésors qu'il renfermait. Ces contes, répandus partout, crus comme articles de foi par des peuples

ignorans et barbares, ont servi jusqu'à nos jours de sujet aux poëtes de presque toute l'Europe.

Ce fut par la navigation, et surtout par la piraterie, que les Suédois exercèrent pendant si long-tems, qu'ils parvinrent à faire connaissance avec les nations éclairées, et qu'ils apprirent d'elles l'art de la guerre : aussi finirent-ils par se servir dans leurs sièges de toutes les machines des anciens Romains. Lorsqu'en 885, le roi *Sigurd* assiégea Paris, son armée avait des catapultes et des balistes pour lancer des pierres, ainsi que des tours roulantes couvertes de soldats, lesquelles pouvaient s'approcher des murailles, et mettre les troupes à même de combattre corps à corps. Cette armée avait aussi des *auvens* ou espèces de tortues romaines, (*crates*, *plutei*, *vineœ*) sous lesquels les soldats approchaient en sûreté des murs ennemis. Les assiégés se défendaient non-seulement en lançant de grosses pierres sur les assiégeans, mais en les arrosant d'eau bouillante, de poix et de goudron fondus. Les Suédois avaient encore à cette époque des chars armés de faulx, lesquels étaient traînés par des chevaux, des esclaves ou

des criminels condamnés à mort. On lançait ces chars au milieu des rangs ennemis.

En 983, ils décidèrent la victoire dans la grande bataille d'Upsal.

Les lois de guerre étaient surtout très-sévères chez les Suédois : un combattant, qui, dans une action, donnait un signe de lâcheté, était tué sur l'heure ou noyé. C'était chez ce peuple, ainsi que chez les Romains, un grand déshonneur de perdre ses armes, et surtout son bouclier. Celui à qui un pareil malheur arrivait était à jamais déshonoré : il ne lui était plus permis d'assister aux sacrifices nationaux, et son témoignage devant les tribunaux était nul.

La Suède avait aussi ses amazones, dont les hauts faits sont écrits dans les fastes de son histoire. Ces amazones se trouvaient très-communément dans les armées. Dans le grand combat qui eut lieu près de Brœwaller en 812, le plus sanglant qui se soit donné dans ces contrées, plusieurs amazones commandaient des corps : une, entre autres, nommée *Ursina*, était venue de Wenden avec ses guerriers, qui se distinguaient facilement des Suédois par leurs longues épées, leurs petits boucliers, et leurs cuirasses qui descendaient

très-bas. Cet esprit guerrier, que l'éducation donnait aux femmes, se soutint encore pendant long-tems. En 1277, les hommes de la Smalande étant partis pour la guerre, les Danois voulurent profiter de cette occasion pour faire une attaque à Werend. Mais les femmes et les filles prouvèrent bien qu'elles descendaient de ces anciennes amazones, si célèbres chez les Goths. Elles se rassemblèrent, s'armèrent de tout ce qui tomba sous leurs mains, se réunirent en corps, attaquèrent, battirent les Danois, et délivrèrent ainsi la Smalande de ses ennemis.

Les habitans d'un pays composé de tant d'îles, dans lequel on trouvait tant de golfes et de baies, et dont les côtes immenses touchaient à la mer, devaient être naturellement bons marins : aussi possédaient-ils l'art de la navigation avant d'avoir songé à aucun autre. Ils étaient au premier siècle de l'ère chrétienne les plus grands pirates qui aient existé, si l'on en excepte les boucaniers du dix-septième siècle, qui n'ont jamais eu leurs pareils.

Les Suédois étaient possesseurs de beaucoup de vaisseaux, qui généralement étaient petits, et que leur construction mettait à

même d'aller également à la voile et à la rame. Les plus petits contenaient depuis 30 jusqu'à 40 hommes ; les plus grands portaient 36 rameurs et 90 hommes de troupes. Dans le onzième siècle, le vaisseau du roi Knut *der Drache* (le Dragon), était monté par 60 rameurs ; et celui du roi Olof Trygusson, *die lange Sclange* (le grand Serpent), par 104. La quille de son vaisseau avait 74 aunes de long. Lorsqu'il devait y avoir un combat naval, et que les Scandiens se trouvaient près de terre, ils y transportaient le superflu de leurs provisions, ainsi que leurs plus précieux effets. Ils remplissaient alors leurs vaisseaux de pierres à lancer et de grosses branches d'arbres. Ils unissaient ensuite leurs vaisseaux ensemble, et s'efforçaient d'accrocher avec cette masse les vaisseaux ennemis. Ces marins se distinguèrent encore par la connaissance qu'ils eurent des astres. La facilité et l'occasion de pouvoir les contempler près du pôle les rendirent plus précoces que les autres nations dans la science de l'astronomie : aussi passèrent-ils pour les meilleurs pilotes du Nord.

Un évènement singulier concourut à répandre de bonne heure les Suédois en Orient,

et contribua infiniment à perfectionner chez eux l'art de la navigation. La renommée avait porté jusqu'aux bords de l'Hélespont le courage et les rares qualités des Scandiens. Les souverains de l'Orient desirant avoir une garde particulière sur la fidélité de laquelle ils pussent compter, résolurent de s'en choisir une parmi ces peuples du Nord : ils y réussirent. Les Scandiens devinrent alors dans ces cours ce que sont aujourd'hui les Suisses chez plusieurs puissances : la garde de toutes les salles du palais, ainsi que celle de la chambre du souverain, leur était confiée. Ils l'accompagnaient partout, et dès qu'ils arrivaient avec lui dans une ville, c'était entre leurs mains que les clefs en étaient remises. Ils jouissaient en tems de guerre d'une solde considérable, et leur part de butin était très-forte. Ils recevaient leur repas de la table impériale. Lorsqu'un empereur mourait, ils héritaient de tout ce qui pouvait s'emporter du palais. Ces avantages séduisirent tellement les Suédois, qu'on les vit bientôt quitter par troupes leur patrie. Plusieurs d'entr'eux revinrent dans leurs foyers avec une grande fortune ; ce qui excita encore plus les autres à une semblable émigration ; on les

nomma *Vœringer*. Cet usage dura l'espace de sept siècles. Ce fut au moment qu'il était près de s'abolir, que les croisades contre les Sarrazins, et les pélerinages en terre sainte, commencèrent ; ce qui contribua encore plus à dépeupler la Suède. Il fut même impossible de compter, pour la repeupler, sur ceux qui eurent le bonheur d'échapper aux hasards de la guerre ; car parmi les Suédois qui quittèrent leur patrie, beaucoup ne passèrent pas l'Italie. Séduits par les charmes d'un si beau pays, ils renoncèrent à la gloire d'aller délivrer le saint tombeau, et bornèrent là leurs courses. Le plus grand nombre de ceux qu'épargna le fer des Sarrazins se fixa aussi à son retour dans ces délicieuses contrées.

Les Suédois, comme nous l'avons déjà dit, ont été, pendant plusieurs siècles, de redoutables pirates. La position géographique de leur pays, leur esprit guerrier, leur penchant à courir des hasards, leur pauvreté, tout les engagea à embrasser cet état, qui finit par devenir un des plus honorables du royaume. On donna à ces pirates le nom de *wickinger*. Chaque siècle a ses idées et ses préjugés, auxquels les plus vertueux des hommes sont presque toujours obligés de se

conformer. Du moment qu'on attacha quelque honneur au métier de pirate, la noblesse se montra jalouse de partager la gloire qu'on pouvait recueillir dans cette nouvelle carrière: on vit alors les fils des grands du royaume, et même ceux des rois, aussitôt qu'ils avaient atteint l'âge de dix-huit ans, rassembler les vassaux et les serfs de leurs pères, et prendre le commandement des vaisseaux armés pour ces expéditions. Ils croisaient non-seulement dans la mer Baltique, mais ils poussaient encore leurs courses jusque dans la mer Atlantique et l'Océan, dont ils inquiétaient les côtes. Souvent plusieurs corsaires se réunissaient, et se choisissaient un chef. Enhardis par leur nombre, ainsi que par leurs connaissances géographiques qu'ils étendaient chaque jour, ils osèrent se hasarder sur la Méditerrannée, et venir guerroyer jusque sur les côtes de la Grèce. Le roi recevait un revenu annuel des prises.

Ces pirates se distinguèrent, cependant par leur justice et leur générosité, de tous ceux qui infestaient alors les mers. La rapacité et l'avarice, qui sont d'ordinaire les seules vertus des gens de cette profession, ne furent jamais les guides de leur conduite : l'honneur eut

toujours le premier pas : se trouvaient-ils en présence d'un ennemi plus faible qu'eux, ils faisaient éloigner une partie de leurs vaisseaux, et ne combattaient qu'avec un nombre égal, afin que la victoire fût dûe à leur valeur et non à leur nombre. Souvent aussi la querelle se décidait par un combat singulier entre les deux chefs, qui descendaient au premier rivage, et qui se battaient jusqu'à ce qu'un des deux eût succombé, ou se fût déclaré vaincu. Souvent ce combat durait plusieurs jours. Les combattans se reposaient, mangeaient, buvaient ensemble amicalement; puis ils recommençaient le combat. Les guerriers des deux partis formaient un cercle autour d'eux. Si le vaincu s'était défendu avec courage, le vainqueur, suivant l'ancien usage scythe (1), buvait avec lui, et tout ressentiment était oublié. La paix se scellait par une cérémonie particulière : les deux nouveaux amis se faisaient des incisions aux bras et aux mains; ils frottaient leurs armes

(1) Lorsque le choix d'un ami avait été fait, les deux amis protestaient de vivre et de mourir l'un pour l'autre. Pour rendre cette alliance assurée, ils se faisaient des incisions aux doigts, afin que le sang distillât dans une tasse, où, après avoir trempé la pointe de leur épée, ils buvaient l'un et l'autre de ce sang.

avec le sang qui en sortait, ou bien ils le mêlaient dans leur boisson ; puis ils se juraient une amitié éternelle, et s'engageaient à venger la mort l'un de l'autre, dans le cas où l'un des deux périrait dans un combat.

La mer était tellement l'élément de ces pirates, qu'ils regardaient comme une honte de quitter leurs vaisseaux pendant l'hiver : jamais ils ne couchaient sous un toit où il y avait un foyer, ni ne buvaient dans un vase de ménage auprès d'un grand feu : cela leur paraissait une mollesse méprisable. Le courage était à leurs yeux la première des vertus : aussi le fils d'un paysan, quand sa vaillance était éprouvée, pouvait demander au fils même du roi de le reconnaître pour son frère. Un jeune paysan nommé *Viking Torsten*, ayant éprouvé à ce sujet un refus de la part d'*Angantyr*, prince goth, l'appela en duel, et obtint, par le sort des armes, le prix dû à sa valeur. Le prince fut obligé de le reconnaître publiquement pour son frère d'armes.

Les vice-rois suédois, danois et norwégiens, les *jarles*, les *hersen*, et particulièrement les nobles qui voulaient s'attirer quelque considération, parcouraient les mers en qualité de *Wickinger*, ou pirates, sans avoir

égard aux conditions de paix faites par le roi, ni aux traités qu'il pouvait avoir conclu. La coutume était trop enracinée, la nation trop barbare, la piraterie trop avantageuse, et les pirates eux-mêmes trop nombreux et trop puissans, pour que les rois pussent mettre un terme à un pareil désordre : le seul moyen qui leur restait, et qu'ils employèrent souvent avec succès, fut d'entretenir la mauvaise intelligence entre les chefs, et de les armer les uns contre les autres. On a vu de ces pirates commander soixante, quatre-vingts, et même jusqu'à cent vaisseaux.

C'était au christianisme qu'était réservée la gloire de faire cesser cette piraterie, à laquelle les rois avaient vainement voulu s'opposer dans les derniers tems. Pour réussir, il fallait jeter un déshonneur sur l'état de pirate, et on y parvint : aussi, dès cet instant, on ne vit plus que les mauvais sujets de la nation suivre cette carrière. On fit des lois pour défendre ces courses ; mais la politique des cours voisines les fit tolérer encore secrettement.

Il se forma, à la fin du quatorzième siècle, une nouvelle compagnie de corsaires, plus terribles encore que les autres. Stockholm était, en 1390, un vrai repaire de voleurs : sous le

prétexte de fournir la ville de vivres, ces nouveaux pirates armèrent des vaisseaux, et coururent les mers sous le nom de *vitualien bruder* (frères pourvoyeurs.) On les appela aussi *Vitalianer;* ils furent long-tems le fléau des Suédois, et l'effroi des marins qui fréquentaient la mer Baltique et la mer d'Espagne; ils n'épargnèrent même pas les vaisseaux des villes Anséatiques, qui se virent contraintes d'armer contre ces brigands, et de les traiter comme tels. Tous ceux qu'elles faisaient prisonniers étaient pendus ou rompus. Ces pirates, aussi heureux sur terre que sur mer, plongèrent les premiers prélats dans les cachots, pillèrent les villes et les campagnes, et se livrèrent aux plus grands excès. Ils se moquaient de l'excommunication ainsi que des lois. La plupart des moyens qu'on employa pour les détruire échouèrent, et ce ne fut qu'après quarante ans de malheurs que cette horrible compagnie finit son existence.

Avant les changemens et les révolutions que la nature a faits en Suède, c'est-à-dire dans le tems où sa surface n'était couverte que d'îles et de bois, presque tous ses habitans étaient marins. Leur industrie, leurs forces, leurs armes, tout se dirigeait vers la

marine. Les lois de guerre ne portaient même que sur ce genre de service.

Les Suédois étaient excellens nageurs : on les accoutumait, dès leur bas âge, à voir la mer sans effroi, à s'y précipiter, à y plonger, et même à rester caché quelque tems sous les flots. Cette adresse leur était très-utile dans les combats; si elle ne décidait pas toujours la victoire, elle servait du moins à diminuer les pertes par le grand nombre de ceux qui, par ce moyen, échappaient à la mort. Ce penchant de la nation pour la marine finit par devenir une passion qui ne s'éteignit que lorsque les Suédois, ayant fait connaissance avec les autres peuples, eurent appris à connaître et à sentir le prix des commodités de la vie.

Avant que les eaux se fussent retirées, et lorsque le pays était encore coupé par des lacs et des fleuves, les Suédois s'embarquaient sur de petits bâtimens, traversaient la Russie, la mer Noire, et allaient ainsi jusque dans le Levant. Mais les révolutions de la nature leur rendirent peu à peu cette route impraticable : des peuples barbares, avec lesquels ils ne pouvaient avoir aucune communication, et dont ils avaient tout à craindre,

habitaient les pays qu'ils étaient dans le cas de côtoyer : ils furent donc contraints de construire de plus grands vaisseaux, et de passer le détroit de Gibraltar pour entrer dans la Méditerrannée, et pour aller dans l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Egypte.

Il n'est pas étonnant que l'industrie soit restée long-tems dans l'enfance chez un peuple qui vivait en grande partie sur les eaux : aussi s'écoula-t-il bien des siècles avant que les Suédois n'eussent découvert l'existence de leurs mines; et quand ils furent parvenus à tirer du sein de la terre le fer et le cuivre, il fallut encore bien plus de tems avant qu'ils fussent en état de travailler ces métaux. Leur ignorance était si profonde, et leur mal-adresse si grande, qu'on ne trouvait qu'avec peine chez ce peuple belliqueux des hommes qui sussent fabriquer une épée. Ceux qui possédaient ce talent en faisaient un grand secret : ils persuadaient au peuple qu'ils employaient des secours magiques pour y réussir. Cette croyance, ainsi que la rareté ajoutaient un grand prix à ces armes : aussi on les laissait en héritage, de père en fils, comme une chose infiniment précieuse. Tandis que ceux qui n'avaient pas de ces

armes prétendues enchantées ne se servaient que d'arcs et de flèches.

L'agriculture était très-négligée en Suède : la nature, à la vérité, offrait à chaque pas à ses habitans des obstacles que leur paresse naturelle leur rendait insurmontables. Les îles scandiennes étaient aussi primitivement très-mal cultivées. Les Scandiens, qui avaient reçu des Scythes, leurs aïeuls, l'habitude de ne pas rester long-tems dans le même endroit, étaient bien loin d'avoir du penchant pour l'agriculture : la chasse, la pêche et la garde de leurs troupeaux faisaient leur unique occupation. Mais au huitième siècle, il s'opéra tout à coup un changement heureux : le roi Amund sentant la nécessité d'encourager l'agriculture, cette branche si intéressante de l'industrie humaine, ne négligea rien pour réussir dans un si louable dessein. Il fit abattre des forêts, percer des routes, élever des ponts. Les marais desséchés devinrent fertiles, et furent bientôt couverts d'habitations. La nature seconda ses généreux efforts. La Suède, n'aguère pauvre et inculte, qui fournissait à peine à ses habitans le grain nécessaire à leur subsistance, en recueillit bien plus qu'ils n'en pouvaient consommer. On en

fit pendant plusieurs siècles une grande exportation. Mais en 1303, le roi *Birger* fut obligé de la défendre sous des peines très-fortes. Malheureusement pour la Suède, l'usage de brûler de l'eau-de-vie s'est introduit 250 ans après; usage fatal qui transforme le grain, cette production si rare dans bien des pays, en une boisson pernicieuse à la santé du peuple.

Le commerce des Suédois se bornait autrefois à quelques objets de première nécessité, que l'on transportait dans les villes que le roi habitait, dans celles où l'on faisait les sacrifices, et où l'on tenait les assemblées du peuple. Les plus remarquables étaient *Sigtuna :* cette ville qui fut le séjour d'Odin, était alors une des plus grandes du royaume; elle a été entièrement détruite à la fin du douzième siècle par les Islandais : elle ne s'est jamais relevée. *Upsal,* qui devint ensuite la capitale de la Suède. *Strèngnœs,* ville de sacrifices, où le peuple, après la fête de la récolte, tenait une assemblée générale. *Westerœs*, vieille ville dans la Westemanie. *Linkœping*, ville de justice dans la Gothie orientale. *Skarra*, dans la Gothie occidentale, où l'on voyait un grand temple idolâtre. *Lunden*,

en Schonie, une des premières villes de sacrifices du royaume : il y avait dans son voisinage une haute montagne où les rois de Schonie étaient élus. *Wisbi*, ancienne ville maritime célèbre en Gothie.

La piraterie, que l'usage, le tems et les lois même avaient, pour ainsi dire, consacrée en Suède avant l'établissement du christianisme, ne permit pas aux Suédois de s'occuper tranquillement d'un commerce particulier avec les autres peuples. Les marins, qui étaient tous pirates, s'embarrassant peu des besoins de leur patrie, préféraient le gain assuré de leurs prises aux spéculations que le commerce aurait pu leur offrir : aussi les étrangers furent-ils pendant long-tems les seuls maîtres de cette branche d'industrie : ils apportaient en Suède du sel, du vin, de la bierre d'Allemagne, des épiceries, des draps, de la toile et des étoffes de toute espèce. Ils en exportaient du fer, du cuivre, de l'argent, du plomb, des bois de construction, du goudron, des pelleteries et des grains, lorsqu'il n'y avait pas de disette dans le royaume.

Le prix des marchandises et des denrées pouvant donner une juste idée de l'agriculture, du commerce, des besoins des

productions et des usages de la Suède, nous allons en offrir un aperçu.

Au milieu du douzième siècle, le roi Charles Knuston donna, à Wadstena, une ordonnance qui fixa ainsi le prix de beaucoup de marchandises : un bœuf gras, 4 marcs suédois ; une vache, 2 marcs ; une vieille brebis, 2 oërs, (1) une jeune, 1 oër ; une livre de beurre, 2 oërs ; une oie, un demi-oër ; une tonne de beurre, 5 oërs ; 100 livres de fer, un

(1) Il est essentiel de considérer la valeur du marc et de l'oër, dont la dénomination est si commune dans l'histoire de Suède, suivant les différentes époques où il en est parlé. Si l'on en croit le témoignage de plusieurs écrivains suédois, le marc d'argent valait, dans l'ancien tems, deux écus spécies, (douze francs de France) et l'oër un écu spécies (six francs de France.) Mais le célèbre historien Lagerbring doute que l'oër ait jamais eu cette valeur. Cette espèce de monnaie, ainsi que toutes les autres, a souvent changé de dénomination. Nordenkrantz, dans ses écrits sur les monnaies de Suède, dit que dans le commencement du règne de Gustave Wasa, le marc d'argent valait huit oërs, et qu'il s'éleva jusqu'à douze. Une ordonnance de ce souverain, adressée au directeur de la monnaie, lui laissait la liberté de prendre en paiement une demi-once d'argent au douze oërs. En 1567, après la mort de Gustave, l'écu allemand valut cinq marcs suédois. En 1590, d'après Langerbring, le marc valait six oërs. Mais ce n'est pas ici la place d'une plus grande explication, qui nous menerait beaucoup trop loin.

Le marc suédois vaut aujourd'hui treize sous six deniers de France ; l'oër d'argent, une livre huit sous, et l'oër de cuivre trois sous un huitième.

demi-marc ; une aune de drap d'Amsterdam, 1 marc ; une aune de drap anglais, 6 oërs ; une aune de mousseline, 3 oërs ; une aune de la plus belle toile, un demi-oër ; la façon d'un habit d'homme ou de femme coûtait 1 oër ; un domestique mâle recevait par an 3 marcs pour ses gages et 4 paires de souliers ; on donnait aussi aux filles 4 paires de souliers ; mais leurs gages n'étaient que de 6 oërs.

Plusieurs usages, communs aux Suédois et aux Tyriens, font croire que ces deux peuples, malgré leur éloignement et la différence de leurs mœurs, ont eu des rapports particuliers ensemble : dans toute la Suède, les sacrifices se faisaient à la manière des Tyriens : la langue suédoise était composée de beaucoup de mots phéniciens : les *runes*, dont nous parlerons par la suite, avaient une ressemblance frappante avec les lettres phéniciennes. D'après le témoignage d'Hérodote, les brasséries et l'art de travailler le chanvre n'étaient connus que dans Tyr et dans l'Egypte ; c'est aussi de tems immémorial que l'on fait de la bierre et de la toile de chanvre en Suède.

A mesure que les Suédois étendirent leur navigation, ils reprirent eux-mêmes les bran-

ches de leur commerce ; mais cet avantage ne s'étendit que sur les villes maritimes, qui commencèrent d'abord avec les Russes et les Danois, leurs voisins, puis avec l'Allemagne l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Espagne et l'Italie. Comme les villes étaient alors très-rares, et particulièrement les villes de commerce, chaque district avait un village où se tenaient les foires, et qui s'appelait *Kœping* : c'est là que les habitans des cantons voisins se rassemblaient, et faisaient entre eux l'échange de leurs marchandises. Les Suédois ne connaissaient pas encore la valeur convenue des monnaies d'or et d'argent ; mais ils finirent, ainsi que les autres peuples, par trouver cette manière de commencer plus facile et plus commode : n'ayant point encore de monnaie nationale, ils se servirent longtems des différentes pièces d'or ou d'argent dont leurs pirates les fournissaient abondamment. Mais le christianisme ayant mis un terme à la piraterie, les Suédois se trouvèrent dans l'impossibilité de se procurer du numéraire étranger, et se virent forcés de battre monnaie. C'est chez les Allemands qu'ils puisèrent les connaissances de cet art.

On vit alors s'élever en Suède plusieurs

villes de commerce, habitées, à la vérité, en grande partie par des étrangers. Ces villes étaient très-opulentes : parmi elles, se distinguait Kongahella dans le Vickesland. Mais en 1137, des pirates, commandés par *Ratibor*, prince de Poméranie, la détruisirent entièrement (1).

Wisbi devint ensuite la première ville commerçante du royaume : elle seule dans le Nord pouvait entrer en rivalité avec Lubeck. Au treizième siècle, les marins de la mer Baltique, ainsi que ceux des autres nations qui commerçaient avec le Nord, en avaient fait leur point de réunion. Elle était habitée par des Allemands, des Anglais, des Ecossais, des Danois, des Français, des Espagnols, des Belges et des Russes. Chacune de ces nations y avait sa rue particulière. On y trouvait aussi, au quatorzième siècle, des sculpteurs en pierre, des potiers d'étain, des orfèvres, des fabricans de draps, et d'autres ouvriers rares alors. Les lois maritimes de cette ville étaient si bonnes, qu'elles furent

(1) Parmi les villes qui ont été détruites, celle de Bjorke mérite d'être remarquée : elle était située à quelques milles de Stockholm, dans l'île de Bjorke, sur le lac Mœlar. Elle a été très-renommée pendant plusieurs siècles, et si peuplée, qu'en 829, elle fournit seule 14000 hommes en état de marcher contre l'ennemi.

adoptées par les empereurs, ainsi que par plusieurs souverains de l'Europe, et traduites en danois, en anglais, en hollandais et en allemand.

Il s'écoula encore un laps de tems considérable avant que Stockholm ne sortît de l'obscurité où il était resté jusqu'alors. Avant l'année 1260, Stockholm, aujourd'hui la résidence des rois, et le point central du commerce de Suède, ne méritait pas le nom de ville. Gothenbourg ne fut bâti qu'au commencement du dix-septième siècle. La position de Stockholm, les troubles du royaume, et les établissemens qu'y formèrent plusieurs étrangers, concoururent à en faire une ville commerçante. Mais à cette époque, les membres du sénat y étaient ainsi que dans les autres villes de commerce, étrangers, et la plupart allemands.

Les revenus de la couronne, comparés à ceux dont elle jouit aujourd'hui, étaient peu considérables : à la fin du treizième siècle, ils ne consistaient qu'en 500,000 écus, dont une grande partie se payait en grains et en marchandises. Il y avait pourtant, en 1285, neuf villes de monnaie dans le royaume. En Gothie, les impôts rapportaient à peine 3000 écus.

La cour de Rome n'eut cependant aucun égard à la pauvreté bien démontrée de ce royaume : en 1278, sous le prétexte de la guerre sainte, elle en tira des sommes considérables. La Suède se ressentit long-tems de cette exportation de son numéraire. Le pape Martin IV prouva au roi sa reconnaissance, en lui permettant de se choisir un confesseur.

Le christianisme, qui eut tant d'influence sur ce royaume, y fut originairement prêché par les Allemands et les Anglais. *Anscharius*, bénédictin allemand, y posa le premier, au commencement du neuvième siècle, les fondemens de la doctrine chrétienne. Il ne fit alors que peu d'impression : mais quelques siècles après, les prédicateurs allemands et anglais firent de nombreux prosélytes. *Adalward* se montra un des plus zélés, et posséda au plus haut degré l'art de la persuasion : en 1164, malgré la rareté de l'argent, il trouva le moyen de se faire donner soixante-dix marcs d'argent fin pour une seule messe. Ce fut à cette époque que le christianisme commença à faire des progrès rapides. Cependant la vie monacale n'était ni dans les goûts, ni dans le caractère de la nation. En 1285, il n'y avait encore

en Suède que vingt-six couvens, dix de l'ordre des Franciscains, sept de celui des Dominicains, et neuf de religieuses; mais en récompense le clergé était nombreux. En 1350, lors de la peste qui fit de si grands ravages dans le Nord, il périt dans la seule Gothie occidentale 466 ecclésiastiques.

Ce ne fut que cinquante ans après l'établissement du christianisme en Suède que les Suédois s'emparèrent du droit de nommer eux-mêmes leurs évêques et leurs prêtres. Ce choix, fondé sur leurs anciennes lois, était fait par le peuple, et sanctionné par le roi, qui s'était réservé l'honneur de donner la crosse au nouvel élu, et de lui mettre l'anneau d'or au doigt. Les papes se récrièrent long-tems contre cette atteinte faite à leur puissance, et ne cessèrent leurs plaintes et leurs menaces que lorsqu'ils furent parvenus à abolir ce droit.

Du moment où la doctrine chrétienne fut répandue en Suède, le royaume prit une face nouvelle : lois, coutumes, usages, façon de penser, tout changea avec la religion. Tant que les peuples du Nord furent païens, ils menèrent une vie morale et réglée qui leur était prescrite par leur loi; mais cela cessa

dès qu'ils se firent chrétiens : toutes leurs vertus sociales s'anéantirent ; leur probité, leur humanité, leur fidélité les uns envers les autres, ainsi que leurs anciennes idées d'honneur et de honte, de gloire et de devoir, s'évanouirent ; le bonheur des familles, l'avantage de la patrie, la gloire de la nation disparurent devant ce qu'on appelait le bien de l'église : la méchanceté, la trahison, la cruauté même devinrent vertus, lorsqu'elles purent être utiles à la puissance de Rome ou à la considération de ses ministres. Les Suédois se crurent dès lors tout permis, et s'imaginèrent que pour être excellens chrétiens, il suffisait d'assister exactement aux cérémonies de l'église, d'avoir un respect aveugle pour les prêtres, et une haine intolérante pour ceux qui manifestaient une opinion contraire à la leur.

La religion fut long-tems en Suède un mélange de paganisme et de christianisme. Comme il semblait injuste au peuple d'abandonner ses anciens dieux ; dont il avait reçu tant de bienfaits, il continua de les adorer pendant plusieurs siècles. Le dieu des chrétiens avait seulement le pas sur les autres. Dans les fêtes, l'usage se conserva encore

long-tems de boire dans de grandes cornes en l'honneur de Jésus-Christ et de Thor, de S. Michel et d'Odin. On composa même des chansons à boire, dans lesquelles on célébrait les louanges du divin Sauveur.

En 1066, il y avait en Suède, en y comprenant la Finlande, la Schonie, l'Hallande et le Bleckingen, 1807 paroisses : cela n'empêcha pas que, neuf ans après, le roi *Sven* ne fît célébrer deux grandes fêtes de sacrifices. A son élection, on immola un cheval : il en mangea la graisse avec les grands du royaume, et les idoles furent aspergées du sang de la victime.

Ce ne fût qu'avec beaucoup de peines que l'on put parvenir à effacer, chez ce peuple sauvage, ses anciennes idées de religion. Le clergé, docile aux leçons de la cour de Rome, vint cependant à bout de surmonter tous les obstacles : les prêtres employèrent leur art à s'emparer peu à peu de l'esprit de ceux dont ils redoutaient le plus la puissance, et finirent par s'en rendre les maîtres absolus. Pour mieux y réussir, ils imitèrent les drotts païens, et se firent médecins. Mais comme ils étaient très-peu instruits dans l'art de guérir, ils furent obligés d'avoir recours

aux miracles : ils brûlaient les blessures avec les clefs de l'église qu'ils faisaient rougir ; ils conseillaient aussi de se servir de la terre des cimetières comme d'un excellent remède. Trois bénédictions données de suite devaient guérir toute espèce de maladies, et particulièrement le vin consacré à la messe était un topique auquel aucun mal ne pouvait résister.

Quoique les prêtres chrétiens fussent les ennemis déclarés de tout ce qui avait pris son origine dans la religion païenne, ils adoptèrent pourtant une coutume superstitieuse de ces tems idolâtres, parce qu'ils la trouvèrent favorable à leurs intérêts ; c'était l'épreuve du fer et celle du combat singulier, que l'on employait, dans les cas douteux, comme un moyen de connaître l'innocence. Cette coutume, déjà ancienne dans le Nord, se répandit, à la honte de la raison humaine, dans toute l'Europe. Ces épreuves furent particulièrement connues sous le nom de *tribunal de Dieu.* On trouva quelque tems après, à Rome, que cette espèce d'ordalie (1) était superflue, et qu'il fallait la remplacer en multipliant les miracles. A la vérité, cette

(1) Epreuve de l'innocence par le feu ou l'eau.

ancienne coutume donnait beaucoup de considération aux prêtres; mais elle affaiblissait la toute puissance du pape : on se servit, pour l'abolir en Suède, ainsi que dans tout le Nord, du prétexte qu'elle venait des païens. Les prêtres chrétiens employèrent alors pour épreuve une petite croix de pain ou de fromage, qu'ils découpaient après plusieurs cérémonies : l'accusé était obligé de l'avaler ; lorsqu'elle ne s'arrêtait pas à son gosier, il était reconnu innocent; dans le cas contraire, il était déclaré coupable. On voit que cet usage était encore plus absurde et plus ridicule que celui qu'on avait aboli.

Mais la mauvaise foi des prêtres et la crédulité des peuples causèrent de bien plus grands malheurs : les premiers finirent par persuader, et les seconds par croire qu'un don à l'église, un legs à quelque couvent, un pélerinage à Rome, une croisade contre les mécréans, pouvaient absoudre les plus grands crimes. Un faux zèle de religion, ou plutôt un coupable fanatisme, étouffa tout timent de raison et d'humanité. En 1347, le roi *Magnus Erichson* prit sur les Russes la ville de Roteborg. On promit la vie et la liberté à tous ceux qui se feraient baptiser.

Les prisonniers qui, par un noble refus, restèrent fidèles à leur religion, furent massacrés sans pitié.

Les legs considérables faits aux couvens et aux églises, ainsi que les sommes énormes accordées aux papes, finirent par enlever à la Suède le peu de richesses qui lui restait. En 1152, le denier à piene fut établi; c'était un tribut annuel que l'on payait au pape : il était supporté par tous les habitans, et les évêques étaient chargés d'en faire la collecte dans leurs diocèses. En 1396, l'archevêché d'Upsal payait seul 307 marcs suédois. En 1316, le pallium (1) de cet archevêque coûta 8708 risdales. Heureusement pour la Suède que la cour de Rome se contenta d'avoir un seul archevêché dans le royaume. Upsal ayant eu par la suite beaucoup d'avantages sur les autres villes, on décida, en 1162, qu'il serait constamment le siège de l'archevêque, et que les biens dont les prêtres païens jouissaient dans l'Uplande feraient partie de ses revenus.

La politique des papes leur faisait desirer d'augmenter encore chez les peuples soumis à

(1) Le pallium est regardé ordinairement comme la marque de la dignité archi-épiscopale.

leur obéissance le saint respect qu'ils avaient déjà pour eux : ils voulurent en conséquence les rendre témoins de la splendeur de l'église romaine, de la majesté des cérémonies ecclésiastiques dans la ville sainte, et de l'espèce de culte que l'on y rendait au chef de l'église. Ils ne négligèrent rien pour engager les Suédois à venir en pélérinage à Rome, afin de faire, pour ainsi dire, disparaître la distance immense qui séparait la Suède de l'Italie. Il parut, en 1167, une bulle qui accordait aux Suédois qui entreprendraient ce saint voyage, trois années d'indulgence, tandis que les Anglais n'en avaient obtenu que deux, et les autres peuples de l'Europe seulement une.

Les prêtres suédois ne voulurent pas d'abord entendre parler de célibat ; la plupart étaient mariés : ne pouvant se résoudre à se passer de femmes, ils trouvèrent, pendant plus de cent ans, les moyens de se soustraire aux ordres des papes qui leur défendaient le mariage. Le célibat n'était cependant pas à cette époque un point de religion : les papes n'avaient pas encore osé le déclarer ; ils se contentaient de représenter qu'il serait utile au bien de l'église. Leur but était de détacher,

autant que possible, les prêtres de tous les liens de la nature, afin que leur fortune, au lieu de passer à leurs femmes et à leurs enfans, retournât aux couvens et aux églises. Les prêtres suédois, très-soumis d'ailleurs, résistaient sur ce point, et désobéissaient aux papes, ainsi qu'à tous les décrets qu'ils donnèrent à Reims au commencement du douzième siècle. Mais la cour de Rome mit tant de persévérence dans cette affaire, qu'elle finit par remporter la victoire : les mariages des prêtres en Suède devinrent insensiblement plus rares, et furent enfin tout à fait prohibés.

Mais ce n'était pas assez pour les papes de s'opposer à des mariages nouveaux, ils voulurent encore rompre ceux qui étaient faits. Cette loi cruelle, qui coûta tant de larmes, se discuta pendant long-tems : mais en 1248, elle fut mise en vigueur : les prêtres mariés, obligés d'abandonner leurs malheureuses compagnes, n'osèrent plus regarder les tendres fruits d'une union qui faisait leur bonheur, et furent contraints de donner tous leurs biens à l'église.

Le pouvoir de Rome sur la Suède ne fit que s'accroître encore plus : les papes, non contens d'avoir rendu les prêtres indépen-

dans de la puissance temporelle, et les biens ecclésiastiques libres de tous impôts, voulurent que tous les Suédois jouissent des mêmes avantages. Ils prirent pour prétexte que la sévérité avec laquelle le gouvernement leur faisait payer les différentes impositions, les mettait dans l'impossibilité de remplir leurs obligations envers l'église. En 1274, le pape Grégoire X envoya de Lyon, au roi Magnus, une bulle remplie de menaces : cette bulle ordonnait aux Suédois de se conformer à l'avenir, dans les mariages, les testamens et les héritages, aux réglemens qui seraient faits par l'église. Le roi Magnus obéit. En 1281, il fut dressé un acte par lequel non-seulement tous les biens appartenant à l'église, mais encore toutes les fortunes particulières venues et à venir des ecclésiastiques, seraient à jamais exempts des droits d'accise, douane, amendes, impôts, contributions, etc.

Les usurpations du clergé sur la puissance temporelle devinrent telles, que les prêtres prirent immédiatement sous leur protection les ouvriers qui travaillaient dans les églises ; et dès ce moment, ils ne purent plus, pas même pour cause de crime, être poursuivis par un juge séculier.

La cour de Rome imposa encore à la Suède un nouveau tribut, sous le nom *unsrer lieben frauen pfenning* (denier à la sainte Vierge), qui devait par reconnaissance préserver à jamais le royaume de toute calamité publique. Le despotisme des papes n'eut bientôt plus de bornes : dans une assemblée ecclésiastique qui se tint à Upsal en 1368, il fut défendu à tout séculier, sous peine d'excommunication, de porter ouvertement ou secrètement son jugement sur des articles de foi. On interdit les mariages entre parens au quatrième degré, et la raison qu'on en donna fut qu'il y avait quatre élémens. Cette interdiction ne s'étendit que jusqu'au septième degré, à cause des sept merveilles du monde. Il fut aussi défendu à ceux qui avaient tenu ensemble des enfans sur les fonds baptismaux de se marier, parce que c'était une espèce d'alliance ecclésiastique. Mais les prêtres savaient parfaitement les véritables motifs de ces défenses : ils comptaient sur les sommes considérables que devaient leur rapporter les dépenses qu'ils faisaient payer si cher.

En 1297, d'après les réglemens de l'é-

glise, une femme qui relevait de couche était obligée de payer sa première entrée dans le temple : elle devait déposer sur l'autel deux aunes de toile, de la viande fumée, du fromage et du pain. Tous ceux qui se mariaient, sans en excepter les pauvres, donnaient deux aunes de toile. Pour se faire enterrer, il en coûtait six aunes de toile, trois morceaux de viande et trois morceaux de pain.

Les papes cherchèrent constamment toutes les occasions de resserrer encore plus les chaînes dont ils accablaient les chrétiens suédois : il fallait écrire à Rome pour obtenir la permission de se choisir un confesseur, d'avoir une chapelle particulière, et d'y faire dire la messe. Cependant les prêtres et les moines étaient bien loin de donner le bon exemple dans le royaume : ils menaient une vie bien opposée aux principes de la religion qu'ils prêchaient. En 1477, il s'éleva chez les Franciscains une espèce de guerre civile, où ils finirent par égorger leur gardien.

La Suède a eu aussi plusieurs saints, parmi lesquels sainte Brigitte est la plus vénérée : c'était une dame suédoise de l'illustre

maison de Brahe ; elle fit plusieurs voyages à Rome et à Jérusalem, vécut saintement, avait toujours le visage couvert d'un grand voile ; elle prédit même l'avenir, et fut canonisée en 1391. Sa fille Catherine jouit aussi de la même gloire.

Les Suédois étaient tellement soumis au joug que leur avait imposé la cour de Rome, qu'on distinguait la Suède des autres états du Nord comme une province qui appartenait particulièrement aux papes.

Les skaldes, qui jusqu'alors avaient été les seuls écrivains du royaume, se virent bientôt forcés d'abandonner cette occupation aux moines, qui s'étaient considérablement multipliés. Depuis cet instant, ces derniers, tout dévoués à la cour de Rome, s'efforcèrent toujours de plier à leur gré l'esprit du peuple, et peu ne s'en est fallu qu'ils ne détruisissent totalement le caractère national.

Quelque peu de progrès que les sciences eussent fait à cette époque en Suède, les Suédois ne laissaient pas que d'avoir des idées fixes sur l'astronomie : marchant d'un pas rapide dans cette science, ils avaient acquis des connaissances qu'on aurait pu à peine attendre d'une nation depuis long-tems

policée. Il faut avouer aussi que tout se réunissait pour porter leur attention vers les astres, et pour les rendre les meilleurs astronomes du monde : leur situation au pôle Arctique ; un soleil presque continuel en été ; en hiver un ciel toujours pur ; des nuits longues et claires ; la lune sans nuages, et sa clarté augmentée par le reflet des neiges et par de fréquentes aurores boréales ; ajoutez à cela la loi de la nécessité, qui commandait aux Suédois ces observations, étant obligés de vivre sur mer, et de s'éloigner des côtes, et on ne s'étonnera plus que ce peuple sauvage soit le premier qui ait donné un nom aux grandes constellations : *Karlwagnen* (le grand Chariot, ou la petite Ourse), *Friggerœcken*, (Orion), *Sinstiernan* (les pléïades), *Wintergatan* (la Voix Lactée). Plusieurs autres, telles que *Thiassas-Augen* (les Yeux de Thias), *Orwandels-Zehen*), les doigts de pied d'Orwandel), se trouvent dans leurs anciennes traditions ; mais leur signification est perdue.

Avant de savoir parler, les enfans connaissaient déjà l'étoile du Nord. Les Suédois avaient aussi leur manière de compter

les années, les mois, les semaines et les jours : leurs semaines, ainsi que les nôtres, se composaient de sept de jours, dont trois étaient consacrés au Soleil, à la Lune, à la Terre, et trois à Odin, à Thor et à Frygga. Ces noms, en vieille langue scythe, ont tant d'analogie avec ceux qu'ils ont encore de nos jours*, qu'il est impossible de n'en pas reconnaître l'origine : *Sœndag* (1), *Mœndag* (2), *Tisdag* (3), *Odensdag* (4), *Thorsdag* (5), et *Fredag* (6). Le septième jour s'appelait *Lœgerdag* (7), et était destiné au repos. Comme l'hiver est très-long en Suède, et occupe la plus grande partie de la vie de ses habitans, ils comptaient les années par les hivers, et les jours par les nuits. Ils se servaient d'une manière de parler adoptée aujourd'hui par nos poëtes : au lieu de dire dans trois ans, dans quinze jours, ils disaient dans trois hivers, dans quinze nuits.

(1) Dimanche, jour du Soleil.
(2) Lundi, jour de la Lune.
(3) Mardi.
(4) Mercredi, jour d'Odin.
(5) Jeudi, jour de Thor.
(6) Vendredi, jour de Frygga.
(7) Samedi.

Le Dimanche, Lundi, Jeudi et Vendredi ont la même signification en Allemand.

Cet usage de compter par nuit s'est encore conservé en Suède, au lieu de l'expression usitée dans les lois chez plusieurs peuples, dans un an et un jour, on y dit généralement dans une nuit et un an.

On doit conclure par tout ce que nous avons dit des connaissances des Suédois en astronomie, qu'ils avaient, dans les tems les plus reculés, un système du monde. Ce système, connu par la suite sous le nom de système de Ptolomée, a été taxé d'hérésie par la cour de Rome. Il est dit dans l'Edda que la terre est ronde et entourée de mers de tous côtés : que le firmament est une masse composée d'étoiles fixes et mouvantes, qui ont leur cours déterminé dessus et autour du globe de la terre.

Parmi les particularités qui distinguent les Suédois, on ne doit point oublier les *runes* : c'était des figures qui avaient différentes significations : elles furent d'abord des monumens qu'on éleva à la gloire des hommes célèbres; mais on les employa par la suite à tout. On dénomma ainsi des pierres, petites ou grandes, simples ou travaillées, sur lesquelles on gravait des lettres. L'origine des runes se perd dans la nuit des tems,

et passe pour sacrée. On trouve dans l'Edda les paroles suivantes : *le vieux Père tout-puissant, et les Dieux saints ont les premiers gravé des runes.*

Il est de toute vraisemblance que ce sont les Scythes, et particulièrement une peuplade de Vodinois, qui, les premiers, ont apporté en Suède l'usage des runes, où elles se sont considérablement répandues. Elles ne servirent originairement qu'aux inscriptions et aux épitaphes; mais par la suite, elles devinrent les livres de lois, de morale, de langue, de chansons et de contes des Suédois. On quitta les pierres pour prendre des planches minces de bois de hêtre, sur lesquelles on grava ces caractères runiques; puis on les traça sur des écorces d'arbre, sur des peaux préparées et sur des médailles: ce qui dura jusqu'au douzième siècle. L'art de bien graver les runes fut poussé au plus haut degré de perfection, mais dégénéra par la suite. L'histoire cite deux fameux graveurs, *Ubir* et *Bali*, qui furent célèbres au onzième siècle dans ce genre de travail.

Il est peu de peuples chez lesquels il ne se soit trouvé des hommes assez intelligens et assez adroits pour abuser de la crédulité de

leurs semblables. Aussi les Suédois n'eurent pas de peine à se persuader qu'il y avait quelque chose de surnaturel et de magique dans les caractères runiques. Les prétendus sorciers ne manquèrent pas de faire tourner à leur avantage l'usage de ces caractères, et de faire entendre qu'ils opéraient de grands prodiges par leur secours. On comptait vingt espèces de runes, dont le plus grand nombre était des runes magiques : elles étaient distinguées en nuisibles et bienfaisantes. Les caractères runiques dont on se servait communément, et qui suffisaient à la langue des Suédois et des Goths, étaient au nombre de seize. Chacune de ces runes avait son nom propre et sa devise particulière; quelques-unes étaient une simple définition : *on gâte un cheval en le montant trop. — Chaque fleuve a son embouchure. — La glace est le pont le plus large.* — D'autres avaient un sens moral : *la propriété met la discorde entre les amis. — Nécessité est une mauvaise nourriture. — L'homme est l'accroissement de la poussière.*

Outre ces runes nationales, quelques provinces, particulièrement l'Helsingie, avaient leurs runes particulières. Cette province en

comptait quinze qu'onpouvait nommer *runes provinciales*, et dont la grande simplicité prouvait assez l'ignorance de ses habitans. Ce n'était que des traits séparés, dont douze étaient droits, et trois un peu courbés, et qui, par leurs positions et directions différentes, avaient beaucoup de ressemblance avec ce que nous appelons *le télégraphe*. Leur signification a resté long-tems perdue; on les regardait comme des hiéroglyphes: mais, en 1675, *Magnus Celsius*, savant suédois, parvint à les déchiffrer.

On grava aussi des runes sur des morceaux de bois carrés, que l'on couvrait de caractères et de figures. Cette espèce de runes servait à plusieurs usages, et était particulièrement employée aux calendriers : par exemple, une charrue au-dessus du 21 mars voulait dire qu'il était tems de commencer les travaux de la campagne. Un coucou au-dessus du 21 avril désignait le tems où cet oiseau se fait ordinairement entendre. Un arbre nu au-dessus du 14 octobre annonçait le commencement de l'hiver. On grava aussi par la suite sur cette espèce de runes le signe du tropique, le nombre d'or, ainsi que plusieurs choses qui avaient rapport aux changemens

des saisons. On y marqua enfin les jours de fêtes, ainsi que d'autres objets qui se liaient au service de l'église chrétienne.

Les livres des runes, dont un seul (*Hiolmars-Saga*) se trouve encore dans les archives royales de Stockholm, jouirent pendant long-tems de la plus grande considération. Mais au onzième siècle, un ordre du roi, qui voulait, par zèle de religion, introduire les caractères latins, les abolit : les runes furent presque toutes brûlées : malgré cela, elles ont été encore en usage pendant quelques siècles dans ce royaume, et particulièrement en Helsingie, où leur simplicité devait plaire à un peuple sauvage, ennemi de toute instruction. On en a trouvé encore plus de quinze cents en Suède au milieu du dix-septième siècle. Les Dalécarliens, qui connaissent beaucoup mieux les caractères runiques que les caractères suédois, les ont conservés jusqu'à présent, et s'en servent ordinairement pour marquer leurs arbres dans les forêts.

Le nombre trois fois trois était sacré chez les Suédois, ainsi qu'il le fut chez plusieurs peuples de l'antiquité. Un usage qui tient à cette tradition s'est conservé en West-Manie, et particulièrement dans l'île d'Engsoë, qui

fut séparée du continent, et où l'on rencontre encore plusieurs coutumes anciennes conservées dans toute leur pureté. Lorsque les paysans fauchent les prés, et que quelqu'un d'entr'eux fait le paresseux, leur *færkarl*, c'est-à-dire leur chef, ordonne à quatre jeunes gens, nommés *stossknechten*, de saisir le coupable, de le frapper trois fois contre terre, et de le faire sauter neuf fois en l'air. Tous les assistans à chaque secousse, jettent trois cris. Ce jeu a tout l'appareil d'une cérémonie solemnelle : chacun doit y avoir la tête découverte, et ne point se permettre de rire. Les simples spectateurs ne sont pas exempts de cette loi, et doivent s'y soumettre, s'ils ne veulent s'exposer à subir la même peine. Ces paysans ne quittent jamais leurs champs sans avoir fait retentir l'air de trois cris.

Les Suédois ne comptaient pas comme les autres peuples avec le nombre dix : au lieu de s'arrêter à ce nombre arithmétique si commode, et de s'en servir pour continuer leurs calculs, ils allaient jusqu'à douze, et ne commençaient qu'alors l'addition des deux nombres. Cette manière incommode de compter cessa peu à peu : mais encore aujourd'hui le peuple fait en Suède une grande différence

entre *tausend* (1) et *gross tausend* (2). Ils comprennent par ce dernier nombre douze cents.

Un peuple qui, par la tradition seule, était venu au point de connaître le cours des astres, et de graver ses annales sur des pierres, aurait assurément, sans le joug accablant des prêtres, fait des progrès dans les connaissances humaines : mais comme les sciences, dans les siècles obscurs du moyen âge, n'étaient que très-mal cultivées chez les peuples que la nature avait le plus favorisés, il n'est pas étonnant que la Suède, par sa position, son éloignement et son climat, soit restée long-tems en arrière (3).

(1) Mille.

(2) Grand mille.

(3) Si l'on offre ici sous un aspect désavantageux la position géographique de la Suède, c'est que l'on considère, 1°. la dureté de son climat, qui s'est toujours opposée à une population proportionnée à son étendue; 2°. la quantité innombrable de montagnes, de marais, d'îles et de lacs (le géographe suédois *Turneld* compte jusqu'à trois cents lacs dans la Dalécarlie), qui mettent de grands obstacles dans les communications; 3°. enfin sa situation à l'extrémité du nord, et son éloignement, qui disparaît, à la vérité, à l'égard du commerce par le secours de la navigation; mais qui ne peut être que préjudiciable aux progrès de la politique, de la littérature et des arts, malgré tous les efforts

Les jeunes gens qui, au treizième et quatorzième siècles, voulaient s'instruire, se rendaient à cet effet à Padoue, à Bologne, mais particulièrement à Paris, où la nation avait une maison d'étude. Mais au quinzième siècle, ils pensèrent que de si longs voyages étaient inutiles, et ils se contentèrent d'aller à Prague, Wittenberg, Leipsic et Cologne. Cette coutume de chercher des connaissances chez des nations étrangères dura plusieurs siècles en Suède : on sentit cependant enfin la nécessité d'établir des écoles semblables à celles des autres pays; et, en 1418, on résolut

généreux qu'on a pu faire pour réparer ces inconvéniens insurmontables. On conviendra cependant que la position militaire de ce royaume est infiniment avantageuse : ses côtes sont garnies de rochers inabordables, tandis que celles de ses voisins sont ouvertes et favorables à un débarquement. La nature a pris soin de garantir également ses frontières du côté de terre : celles de Finlande sont faciles à défendre, et les occidentales présentent une chaîne de montagnes inaccessibles qui séparent la Suède de la Norwège.

Cet éclaircissement était indispensable, parce que plusieurs auteurs suédois, et entre autres M. de Nordenskiœld, homme plein de talent, et auquel je suis redevable de plusieurs notes critiques et historiques, se laissant entraîner par l'amour de la patrie, ne veulent pas convenir de ces désagrémens, et si je me trouve quelquefois en contradiction avec eux, ce n'est jamais qu'après avoir épuré les sources où j'ai puisé.

de fonder une académie dans le royaume. Le pape Martin V y donna son consentement, mais sous la condition que toutes les sciences pourraient y être enseignées, à l'exception de la théologie : car on craignait déjà à Rome que les nations éloignées ne discutassent et n'approfondissent les fondemens d'une science liée si étroitement au système et à la hiérarchie de l'église. Cette restriction retarda le bon effet qu'on devait attendre d'un semblable établissement, en en détruisant le but : l'étude de la théologie était alors la seule qui pût être utile à l'université, et faire sa renommée. Ce ne fut que cinquante-huit ans après que la cour de Rome consentit à lever la restriction, et permit qu'on établît une académie à Upsal, à condition que l'archevêque de cette ville en serait toujours chancelier.

Les papes, insatiables dans leurs desirs de dominer entièrement la Suède, voulurent avoir une pleine connaissance de ses lois. En 1481, *Ragwald-Jngemundson*, chanoine d'Upsal, fut chargé de traduire en langue latine le code suédois. On introduisit aussi à cette époque les chiffres arabes. Leur simplicité et leur brièveté les répandirent bientôt

dans tout le royaume, et les firent préférer aux chiffres romains alors en usage. On vit enfin en 1480, sous le gouvernement de l'administrateur Sten Stine, la première imprimerie en Suède : jusque là les imprimeurs, la plupart allemands, parcouraient le royaume comme des faiseurs de tours, et exerçaient leur profession moyennant quelques légères récompenses. En peu de tems, les villes d'Upsal, Strengnœs, Wadstena, Linkœping eurent des presses : on n'y imprima d'abord que des livres de prières, des bréviaires et des indulgences. On fit aussi venir, pendant long-tems encore, le papier de l'étranger, et ce ne fut qu'en 1523, quarante-trois ans après que l'art de l'imprimerie fut exercé en Suède, que l'on établit à Linkœping la première papeterie.

Les beaux arts avaient fait dans ce royaume bien moins de progrès que les sciences : il faut cependant en excepter la poésie, dont les charmes n'étaient pas inconnus à ces peuples ignorans et barbares. Les anciens Suédois se servaient communément d'énigmes, d'allégories et de petites histoires en vers, dont l'*Edda* et la *Wolupsa* sont remplies. Cette coutume a été générale à tous les peuples.

C'est presque toujours sous de semblables fictions que les hommes de génie se sont plu à cacher leur sagesse et leur morale : on a vu en Orient des princes puissans se faire une guerre d'énigmes, de la solution desquelles dépendait la victoire ou la défaite, et souvent même, comme dans une guerre véritable, le sort des états. Il n'est pas étonnant, d'après le prix attaché à ces sortes d'ouvrages, que des criminels, assez heureux pour offrir des énigmes et des fables ingénieuses, aient échappé au supplice qu'ils avaient mérité.

Ces poëtes s'appelaient *skaldes*. Le moindre talent les faisait jouir de la plus grande considération. Le roi *Ragnar-Lodbrok*, qui mourut en 860, était un des meilleurs poëtes de son tems. Sa femme, *Aslœg-Kraka*, ainsi que ses fils, eurent le même goût pour la poésie. Ce monarque eut toujours à sa cour deux skaldes fameux, *Braggi-Boddason* et *Starkotter*, qui composaient des chansons guerrières et héroïques. En 983, après la grande bataille d'Upsal, le roi Erik promit, sur le champ de bataille, une récompense à celui qui célébrerait le mieux sa victoire. Ce fut un Islandais, nommé *Thorwald-Hialtason*, qui remporta le prix : il composa deux chan-

sons qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Le roi lui fit présent de deux chaînes d'or. Le skalde *Einar-Skulason*, qui vivait au milieu du douzième siècle, fut le premier qui introduisit la rime dans la poésie suédoise.

Les skaldes avaient auprès des rois et des princes du Nord le même rang que les premiers officiers de la cour : ils ne les quittaient jamais ; ils amusaient ces souverains par leurs vers et leurs plaisanteries, étaient leurs conseils dans les affaires d'état, les accompagnaient à la guerre, se tenaient à leurs côtés les jours de bataille, et chantaient leurs hauts faits, ainsi que tous les évènemens qui étaient de quelque importance. Leurs poésies s'appelaient *sago-lind*. Souvent elles étaient gravées sur du bois, et passaient ainsi à la postérité. Ces poëtes ont été assurément les premiers qui écrivirent l'histoire des peuples du Nord. Tacite même cite les skaldes comme les auteurs des plus anciennes annales. Lorsque par la suite il y eut des écrivains dans le Nord, ces chansons des skaldes furent les premières sources où ils puisèrent : les plus anciennes étaient les plus intelligibles : les nouvelles s'écartèrent trop de la nature,

et furent trop chargées de fictions et d'hiperboles ; ce qui les rendait très-obscures. Le célèbre islandais *Sturleson* comptait, au commencement du treizième siècle, deux cent trente skaldes dans le Nord. On a conservé jusqu'à présent de leurs poésies : la plupart étaient en vers de mesure saphique, et n'avaient point de rimes ; mais la touche légère de ces vers les rendait faciles à chanter. Les princes se faisaient ordinairement répéter ces sortes de chansons après leurs repas.

Quelque éloignés que parussent les Suédois des arts cultivés déjà avec succès par les autres nations, l'habitude qu'ils contractèrent d'en voir les monumens chez les peuples qu'ils fréquentèrent leur en inspira le goût. Les rois et le haut clergé commencèrent à le déployer particulièrement dans la construction des églises. Mais la pauvreté du pays s'opposa toujours à ce que les palais, les châteaux et les bâtimens publics se ressentissent de ce progrès des arts.

L'architecture était en Suède dans le plus grand état de barbarie : les maisons ne valaient guère mieux que des huttes ; elles étaient construites avec des morceaux de bois à peine taillés. On ne voyait que de gros villages ; on ne

rencontrait que des fermes isolées; on ne connaissait ni les briques ni la chaux. Les temples et les palais des rois n'étaient pas mieux bâtis que les autres maisons; on ne les distinguait que parce qu'ils étaient entourés d'un mur épais de pierres unies ensemble avec de la terre grasse. La plus grande partie des habitans demeurait sous terre ou bien dans des cavernes.

Afin de donner une juste idée de l'état de pauvreté où se trouvait l'architecture en Suède au troisième siècle, nous citerons le palais du roi Fiolmer : sa chambre à coucher et sa brasserie étaient sous le même toit. Cette proximité causa sa mort : s'étant enivré, il tomba, pendant la nuit, dans une grande cuve pleine d'hydromel, et s'y noya. Le skalde *Thiodolf* dit à ce sujet que Fiolmer avait terminé sa vie dans des flots doux et tranquilles.

A mesure que le pays se peupla, et que les fortunes augmentèrent, les habitations des grands du pays, et particulièrement les temples, s'embellirent. *Yngne-Frey*, arrière petit-fils d'Odin, bâtit, en 220, un temple à Upsal, le plus beau qu'on eût vu jusqu'alors: ce temple était de pierre, et avait la forme

d'une croix; le hasard seul en décida la forme, puisqu'à cette époque la Suède n'avait aucune idée du christianisme, et que le nom du Christ n'était pas même parvenu dans le Nord. Cet édifice avait soixante aunes de long sur soixante de large; le mur, qui entourait la cour qui lui était adjacente, avait neuf cents aunes de circuit.

Les princes et les premiers du pays agrandirent peu à peu leurs habitations, les élevèrent et les ornèrent de tours. Leurs maisons étaient toutes tournées du côté de l'orient ou de l'occident; on y voyait une grande salle qui tenait toute la longueur de la maison : les principaux meubles de cette salle étaient une table carrée et quelques bancs.

La manière de vivre des Suédois était aussi très-simple : au dixième siècle, les rois et les princes prenaient eux-mêmes le soin de leurs ménages et de leurs affaires domestiques; ils allaient avec leurs esclaves dans les champs, particulièrement dans le tems de la récolte, et travaillaient avec eux : ce ne fut qu'à la fin du treizième siècle que le commerce des esclaves fut défendu par une loi expresse. (1)

(1) Dalin assure que la coutume d'acheter et de vendre des esclaves fut abolie en Suède à la fin du treizième siècle. D'autres

Les Suédois, comme nous l'avons déjà dit, ne cherchaient dans leurs maisons ni l'élégance ni la commodité ; leur but était de se mettre à l'abri contre la rigueur des saisons: l'étoffe et la façon de leurs habits leur étaient de même indifférentes, pourvu qu'elles les garantissent du froid excessif qui règne dans ces climats. Obligés de songer sans cesse à se procurer les premiers besoins de la vie, ils regardaient comme superflu tout ce qui n'était pas absolument nécessaire : les enfans, les vieillards et les autres personnes hors d'état de rendre de plus grands services faisaient dans les familles l'office de tailleurs, de cordonniers, etc., etc., etc.

Le cuir et la peau des bestiaux et des bêtes sauvages furent, pendant long-tems, les seuls objets que ces peuples employèrent à leur habillement; ceux qui habitaient le plus dans le nord se servaient de la peau de rennes :

écrivains suédois prétendent, au contraire, que l'esclavage n'y a jamais existé; ce qui paraît invraisemblable chez un peuple sauvage que ses guerres fréquentes ont souvent mis dans le cas de faire des prisonniers. Comme on ne les tuait pas tous, et que dans l'état alors existant de barbarie, on ne connaissait pas l'usage de les échanger, il est évident qu'il ne restait à ses infortunés, lorsqu'ils ne pouvaient pas se racheter ou se procurer la liberté par quelque autre moyen, que le plus affreux esclavage.

cet habillement, dénué de toute espèce de forme élégante, leur donnait un aspect effrayant. C'est sans doute ce qui a donné naissance aux fables qui se sont répandues, et ce qui a fait dire que la Thulé était habitée par des hommes à moitié bêtes, qui avaient des têtes de chiens et des pieds de chevaux.

Quelque tems après, les Scandiens employèrent, autant que leur industrie le leur permit, la laine et le chanvre; mais il se passa encore plusieurs siècles avant qu'ils parvinssent à les mettre en état de servir à leur habillement. Un froid excessif et presque continuel, des lacs et des fleuves gelés, des nuits longues, des habitations isolées, des besoins bornés, tout concourut à retarder chez ces peuples toute idée d'adresse et d'industrie: pourvu que leurs corps fussent couverts, cela leur suffisait, dussent-ils ressembler à une bête sauvage ou à un outangoutang. L'habit le grossier et le plus mal fait ne pouvait pas choquer leur vue, puisque personne n'en portait de plus élégans.

Il s'établit enfin une espèce de luxe: on fit des fourrures de différentes couleurs, et on les tailla de manière qu'elles dessinèrent assez agréablement le corps. Les fourrures des

peuples orientaux étaient larges et longues ; celles des peuples du Nord furent étroites et courtes. Du moment que le goût de la parure commença à naître, les femmes ne furent pas les dernières à s'y livrer ; on les vit bientôt chercher à relever leurs charmes par les joyaux d'or ou de cuivre que leurs maris rapportaient de leurs excursions sur mer. Malgré la rigueur du climat, la mode vint parmi elles d'avoir les bras nus, et la gorge entièrement découverte.

La nourriture des Suédois était frugale : ils vivaient de poissons secs, de viande fumée, de pain d'avoine, d'oeufs d'oiseaux sauvages fort communs dans ces contrées, de laitage, de beurre, de fromage et de quelques fruits du pays. Leur boisson était du lait, et particulièrement de la bierre, qu'ils surent brasser dans les tems les plus reculés. Les riches buvaient de l'hydromel. Cette boisson est encore très-recherchée dans le Nord par les gourmets ; et le peuple, malgré les vins forts que l'on y a transportés, en fait toujours son régal. Les plats et les assiettes étaient de bois ; les riches seuls en avaient de métal. On but pendant long-tems, à la manière des Scythes, dans les crânes des ennemis : ensuite dans de

grandes cornes que les riches embellissaient en les garnissant d'or ou d'argent. Lorsque les Suédois étaient invités à quelque repas ou à quelque fête, ils ne s'y rendaient jamais qu'armés.

Quand il s'agissait de mariage, un courage reconnu, et une gloire justement acquise, étaient toujours préférés au rang et à la fortune. Un homme riche et d'une famille illustre, aurait vainement prétendu à la main d'une femme, et son hommage aurait été rejeté, s'il ne s'était distingué par quelques belles actions. On recherchait plutôt chez les femmes la force du corps et la valeur, que la beauté. Les filles n'étaient censées nubiles, que lorsqu'elles avaient assez de hardiesse pour se battre avec un homme : aussi rien n'était plus glorieux que d'obtenir et de mériter une femme à main armée : dans ce cas, l'époux ne donnait la dot à sa femme qu'après avoir passé la première nuit avec elle. Cette dot ne consistait pas en objets de parure, mais en un cheval sellé, en armes et en bestiaux.

S'il faut en croire le témoignage de César, de Tacite et de plusieurs écrivains nouveaux, l'éducation des enfans chez les Scandiens

était, ainsi que chez les Germains, très-dure: dès l'âge le plus tendre, ils accoutumaient leurs corps à braver la fatigue et les élémens; le froid, la chaleur, le vent, la pluie, la neige leur étaient supportables, et même indifférens, par la force de l'habitude. Les jeux des enfans étaient toujours environnés des dangers de la mort: ils ne badinaient ensemble qu'avec des armes pointues ou tranchantes; ils gravissaient des rochers escarpés, franchissaient des précipices, plongeaient dans les fleuves les plus profonds, et se battaient contre les bêtes féroces. Cette éducation était commune aux fils des rois et des paysans; on les élevait ensemble, et ils ne se séparaient que lorsqu'ils étaient parvenus à l'âge de maturité: alors chacun d'eux allait occuper la place que la fortune et la naissance lui destinaient. Les effets d'une semblable éducation se faisaient toujours sentir: les grands avaient plus de popularité, et les petits plus d'amour et de respect pour ceux qui les gouvernaient. Les Suédois, naturellement grands, robustes et bien faits, étaient si endurcis contre le froid, qu'ils poursuivaient la guerre en hiver comme en été, et marchaient plusieurs jours de suite sur des mers

gelées. Ils étaient aussi très-habiles à se servir de patins, et faisaient, sans se fatiguer, cent milles d'Allemagne sur la glace.

Les filles des grands s'occupaient à coudre, à tricoter, et ne rougissaient pas de faire les ouvrages les plus bas du ménage. Cet usage régnait dans la famille royale même, où la première princesse était obligée de préparer tous les jours un des mets du repas. Cette manière de vivre n'empêchait pas les filles de prendre quelquefois la cuirasse et le bouclier, et de se mettre à la tête d'une troupe de guerriers. Ces amazones se nommaient *skœldmer* (filles portant un bouclier). Nous avons déjà parlé d'elles et de leurs hauts faits.

Les Scandiens, ainsi que plusieurs peuples de l'antiquité, avaient l'horrible coutume d'abandonner ceux de leurs enfans qui leur déplaisaient, ou qu'ils ne pouvaient pas nourrir. Les riches mêmes se sont rendus quelquefois coupables de ce crime. Heureusement qu'on a vu en Suède peu d'exemples de cette barbarie, qui est encore aujourd'hui en usage parmi les Chinois.

On ne sait que très-peu de choses des lois des anciens Suédois : un grand code n'était

pas nécessaire chez un peuple qui ne savait ni lire ni écrire, qui n'avait que peu de besoins, et qui ne connaissait pas les vices des nations policées. Dans les derniers tems, les rois firent paraître des livres de lois qu'on nomma *das hofrecht* (le droit de la cour). Les ordonnances renfermées dans ces livres, après avoir été approuvées par tous les sénateurs et possesseurs de fiefs, étaient considérées comme lois de l'état. On lisait dans le livre de lois, donné en 1319 par le roi Magnus, que celui qui blesserait un autre, ou le frapperait jusqu'à effusion de sang, aurait la main coupée; que celui qui se serait servi d'un bâton, ou de son poing fermé pour battre quelqu'un, aurait la main percée. Cette rigueur de la loi s'étendit même jusqu'aux injures : tout noble attaché à la cour qui se permettait d'offenser un autre, était mis en prison pendant un mois au pain et à l'eau. Les pages, dans ce cas, recevaient des coups de baguettes. Les mêmes punitions avaient lieu pour ceux qui jouaient aux dés ou aux échecs lorsque le roi était couché. On fouettait et on coupait les oreilles à celui qui volait un oër ou douze stubres : celui qui en volait deux était pendu. Si quelqu'un,

par négligence, mettait le feu au palais du roi, il était jeté dans les flammes. Il était défendu expressément de jouer son cheval et ses armes. Les fautes légères commises par le peuple étaient punies, comme elles le sont encore aujourd'hui en Suède et en Italie, par l'estrapade (1).

Suivant les lois de la Gothie orientale, une fille qui volait devenait esclave pour le reste de sa vie : si c'était une femme mariée, son mari devait la racheter et payer le prix accoutumé, qui était un marc d'argent : mais si elle avait déjà volé trois fois, et si son mari ne voulait plus la racheter, elle tombait alors au pouvoir de celui qu'elle avait volé : il pouvait faire d'elle ce que bon lui semblait; il lui était même permis de lui ôter la vie.

Malgré la pauvreté du pays, le luxe était monté, au quatorzième siècle, à un si haut degré, qu'on fut obligé de faire des lois

(1) L'estrapade est une espèce de punition militaire, dans laquelle, après avoir lié au criminel les mains derrière le dos, on l'élève avec un cordage jusqu'au-dessus d'une haute pièce de bois, d'où on le laisse tomber jusqu'au près de terre, de façon qu'en tombant la pesanteur de son corps lui disloque les bras. Quelquefois il est condamné à trois estrapades ou même davantage.

somptuaires. D'après ces lois, les nobles ne pouvaient pas donner plus de 100 marcs d'argent de dot à leurs filles. Il fut défendu à ceux qui se mariaient de faire présent à leurs femmes de chaînes d'or, de bagues et autres bijous. Les cadeaux de noces furent restreints à des chevaux, des selles, des brides, des manteaux et des chapeaux. Parmi les personnes invitées aux nôces, seize avaient seules la permission d'y porter des habits de fètes; et comme souvent le nombre des convives était très-nombreux, la loi ordonna qu'il ne pourrait y avoir que quatre-vingt-trois personnes à de semblables festins.

Les écrivains suédois, pour prouver le luxe qui existait de leur tems en Suède, citent le roi *Charles Knutson* : ils assurent qu'en 1455, lorsque ce monarque fit recevoir ses deux filles, *Richessa* et *Brigitte*, religieuses, la vaisselle employée dans cette solemnité, était composée de 1400 pièces d'argenterie. Cela pouvait être considéré alors comme un trésor immense, mais qui diminue singulièrement de valeur, lorsque l'on pense, avec quelque vraisemblance, que les cuillères et autres pièces d'argenterie étaient comptées.

Le testament de ce roi, qui mourut en

1470, donne une toute autre idée du luxe qui régnait à sa cour : par ce testament, il légua à son fils sa batterie de cuisine, des draps de lit, des matelas, des oreillers et un grand bassin : et il laissa aux princes de sa maison plusieurs pièces d'argenterie, et quelques habits de velours.

Au quinzième siècle, il n'y avait encore que peu de villes qui fussent pavées; et dans celles qui jouissaient de cet avantage, le pavé était fort mauvais. On regardait comme un faste très-grand d'aller en charrette. Les maisons étaient toujours faites de bois et de terre grasse, et couvertes avec de la paille ou de la tourbe. On voyait ordinairement au milieu de ces maisons, un grand foyer rond, autour duquel toute la famille se chauffait : peu de maisons avaient des cheminées : les vîtres étaient un luxe qu'on ne trouvait que chez les riches et les grands du pays. Pour fermer les fenêtres, et ne pas se priver entièrement de la lumière du jour, si rare dans ces pays, on se servait de filets recouverts de peaux transparentes. Les villes n'avaient point de promenades; les jardins n'étaient décorés par aucune allée. La culture des arbres fruitiers resta inconnue, jusqu'au commencement du seizième siècle.

L'intérieur des maisons, et la manière de vivre des habitans étaient encore les mêmes que six ou huit cents auparavant : de grandes tables de bois, comme on en voit aujourd'hui dans les cabarets, étaient les seuls meubles du peuple et des premiers du royaume : c'étaient sur des bancs placés autour de ces tables que les nobles et les riches passaient toute la journée : à la cour même, on ne s'asseyait que sur des escabeaux et des bancs de bois : on ne connut les fauteuils et les chaises rembourrés, que lorsque le commerce avec Lubeck fut devenu florissant.

Chez les riches, de même que chez les pauvres, les lits étaient peu communs : l'usage était que plusieurs personnes couchassent ensemble; les princes mêmes partageaient leurs lits avec leurs premiers officiers. L'honnêteté exigeait, lorsqu'un prince était visité par un autre, qu'il offrit une place dans son lit à l'étranger, et cela sans déranger sa femme, qui n'en couchait pas moins à côté de lui. Les riches seuls avaient des draps : le peuple s'enveloppait dans des couvertures de laine. On ne brûlait de la bougie que dans les églises : chez le roi même, on ne se servait que de chandelle, et c'était déjà un luxe aux

yeux du peuple, qui ne s'éclairait qu'avec des grands bâtons de bois sec.

L'heure du dîner était fixée à dix heures, et celle du souper à quatre ou à cinq. La vie était frugale : les riches seuls mangeaient de la viande, et c'est une sensualité qu'ils ne se permettaient que trois fois par semaine. Leurs repas étaient composés d'une soupe et de deux autres mets ordinairement froids. La cuisine se faisait sans poivre et sans épices : le vin était employé comme un remède, et ne se vendait que chez les apothicaires.

Les plats, et même les cuillères d'argent, étaient une magnificence que l'on ne rencontrait que chez très-peu de monde. Les personnes invitées à la cour devaient apporter leurs couteaux avec elles. Les voitures couvertes ne furent que très-tard en usage : auparavant, les premiers du royaume ne voyageaient qu'à cheval, portant leurs femmes et leurs enfans en croupe. Les princesses n'avaient pas de manière plus commode de voyager. Quand il pleuvait, on se couvrait avec un manteau de toile cirée : c'est ainsi qu'on se rendait à la cour, et qu'on traversait les rues lorsqu'elles étaient trop mal propres pour que l'on puisse y marcher à pied.

Jusqu'au quatorzième siècle, les Suédois ne portèrent point de culottes, mais une espèce de redingote, semblable à celles dont les montagnards d'Ecosse se couvrent encore aujourd'hui. A ces redingotes succédèrent de grandes culottes ou pantalons, mode qui fut apportée d'Allemagne à Wisbi. Ceux qui, les premiers, adoptèrent cette mode, furent considérés comme des petits-maîtres, et nommés *buxen mœnner*. La partie inférieure du corps se trouvant alors couverte, les redingotes devinrent peu à peu plus courtes, et furent enfin remplacées par des vestes, des gilets et des manteaux. On chercha ensuite de plus en plus à suivre la mise des nations policées; mais on doit bien penser que la mode ne parvenait dans ces contrées que lorsqu'elle était déjà passée dans les autres. Ce ne fut qu'en 1561 que, par une délibération des états, on établit des auberges: tous les possesseurs de terre furent obligés de concourir à ces établissemens.

Quoiqu'il n'y ait pas de doute que ce soit les Goths qui ont introduit en Europe les tournois, ainsi que les autres exercices de chevalerie, et quoiqu'il soit notoire qu'en 1136 ces jeux étaient en usage dans toute

l'Allemagne, la Suède cependant ne les pratiquait pas encore; et ce ne fut qu'au treizième siècle que le roi Magnus les institua, pour servir d'ornement aux fêtes de sa cour.

La simplicité des Suédois s'étendait jusque dans leurs plaisirs. Les jeux de dés et d'échecs leur étaient seuls connus, encore étaient-ils peu répandus. Les idées des habitans de ce climat rigoureux s'étendaient directement vers leurs besoins : ils témoignaient aussi une indifférence marquée pour la musique : il y avait, à la vérité, parmi eux des gens qui jouaient du violon, de la harpe et de plusieurs autres instrumens; mais la possession de ces talens, loin d'être avantageuse à ceux qui les avaient, ne leur attirait que le plus profond mépris. Cette indifférence et ce mépris pour un art charmant qui, de tout tems, a produit les plus grands effets sur les peuples, même les plus sauvages, sont bien étonnans chez les Suédois, qui étaient si fiers de leurs bardes. Ils traitèrent leurs musiciens comme des jongleurs, et les forcèrent, en leur refusant la considération qu'ils auraient sans doute méritée en parvenant à la perfection de leur art, à pratiquer les vices des gens de cette profession. On poussa même la

barbarie jusqu'à faire de leur mort un objet de plaisanterie : dans la Gothie orientale, on publia une loi qui assignait la peine de celui qui tuerait un de ces infortunés : cette loi portait que l'assassin serait condamné à donner aux héritiers du musicien assassiné une paire de souliers neufs, une paire de gants, et un veau de trois ans, dont la queue serait razée et enduite de graisse fondue. Mais croirait-on que ce faible dédommagement de la perte d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un parent chéri, devait encore s'acheter par une épreuve aussi barbare que ridicule ? Le veau était conduit sur la pente d'une colline : l'héritier prenait alors entre ses mains la queue de l'animal, auquel un des assistans appliquait quelques grands coups de fouet : si, malgré la graisse qui couvrait la queue de l'animal et les mouvemens qu'il faisait pour se sauver, l'héritier parvenait à le retenir, le veau lui appartenait; mais s'il le laissait échapper, toutes ses réclamations devenaient nulles, et l'assassin ne lui donnait plus rien (1).

(1) Plusieurs écrivains accusent les Goths d'être la cause de ce profond mépris que les Suédois eurent pour la musique et les musiciens, disant que leur invasion en Italie leur apprit à con-

Le plus grand plaisir que goûtassent les Suédois était celui de la chasse : des forêts immenses, une manière active de vivre, et la nécessité de pourvoir à leur subsistance et à leur habillement leur faisaient un devoir de ce plaisir. Ils avaient une adresse particulière à tuer, avec de mauvaises armes, des bêtes sauvages qu'ils mangeaient, et dont la peau servait à les vêtir. S'ils étaient trop pauvres pour pouvoir se procurer des armes de fer, et garnir le bout de leurs flèches avec ce métal, ils y incrustaient un morceau d'os taillé en pointe. Les riches employaient dans leurs chasses des chiens, des vautours et des faucons. La coutume de dresser ces animaux est très-ancienne en Suède.

Parmi les différens habitans de ce royaume, plusieurs méritent d'être distingués, tels que les Finnois, les Islandais, les Lapons et les Dalécarliens : ces derniers, qui formaient une grande partie de la nation, se sont ren-

naître les dangers d'un art qui tendait à rendre les hommes efféminés. Mais il est bien plus naturel de croire qu'Odin, suivant un usage commun aux Grecs éclairés et aux peuples sauvages, chercha tous les moyens possibles d'endurcir un peuple auquel il voulait exclusivement inspirer l'amour de la guerre. Les Français ont bien prouvé la fausseté de ce système à la fin du dix-huitième siècle.

dus célèbres, et ont souvent décidé du sort de la patrie. Les Suédois les regardent comme la souche de laquelle ils sont sortis : ils ont été de tout tems, et sont encore sobres, droits, francs, généreux et vaillans : ils habitaient et habitent encore des villages dispersés dans les plaines, dans les forêts et sur les plus hautes montagnes. Leur pays était, et est encore divisé en paroisses d'une étendue immense. Comme on ne rencontre aucune ville dans cette province, on nomma ses habitans *Dalbauern*. Ceux du district connu sous le nom de la montagne de Cuivre jouissaient d'une grande liberté et des plus beaux priviléges. Tout fugitif, tout proscrit, à l'exception cependant des coupables de haute trahison, des assassins et des voleurs de grands chemins, y trouvait un asile sans crainte d'y être poursuivi ou arrêté. Lorsque le roi voulait faire passer des troupes par leur pays, il était obligé de demander leur consentement. Les seigneurs qui desiraient le traverser avec leur suite devaient, avant tout, obtenir leur agrément, et déclarer le nombre de personnes qui les accompagnaient.

Non contens de jouir d'aussi rares priviléges, ces enfans de la nature se conduisaient

avec une prévoyance digne des politiques du dix-huitième siècle, et, pour plus de sûreté, exigeaient, dans les cas précités, des ôtages, non-seulement des seigneurs, mais du roi lui-même. Ils formaient dans le royaume une république particulière qui avait ses tribunaux indépendans : ils choisissaient eux-mêmes leurs magistrats et leurs bourgmestres, qui au bout d'un an étaient remplacés par de nouveaux. Les ouvriers et les domestiques ne pouvaient porter ni arc, ni flèche, ni lance, ni épée, ni hallebarde, ni poignard : les propriétaires seuls jouissaient de ce droit.

On chercha constamment dans les guerres civiles et étrangères à mettre les Dalécarliens en jeu, et toutes les fois qu'ils furent bien conduits, ils fixèrent presque toujours la victoire sous leurs drapeaux. Ils mirent souvent de grandes armées sur pied : en 1497, il vinrent avec 30,000 hommes au secours de l'administrateur Sten-Sture ; et sans leur bravoure intrépide, Gustave Erichson n'eût peut-être pas eu la gloire de délivrer sa patrie du plus horrible esclavage. (1)

(1) Les Dalécarliens ont un dialecte qui leur est propre, et que l'on regarde comme un reste des langues gothique, anglo-saxonne et irlandaise, avec lesquelles il a le plus grand rapport.

Les Finnois, quoiqu'ils tirassent, ainsi que les Suédois, leur origine des Scythes, ne marchèrent cependant pas aussi rapidement qu'eux dans les arts : ils restèrent long-tems dans l'état de barbarie, sans aucune espèce de communication avec leurs voisins, sans armes, sans chevaux et même sans maisons : ils n'étaient occupés qu'à se procurer une misérable nourriture, et à se préserver des rigueurs du climat. Vieillards, jeunes gens, femmes, enfans couchaient pêle-mêle sur la dure dans des huttes construites avec des broussailles et des branches d'arbres effeuillés : ils s'habillaient de la peau des bêtes sauvages, et se nourrissaient de leur viande.

Turneld, dans sa géographie imprimée en 1786, dit que la Dalécarlie a quarante milles suédois de longueur, sur vingt milles de largeur, et fait monter sa population à 110,261 ames, dispersées dans trente-cinq paroisses. Excepté Fahlun, qui, en considération de ses mines et des 8000 habitans qu'il contient, mérite le nom de ville, plusieurs endroits, tels que le bourg Sœter, ne peuvent être considérés que comme des villages : ses habitans, généralement occupés aux mines, travaillent cependant à des fabriques d'indiennes, de papiers, de cordages et de pipes. En 1650, Fahlun a fourni 60,963 quintaux de cuivre ; et dans l'espace de trente ans, c'est-à-dire, depuis 1664 jusqu'en 1697, il en a produit 10,860,000. Le revenu de la mine d'argent, qui se trouve auprès de cette ville, était évalué, à la fin du seizième siècle, à la somme de 1200 marcs d'argent par an.

Dans le tems où les Suédois commencèrent à se civiliser, les Finnois restèrent, ainsi que les Russes, leurs voisins, dans l'ignorance, et ne prirent rang que bien long-tems après parmi les nations policées.

Au milieu du treizième siècle, on voyait en Finlande des paroisses très-considérables, et même aujourd'hui il y en a encore qui ont jusqu'à vingt lieues suédoises de circuit. (1)

Les Lapons sont un peuple singulier, et les seuls nomades qui existent en Europe : ils traversent dans le printems leurs montagnes, pour se rendre sur les bords de l'Océan atlantique, les repassent en automne, et ne restent jamais plus de quinze jours ou de trois semaines dans la même place : ils ressemblent parfaitement aux anciens Finnois dont ils

(1) Il s'est opéré, pendant le dernier siècle, de grands changemens dans la Finlande, qui se montre aujourd'hui l'égale des provinces les mieux policées de la Suède. L'amour de ses habitans pour le travail ; leur intelligence et le desir qu'ils ont de s'instruire, font même présumer qu'elle les surpassera un jour. Les paroisses y sont d'une étendue considérable ; la plus grande est *Mendohared* dans la Dalécarlie. Elle a huit milles suédois de surface.

Les Finnois ont une langue particulière, dont l'origine n'a pas encore été découverte. Ils sont forts, laborieux, vaillans guerriers. Tous les rois de Suède, que l'amour de la gloire a conduits dans les champs de Bellone, se sont toujours bien

ont conservé le langage et les coutumes. Il est bien étonnant que les Lapons n'aient jamais adopté aucun des changemens qui se sont opérés chez leurs voisins : ils n'ont point de maisons, habitent dans des huttes, ou sous des tentes de toile grossière; leur nourriture est de la viande de rennes, ou de quelques bêtes sauvages, du poisson et du laitage ; leur fortune consiste uniquement dans leurs troupeaux de rennes : celui qui possède cent de ces animaux est réputé riche dans le pays. Il y a cependant plusieurs Lapons qui en ont jusqu'à deux ou trois mille. Ce peuple avait, ainsi que tous ceux qui vivent éloignés de toute communication, son gouvernement particulier : mais en 1279, à l'instigation de quelques marchands chrétiens, les Lapons se sont soumis au roi de Suède. Ce pays inculte, habité par un peuple ignorant et sau-

trouvés de les avoir eus sous leurs drapeaux. A l'exemple des Arabes, les Finnois aiment leurs chevaux avec passion : les longues courses qu'ils sont obligés de faire pour se rendre au service divin, courses dans lesquelles ils établissent souvent des paris sur la force et la vitesse de leurs chevaux, leur font trouver plus sensible l'utilité reconnue de ces animaux : aussi les traitent-ils comme faisant partie de leurs familles ; ils habitent la même chambre, et l'animal, dressé à sortir, lorsqu'il est pressé par des besoins naturels, n'y laisse jamais aucune trace de mal-propreté.

vage, n'en a cependant pas moins excité la cupidité des autres puissances voisines, et a été partagé entre le Danemarck, la Suède et la Russie. Malgré ces changemens de domination, les Lapons sont constamment restés les mêmes, et celui qui les voit aujourd'hui les voit tels qu'ils étaient il y a plusieurs siècles : ils sont encore idolâtres, et bien au-dessous des Tartares, et ne peuvent être comparés qu'aux sauvages de l'Amérique (1).

Les Islandais étaient bien différens des

(1) Les Lapons dont on ne donne ici qu'une légère idée, sont un peuple patriarchal, tranquille, doux, pacifique, et qui a son idiome particulier. Le professeur *Yhre* prétend, dans sa préface du vocabulaire lapon de *Lindahl*, qu'il a trouvé beaucoup de ressemblance entre les langues des Lapons et des Finnois; ce qui peut en effet exister, moins par la même origine que par la communication de ces deux peuples voisins, qui ont donné aux objets une dénomination à peu près semblable Quelques anciens écrivains suédois pensent qu'avant l'arrivée d'Odin en Suède, les langues lapone et finnoise y étaient généralement répandues; mais que ce législateur y ayant introduit sa propre langue, les Lapons et les Finnois se sont retirés jusqu'aux frontières les plus septentrionales, en conservant leur idiome. Cependant il y a encore aujourd'hui dans la langue suédoise plusieurs mots qui n'appartiennent pas à la langue gothique, qui n'expriment aucunes nouvelles idées, et qui semblent plutôt avoir pris leur origine chez des nations non policées : par exemple, un fou se nomme, en suédois, *tok;* en lapon, *tejok;* et en finnois, *tohso*.

peuples dont nous venons de parler; ils tiraient aussi leur origine des Scythes, qui vinrent s'établir en Islande au commencement du dixième siècle: aussi ne furent-ils long-tems qu'un peuple absolument conforme en langage et en coutumes aux Norwégiens, aux Suédois, aux Goths et aux Danois. Quoique placés tout près du pôle glacial, ces insulaires sortirent cependant de la barbarie bien avant leurs voisins, et furent même leurs instituteurs et leurs maîtres : on consultait leurs écrivains comme des oracles, et leurs skaldes servirent long-tems de modèle. Ce peuple, isolé dans une île éloignée, eut des poëtes, des historiens, des jurisconsultes, des philosophes et des artistes en tout genre: en 1300, il y avait des manufactures établies en Islande, époque à laquelle la Suède n'en avait point encore: au commencement du treizième siècle, l'art de l'imprimerie y était parvenu; mais les prêtres, dont l'essence est de tout envahir, furent pendant long-tems les seuls qui firent usage de cet art si utile.

Les Islandais, au milieu du quatorzième siècle, avaient une loi singulière qui fixait à chacun le plus ou moins de luxe qu'il pouvait mettre dans son habillement. Il était

permis à celui qui possédait 80 marcs d'argent, de porter une veste de drap; celui qui en avait 160 était libre d'y joindre un habit de la même étoffe; celui dont la fortune s'élevait à 320, pouvait encore y ajouter un double manteau, et ceux qui jouissaient d'une fortune plus considérable avaient le droit de s'habiller comme bon leur semblait. Les prêtres et les savans n'étaient pas soumis à cette loi.

L'Islande passa, aux treizième et quatorzième siècles, sous la domination de la Suède, à condition que ses habitans conserveraient leur liberté. Cette île, qui fut long-tems une province précieuse pour le royaume, appartient aujourd'hui au roi de Danemarck.

HISTOIRE
DE
GUSTAVE WASA,
ROI DE SUÈDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Etat de la Suède au commencement du seizième siècle. Union de Calmar. Gouvernement. Noblesse et clergé. Système représentatif. Etat des paysans. Jeunesse de Gustave Erichson. Sten-Sture le jeune, administrateur du royaume. Gustave Trolle, élu primat de Suède. Son odieuse conduite. Christiern, roi de Danemarck. Trève entre ce souverain et la Suède. Voyage d'Arcimboldi, légat du pape en Suède, en qualité de marchand d'indulgences. Suites de ce voyage. Guerre civile allumée par l'archevèque Trolle. Siège et prise de son château de Stæcke. Arrivée d'une armée danoise en Suède. Sa défaite complette. Excommunication du pape, lancée contre le sénat de Stockholm. Débarquement des Danois, commandés par leur roi en personne, et siège de Stockholm. Leur défaite et leur état désespéré après le combat. Conduite noble et généreuse du sénat. Perfidie du roi Christiern, et son retour en Danemarck.

De tous les souverains qui ont régné en Suède, Gustave I.er, surnommé Wasa, est celui

dont le nom est le plus digne de passer à la postérité : intéressant par son caractère intrépide autant que par la singularité des évènemens de sa vie, illustre par ses talens et ses exploits autant que par ses vertus, il mérite à la fois le titre si rare de grand homme et de grand roi : sa prudence et sa fermeté ont fait reposer sur des bases solides et inébranlables la monarchie suédoise, qui, cent ans plus tard, sous le règne de Gustave Adolphe, fut si utile à l'Allemagne, aux Etats protestans, à l'Europe entière. S'il n'eût pas établi dans son royaume la religion protestante, s'il n'eût pas assuré par-là la force de cette puissance du Nord, les lauriers immortels de la gloire n'eussent pas ceint en Allemagne le front de son petit-fils pendant la guerre de trente ans : l'empire sacerdotal, soutenu des armes puissantes de la politique, eût étendu ses victoires, et triomphé depuis les Alpes jusqu'en Laponie. Les pays catholiques mêmes fussent restés dans leur ancienne ignorance, et les progrès de l'esprit humain eussent été retardés de plusieurs siècles. Considérée sous ces différens points de vue, l'histoire de Suède, et particulièrement celle d'un prince qui surpassa ceux qui l'ont précédé et

suivi dans l'art de civiliser une nation sauvage, doit offrir le plus grand intérêt.

La vie de ce monarque tient d'ailleurs à une époque glorieuse dans les fastes de l'histoire; elle fut celle de la régénération des beaux arts, de la réforme qui s'opéra dans la religion, de l'invention de nouveaux procédés d'imprimerie, du changement qu'apporta dans la tactique militaire l'usage de la poudre à canon, de la découverte de l'Amérique, ainsi que d'une route nouvelle pour aller aux grandes Indes. Ces grands évènemens semblent avoir attendu pour éclore le siècle où vécut ce grand homme : toute la terre parut alors recevoir une nouvelle existence.

Mais avant de toucher à l'histoire de ces tems si remarquables, il est important de jeter encore un coup-d'œil sur l'état où se trouvait la Suède; il faut savoir quels étaient à cette époque les usages et les mœurs de ses habitans : cette connaissance est absolument nécessaire pour entrer dans la carrière que nous avons à parcourir.

Au commencement du seizième siècle, les Suédois, par la situation de leur pays, leur pauvreté et leur peu de rapports avec les

autres peuples, vivaient dans l'ignorance la plus profonde: l'agriculture, dont ils ne s'occupaient que faiblement, était encore dans son enfance; ignorant la richesse de leurs montagnes, ou plutôt paraissant en faire peu de cas, ils n'avaient presque point de bestiaux. Les revenus de la nation appartenaient aux Lubekois, auxquels ils devaient des sommes considérables. Les deux tiers des terres se trouvaient entre les mains du clergé. Les évêques catholiques étaient les souverains du pays: ils ne paraissaient jamais qu'accompagnés de la plus grande pompe, et entourés de nobles, de serviteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, et de soldats. Les Suédois n'avaient aucune idée de commerce; leur marine ne consistait plus que dans quelques barques de pêcheurs qui n'osaient pas s'éloigner des côtes; enfin, leur industrie était si bornée, qu'ils vendaient leurs productions brutes, telles que le fer, le cuivre, etc., pour les racheter ensuite travaillées à un prix exorbitant. Ce ne fut qu'au dix-septième siècle que l'on vit s'établir en Suède des manufactures et des fabriques, et elles ne prirent vraiment de consistance qu'à la fin de la guerre de trente ans, pendant laquelle les Suédois, qui se trouvè-

rent à même de voir et d'apprendre, tirè-rent un grand fruit du séjour qu'ils firent en Allemagne.

La Suède était encore, au milieu du treizième siècle, un royaume électif : le choix du souverain se faisait ordinairement dans une grande prairie près d'Upsal. En 1397, la reine Marguerite de Waldemar réunit, par l'union de Calmar, les trois royaumes du Nord, la Suède, le Danemarck et la Norwège. Cette union fut la source d'une guerre qui dura plus de cent ans. En voici les principaux articles :

« I.er Les trois royaumes n'auront qu'un seul et même roi, qui sera choisi tour à tour entre les principaux citoyens de chaque royaume, à moins que le roi défunt n'ait des enfans ou des parens auxquels on défère la couronne d'un consentement unanime. »

« II. Le roi établira tour à tour sa résidence dans chaque royaume; il consommera les revenus qu'il tirera de chaque royaume dans le pays même qui les lui aura fournis, ou les emploiera à quelque établissement utile pour ce même royaume. »

« III. Chaque royaume sera gouverné par ses lois particulières, et conservera son sénat,

ses privilèges, ses lois et sa liberté. Les sénateurs, les généraux, les évêques, les magistrats sans exception, les soldats mêmes seront naturels du pays, et jamais ils ne pourront être choisis parmi les habitans des autres royaumes unis. »

Quoique les conventions de ce traité fussent expresses, elles furent souvent violées dans tous leurs points par les différens souverains qui abusèrent de leur autorité.

Les domaines de la couronne en Suède étaient de peu de valeur, et ne consistaient qu'en un domaine situé près d'Upsal. L'autorité royale était tellement restreinte par la puissance conservée au sénat par les lois, que, d'après la constitution, le roi ne pouvait être regardé que comme le chef de l'armée et le président du conseil. Cependant il jouissait d'un droit qui remplaçait la plus grande partie de ceux dont il était privé; celui de nommer lui-même ceux qui devaient tenir son autorité dans les bornes prescrites par les lois : il choisissait les douze membres qui composaient le sénat, et sur lesquels l'archevêque d'Upsal, chargé d'un grand pouvoir, présidait pendant son absence. Ce prélat était le seul qui fût membre né du

sénat; les six autres évêques suédois pouvaient être élus, et l'étaient même ordinairement. Le petit nombre des sénateurs, leur luxe, leur grande autorité et l'usage qu'ils en faisaient souvent pour s'opposer aux volontés du roi, inspiraient au peuple le plus grand respect pour eux : non-seulement il voyait dans les évêques ceux qui lui ouvraient le chemin du ciel, mais encore les défenseurs de ses droits et de sa liberté. Le roi, à son avènement au trône, était obligé de jurer qu'il ne porterait jamais atteinte au pouvoir du sénat, et de signer le consentement de sa déposition, dans le cas où il viendrait à violer son serment.

La noblesse en Suède était nombreuse, et avait aussi ses droits particuliers; mais il n'existait point encore d'ordre décoré parmi elle. On ne connaissait pas non plus les distinctions déjà en usage dans les autres pays; les titres de duc, de comte, de baron étaient inconnus : l'ancienneté, la possession de biens considérables, l'alliance avec les évêques et les autres membres du gouvernement, une grande dépense, faisaient tout l'éclat de la noblesse suédoise. Les fiefs, ainsi que le commandement des places fortes, étaient

donnés par le roi aux principaux seigneurs du royaume. Ces donations, qui ne furent d'abord que pour un tems limité, ensuite pour la vie, finirent enfin par devenir héréditaires. Cependant, quelque grande que fût l'autorité de ces commandans, elle était éclipsée par celle du haut clergé : les évêques suédois, plus adroits encore que les prélats des autres pays, se servaient de toute la force que les tems d'ignorance leur donnaient sur l'esprit du peuple : dans les assemblées et fêtes solemnelles, et même dans le sénat, ils prenaient non-seulement le rang sur leurs égaux, mais encore sur l'administrateur et le régent du royaume. Enorgueillis de leurs grands revenus, et du nombre de leurs vassaux, ils jouaient le rôle de princes : ils entretenaient des soldats qui les suivaient partout ; ils faisaient fortifier leurs châteaux, et y mettaient des troupes ; souvent ils déclaraient la guerre à leurs voisins, et quelquefois même au roi. Les magnates en Pologne nous ont offert de nos jours, un fidèle tableau de l'existence politique de ces évêques.

A cette époque, le droit du plus fort, ce droit devant lequel toute la terre s'agenouille en se plaignant de son injustice, était le seul

reconnu en Suède, ainsi que dans plusieurs autres états de l'Europe; les riches d'entre les nobles suivaient l'exemple des évêques, et faisaient parade de leurs forces, autant qu'il était en leur pouvoir: ils changeaient aussi leurs châteaux en forteresses, et les entouraient de remparts, de murs, de fossés et de palissades. Leurs vassaux, assujettis aux droits de corvée, devaient, quand ils en étaient requis, servir en qualité de soldats: non-seulement ils étaient obligés de combattre pour défendre les châteaux de leurs seigneurs, mais encore de les suivre quand ils allaient attaquer ceux de leurs voisins. Les villes étaient rares en Suède, et toutes, même les villes maritimes, vu le peu de commerce et d'industrie de leurs habitans, étaient très-peu peuplées. La simplicité des Suédois les portait à vivre de préférence dans les villages. Les villes n'étaient qu'un asile contre les troubles sans cesse renaissans: aussi les habitans y étaient tous dévoués au roi, dont ils recevaient secours et protection.

Le système représentatif, qui, de nos jours, a été la source de tant de crimes et de tant de malheurs, était une loi constitutionnelle de l'état: le clergé, la noblesse, la bourgeoisie

et les paysans se faisaient représenter par des députés. Chacun de ces ordres avait son orateur particulier : celui du clergé était l'archevêque d'Upsal ; celui de la noblesse le maréchal du royaume ; celui de la bourgeoisie un bourg-mestre de Stockholm, et celui des paysans un élu parmi eux, qui, à raison de cette charge, prenait le titre de *taleman*.

La plus grande partie du peuple, ou pour mieux dire la nation entière, n'était presque composée que de paysans : aussi cet ordre, qui ne payait que de légers impôts, avait un droit inusité chez les autres nations ; celui de prendre part, par ses représentans, dans les affaires du royaume. C'est un phénomène en constitution qui ne s'est point encore vu ailleurs jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Les paysans suédois envoyaient, comme on l'a dit plus haut, des députés aux assemblées des états, et très-souvent ces hommes sauvages influaient singulièrement par leur nombre, plutôt que par leur éloquence, sur les affaires les plus importantes.

Les paysans, ainsi que les nobles, étaient très-jaloux de leurs privilèges, et l'idée seule qu'on voulût y porter atteinte leur mettait les armes à la main : souvent ils les prenaient

aussi par un mouvement caractéristique dont on ne trouve pas d'exemple chez les autres peuples; tantôt c'était pour changer un usage qui ne s'accordait plus avec les mœurs actuelles; tantôt pour anéantir une loi devenue préjudiciable au bien du pays. Ils ne connaissaient que très-peu de besoins, et menaient une vie simple et frugale : leurs habits, leurs meubles, leurs habitations ne valaient guère mieux que ceux des insulaires de la mer du Sud. Leur pain était fait avec des écorces de pin ou de bouleau, ou bien avec de la paille et des racines.

D'après cet état d'ignorance, on doit concevoir que les sciences et les beaux arts étaient absolument étrangers dans ce royaume. Une université où l'on n'apprenait que les plus futiles bagatelles, et quelques écoles dépendantes de cette misérable académie où les maîtres ne savaient que lire et écrire, étaient les seules sources de l'instruction publique.

Telle était la Suède au commencement du seizième siècle, lorsque le destin, par un de ses prodiges, mit à la tête de ce peuple sauvage, mais vaillant, un homme rare par ses talens, son courage et son génie, pour le tirer de l'obscurité où il était plongé,

et le placer au rang des nations les mieux policées.

Gustave, dont le nom de famille est Erichson, descendant des anciens rois de Suède, naquit le 12 mai 1490, dans la paroisse d'Ockestad, située à trois milles de Stockholm. A cette époque, la Suède ne pouvait être considérée que comme une province du Danemarck, et n'avait qu'une existence précaire. Le père de Gustave, qui était sénateur, lui donna la meilleure éducation qui fût alors possible, et l'administrateur du royaume Swante Sture, son parent, prit soin de la perfectionner : il lui fit suivre, à sa cour, les exercices d'académie, et l'envoya à Upsal pour y faire ses études. C'est là qu'Erichson montra le germe de ses talens, et de cette éloquence qui le servit si bien pour monter au trône.

Les trois royaumes du Nord, la Suède, le Danemarck et la Norwège, avaient été, comme nous l'avons dit plus haut, réunis par l'union de Calmar : chaque royaume avait conservé sa liberté, ses droits, ses lois et la forme de son gouvernement. Cependant la Suède avait un maître qui régnait toujours en Danemarck, qui ne tenait aucune condition de cette union, qui ne suivait que sa

volonté, et qui regardait ce royaume comme un pays conquis et tributaire. C'est ainsi que se conduisirent, après la mort du dernier roi de Suède, l'indigne Erick de Poméranie, les rois de Danemarck Christophe, Christian I, Jean II et Christiern, qui exercèrent dans ce royaume l'autorité la plus absolue: les deux derniers surtout en furent les tyrans. L'union de Calmar, qui devait cimenter la paix entre ces trois royaumes voisins, fut la source de longues guerres et de scènes bien cruelles. Les plus instruits parmi les Suédois, qui prévirent d'abord les suites de ce traité, cherchèrent à s'y opposer de toutes leurs forces: mais ils ne purent y réussir: le clergé le protégeait de tout son pouvoir. Les prêtres trouvaient dans l'absence du roi le moyen d'augmenter leur influence, et ils étaient fort aises qu'aucune puissance ne balançât la leur: aussi restent-ils les zélés défenseurs de ce traité, jusqu'à ce que toute espérance de le maintenir se fût éteinte, et que des flots de sang eussent été répandus pour les conserver, ou pour l'anéantir.

La Suède, qui ne voulait pas reconnaître l'autorité que donnaient au roi de Dane-

marck les articles de l'union de Calmar, était continuellement en guerre avec les Danois : elle était alors gouvernée par un administrateur qui était élu et revêtu de cette charge pour la vie. Trois administrateurs, recommandables par leurs vertus et leurs talens, issus d'une ancienne famille chérie du peuple, Sten-Sture, Swante-Sture et Sten-Sture le jeune, s'étaient succédés l'un à l'autre, et avaient résisté aux orages intérieurs et extérieurs. L'avènement du dernier, en 1512, avait été particulièrement marqué par des troubles intestins. La famille de Trolle, originaire danoise, était, après celle des Stures, la plus puissante : trompée dans l'espérance qu'elle avait conçue de faire le jeune Gustave Trolle administrateur du royaume, elle était parvenue, à force d'intrigues, à le faire nommer archevêque d'Upsal. Sture lui-même favorisa le desir ardent de ses ennemis, et influa beaucoup sur cette nomination. Le jeune prélat qui joue un si grand rôle dans l'histoire de Gustave était à Rome au moment de son élection; il n'était instruit ni de la politique qui régnait en Suède, ni de l'art séducteur employé avec tant d'avantage par le clergé. Quoique né avec un esprit

borné, il avait un caractère dur, intraitable, et surtout une vanité sans bornes, que lui donnaient l'éclat de sa famille, sa fortune et sa dignité; il avait un mauvais cœur. Partisan du système de terreur, qui malheureusement a régné de nos jours, il ne connaissait d'autre loi que ses passions, et d'autres moyens d'autorité que des potences et des bourreaux; les vertus sociales, et le patriotisme étaient sans prix à ses yeux; satisfaire son ambition était le seul but auquel tendaient tous ses desirs.

Il existait une trève entre le Danemarck et la Suède: mais les Danois attendaient avec impatience le moment qui devait la rompre pour reprendre les armes. Ce fut dans ces circonstances que le nouveau prélat passa par Copenhague pour se rendre en Suède. Il ne fut pas difficile aux Danois de le mettre dans leurs intérêts: on lui promit, dans le cas où l'on soumettrait la Suède, la place d'administrateur avec une puissance absolue, qui, jointe à celle que lui donnait déjà sa dignité ecclésiastique sur les esprits, devait le revêtir du pouvoir le plus despotique. Séduit par de si brillantes promesses, Trolle promit de se mettre en Suède à la tête de la faction danoise: il se hâta de se rendre à Stockholm.

La hauteur avec laquelle il reçut l'administrateur qui eut la bonté de venir à sa rencontre, et l'orgueil qu'il affecta vis-à-vis des autres seigneurs, firent bientôt connaître la petitesse de son esprit, et la vanité de son caractère. Usant du droit que lui donnait sa dignité de primat du royaume, il prit constamment le pas sur l'administrateur, et s'immisça dans les affaires les plus secrètes du gouvernement. Sture avait bien prévu les suites de l'élection d'un homme capricieux et méchant, élevé dans la haine que sa famille portait à la sienne; mais n'ayant pu empêcher cette élection, il avait poussé la politique jusqu'à la sollieiter lui-même. Malgré la froideur et les airs dédaigneux de l'archevêque, l'administrateur fit encore tout ce qui dépendit de lui pour gagner son amitié : il lui écrivit, l'appela son père, le pria d'être le parrain de son fils nouvellement né : mais toutes ces prévenances ne firent aucun effet sur le cœur insensible du prélat.

Christiern, roi barbare et sanguinaire, beau-frère de l'empereur Charles-Quint, venait de monter sur le trône de Danemarck et de Norwège : il était conduit par une vieille hollandaise appelée Sigbrit, mère de sa

maîtresse Devika. Le plus ardent de ses vœux était d'être roi de Suède ; ce royaume ayant, depuis la mort de son père, secoué le joug honteux dont il était opprimé, il voulait rétablir à sa manière le traité de Calmar, qui, à la fin du quatorzième siècle, avait uni les trois royaumes sous l'autorité d'un seul maître. Le nouveau primat l'aidait de toutes ses forces, et servait l'intention où il était de ne suivre que les articles du traité qui lui convenaient. Les amis du prélat étaient nombreux et puissans. Tout le clergé du pays joignit sa voix à celle de son chef, et même une partie de la noblesse, qui ne partageait pas la haine presque générale que l'on portait aux Danois, parut desirer le rétablissement du traité dont on leur peignait l'avantage avec des couleurs trompeuses. Cette puissante faction, qui, bientôt après, ne mit plus de bornes à son ambition, et alluma le flambeau de la guerre civile, nourrit l'espérance du roi : on prit à Copenhague tous les moyens nécessaires pour entretenir la discorde, et pour faire échouer les projets de conciliation que Sture s'efforçait de faire réussir. Cet administrateur fit un voyage à Upsal, pour représenter à l'archevêque les suites funestes

de leur désunion pour le bien de l'état, et le conjura de s'unir à lui par les nœuds d'une amitié et d'une paix éternelles. Le prélat ne répondit à ces avances que par le plus froid mépris, et l'entrevue ne fut pas de longue durée.

Sture alors chercha, avant tout, à retarder la guerre étrangère, et il y réussit, Christiern n'étant pas encore prêt pour entrer en campagne. Il envoya des ambassadeurs à Copenhague, afin d'assurer le roi des dispositions favorables des Suédois à se conformer à l'union de Calmar, dans le cas où toutes les clauses en seraient sévèrement observées. Les sénateurs avaient trop d'intelligence pour se fier à la parole d'un roi dont ils connaissaient la fausseté, et étaient bien persuadés que rompre le traité les armes à la main était le seul moyen de rendre le bonheur au royaume. Mais l'assurance de leurs dispositions favorables leur parut une ruse adroite pour gagner du tems. En effet, la guerre fut suspendue, et on parla de tenir un congrès à Halmstad. L'administrateur desirait bien pouvoir profiter de cette espèce de trève. Ses partisans lui conseillaient de prendre sans délai les armes, et de soumettre l'orgueilleux

archevêque d'Upsal. Ce dernier craignant de se voir surpris et attaqué, rassembla à la hâte tous ceux qui tenaient au parti danois, ainsi que les mécontens du royaume, et mit son château de Stoeke dans un état de défense formidable. Comme il fallait, dans ces tems peu éclairés, beaucoup de prudence et de circonspection pour attaquer un prélat, l'administrateur s'adressa d'abord à la cour de Rome, et pria le pape de lui accorder ses secours spirituels. Il trouva sa sainteté très-éloignée de vouloir le servir : la cour de Rome était très-satisfaite de voir un prélat chercher à établir en Suède la puissance ecclésiastique; elle espérait par-là faire revivre le tribut que le roi Olaüs lui avait accordé sous le nom de *denier à Pierre*, et qui, malgré toutes les menaces d'excommunication, avait été aboli.

Ce fut dans ces circonstances qu'Arcimboldi, légat du pape, parcourut les pays du Nord en qualité de marchand d'indulgences. Léon X, de la famille de Médicis, immortel dans les annales des arts, était sur le siège apostolique, et s'occupait avec ardeur à faire élever l'église de Saint Pierre. Cet édifice était un gouffre où tous les trésors de la chrétienté

venaient s'engloutir sans pouvoir jamais le combler. Les besoins renaissaient chaque jour : on chercha de nouveaux moyens de se procurer de l'argent, et on en employa un bien digne de ces tems de sottise et d'ignorance; celui de faire vendre, par des chargés de pouvoirs, de ville en ville, de village en village, la rémission des péchés. Les lettres d'indulgence du seizième siècle, qu'on ne lit qu'avec étonnement à la fin du dix-huitième, étaient ainsi conçues :

« Je te relève de toutes les punitions de « l'église que tu peux avoir méritées, ainsi « que de toutes les fautes et péchés que tu « peux avoir commis jusqu'à ce jour, quel- « ques grands qu'ils puissent être. Je te relève « aussi des peines du purgatoire que tes pé- « chés t'avaient mis dans le cas d'encourir : « je te rends digne de participer de nouveau « aux sacremens de l'église, et te remets dans « l'état d'innocence où tu te trouvais après ton « baptême, afin que si tu meurs, les portes « de l'enfer te soient fermées, et que celles « du ciel te soient ouvertes. »

Le légat Arcimboldi, chargé de pareilles indulgences, passa en Danemarck avant de se rendre en Suède. Christiern fit tout ce

qu'il put pour l'aigrir contre Sture ; ce qui lui fut d'autant plus facile, que l'on s'était permis en Suède plusieurs actes contraires aux droits prétendus du saint siège. Le roi joignit adroitement les promesses aux plaintes, et mit par-là le légat entièrement dans ses intérêts. Afin qu'il pût agir avec plus d'activité et de succès, il lui communiqua ses plans, et l'instruisit des intelligences qu'il avait avec les Suédois attachés à son parti. A son arrivée en Suède, Arcimboldi ne prit pas même la peine de cacher sa partialité ; il demanda d'abord, au nom du pape, une prompte réconciliation avec Trolle, et une adhésion entière aux prétentions du prélat. Naturellement fier et avare, le légat s'aperçut bientôt de l'aversion des Suédois pour Trolle, et de leur amour pour Sture. Plus occupé de ses intérêts particuliers que de ceux du prélat, il insista peu sur les demandes de ce dernier. Cette espèce de condescendance lui fut très-avantageuse. L'administrateur s'empressa de donner l'exemple : il fit présent au légat d'une table d'argent, ainsi que de plusieurs fourrures de grand prix ; il lui acheta beaucoup d'indulgences, et fit célébrer plusieurs fêtes en son honneur. Tous les

ordres de l'état s'empressèrent de l'imiter, et l'on vit bientôt vieillards et jeunes gens, pauvres et riches, accourir de toute part pour acheter la rémission de leurs péchés, et la permission de manger de la viande les jours maigres. Pour s'emparer encore mieux de l'esprit du légat, on lui proposa de faire déposer Trolle, et de le revêtir de l'archevêché d'Upsal. L'administrateur lui accorda aussi la permission d'emporter tout l'argent qu'il avait reçu, sans payer aucun droit aux frontières. Plusieurs princes allemands profitèrent, au contraire, de cette occasion pour y imposer des taxes considérables. Ces attaques réunies, et le regard satisfait que le légat jetait sur les trésors qu'il avait amassés, produisirent le meilleur effet, et changèrent tout à fait ses dispositions pour la Suède : il devint l'ami de Sture, lui découvrit les secrets du cabinet danois, et lui promit de s'employer vivement pour lui auprès du pape.

Il se forma alors une conjuration qui tendait à livrer au roi de Danemarck la couronne de Suède. Trolle avait conseillé à Christiern de rompre sans délai la trêve, et de se rendre en personne en Suède, où un des conjurés, commandant de Nikœping, lui

livrerait cette place forte. Le projet fut découvert : Sture ne perdit pas un instant ; il alla lui-même à Nikœping, fit arrêter le commandant, ordonna qu'il fût conduit à Stockholm. Le prisonnier avoua tout, et nomma beaucoup de conjurés, parmi lesquels se trouvaient, outre plusieurs personnes de marque de Stockholm, le vieux Erick Trolle, père de l'archevêque, et quelques autres amis de ce prélat, qui furent tous jetés en prison.

Dès ce moment la guerre civile fut décidée. On tint, au commencement de 1517, une assemblée des états à Arboga. Sture y représenta, dans un discours touchant, sa conduite avec Trolle, ainsi que les dangers que courait la patrie : il leur dit que le roi de Danemarck ayant rompu la trève pour venir au secours des conjurés, s'était déjà emparé de quelques vaisseaux de Lubeck, chargés de munitions de guerre pour la Suède. Il conjura les assistans de ne pas l'abandonner dans des circonstances si critiques, et de le seconder de tous les moyens capables de sauver le royaume. Un évènement particulier donna heureusement un grand poids à son discours : l'archevêque n'avait pas osé paraître à cette assemblée ; mais, par mépris pour elle, et

pour rendre sa validité douteuse, il avait fait venir à Stæke tout le haut clergé du royaume, ainsi que ses partisans, dans l'intention d'y tenir de son côté une espèce d'assemblée. Se fiant sur la position de son château bâti sur une montagne escarpée, ainsi que sur les moyens de défense que l'art y avait ajoutés; rassuré encore plus par les droits du clergé, auxquels on n'avait point encore osé porter atteinte, il se croyait à l'abri de tout danger. Sture peignit avec une mâle éloquence l'audace insolente du prélat. L'assemblée, partageant son juste ressentiment, décida de faire arrêter sur-le-champ, comme traître à la patrie, le vieux ex-archevêque Ulffon, l'ami intime et le conseil de la famille Trolle, d'attaquer, avec des forces convenables, le château de Stæke, de le démolir quand on s'en serait emparé, de déclarer Trolle indigne de la place qu'il occupait, et de regarder comme nuls tous les traités faits avec le Danemarck. Ce fut au jeune Gustave Erichson que le siège de Stæke fut confié.

Ce jeune homme, courageux et avide de gloire, trouva l'occasion de développer ses talens : quoiqu'il ne fût encore que dans sa

vingt-sixième année, ses avis avaient le cachet d'une longue expérience. Sture avait besoin de grands soutiens : Stæke était une forteresse difficile à emporter. Les paysans, qui composaient la plus grande partie de la nation, vivaient encore dans l'état de nature : leur nourriture, leurs habits, leurs demeures, leurs usages étaient de la plus grande simplicité, et leur langage aussi borné que leurs idées : semblables aux sauvages, leurs uniques armes étaient des arcs et des flèches. D'après les conseils d'Erichson, on acheta à Lubeck des fusils qui leur furent distribués. Cette milice, armée de différentes manières, se mit en marche pour faire le siège du château de Trolle : l'administrateur était présent à cette expédition. Les évêques de Strengnæs et de Likæping, quelque attachés qu'ils fussent au parti de Trolle, désapprouvaient cependant son audace : ils s'efforcèrent de lui persuader de cesser pour l'instant toute résistance, et d'attendre un tems plus favorable. Mais le prélat resta inébranlable : il leur reprocha leur faiblesse, et leur dit qu'il se reposait sur une grande armée danoise, à laquelle toute la puissance de l'administrateur ne serait pas en état de résister.

Cette grande armée n'existait que dans son imagination. Christiern, qui espérait s'emparer, par trahison et sans peine, du trône de Suède, n'avait point encore fait de dispositions militaires : il chercha donc à employer d'autres armes, et accusa l'administrateur auprès de Léon X ; il se plaignit amèrement de la conduite qu'on tenait avec Trolle ; il se dit héritier légitime du trône de Suède, et n'oublia pas surtout, ayant l'air de prendre les intérêts du saint siège, de peindre la nécessité d'opposer une barrière au luthéranisme qui faisait de grands progrès dans ce royaume. Se servant aussi du mécontentement du clergé contre l'administrateur et le sénat, il attira par toutes sortes de promesses Birger, archevêque de Lunden, dans ses intérêts. Ce prélat fit passer dans le royaume une circulaire dans laquelle il engageait les Suédois à se soumettre au gouvernement danois, menaçant de l'excommunication ceux qui seraient rebelles à son invitation. Cette circulaire fit peu d'effet, et ne fut d'aucun secours pour Trolle, qui, se voyant serré de près, fut forcé de se dépouiller de sa fierté, et de demander une entrevue à l'administrateur. Elle lui fut

accordée : Sture se présenta, accompagné de quelques sénateurs, devant les portes du château, où Trolle avait promis de se rendre. Ils attendirent vainement pendant deux heures, malgré une pluie considérable. Trolle ne parut pas : il venait de recevoir à l'instant même la nouvelle de l'arrivée des troupes danoises si long-tems attendues : il refusa pour lors l'entrevue, et fit dire à l'administrateur, par le concierge du château, qu'il ne penserait que dans six semaines à capituler.

Pour soutenir le parti qu'il avait en Suède, Christiern s'était enfin décidé à y envoyer une flotte avec 4000 hommes, qui débarquèrent à Dufwenæs, petite pointe de terre peu éloignée de Stockholm. Ces troupes voulaient prendre de suite le chemin de Stæke : mais l'administrateur ne leur en donna pas le tems; il laissa son infanterie auprès du château, ne prit avec lui que sa cavalerie, et alla, avec Gustave Erichson, au-devant des Danois. Il les attaqua d'abord l'épée à la main ; et, soutenu par les Suédois qui combattirent avec un courage incroyable, il parvint à les battre totalement, les força de gagner le rivage dans le plus grand désordre, et de se jeter dans leurs vaisseaux : mais la plus grande partie

resta sur le champ de bataille, ou fut faite prisonnière : ceux qui échappèrent débarquèrent en plusieurs endroits pour y piller ; ce qu'ils exécutèrent à Oland, Suderkœping, Westerwick et Stegeholm. Après avoir pillé cette dernière ville, ils y mirent le feu.

Cette victoire fut dûe en grande partie au courage et à la prudence d'Erichson, qui se hâta de retourner au siège de Stæke. Trolle, qui ne s'était pas attendu à une issue si malheureuse, commença à craindre les suites de cette victoire. Le trouble s'empara de son ame, et sa fermeté l'abandonna. Tous les officiers publics, qui s'étaient montrés partisans des Danois, furent destitués : un grand nombre fut arrêté. Les évêques, ainsi que les plus zélés défenseurs de Trolle, commencèrent à murmurer, et les premiers officiers de sa garnison lui déclarèrent qu'ils ne voulaient pas se défendre plus long-tems. Il demanda de nouveau à capituler, et proposa de se rendre en personne au camp de l'administrateur, à condition qu'on lui donnerait dans son château Erichson pour ôtage. L'administrateur y consentit. Trolle ne se décida qu'avec beaucoup de peine à abandonner Stæke, et il n'en sortit qu'après avoir

donné l'ordre de pendre Erichson au plus haut mur du château, dans le cas où on le retiendrait prisonnier dans le camp. Il chercha en vain à se justifier dans l'entretien qu'il eut avec l'administrateur. Sture, ne voulant entrer avec lui dans aucun éclaircissement, lui demanda, de la part des états, de mettre garnison dans son château, et lui dit que le reste regardait le sénat, qui était chargé du soin d'examiner sa conduite. Il ajouta, avec noblesse, que n'étant point du nombre de ses amis, il ne prendrait comme juge aucune part dans cette affaire. Les soldats, qui voyaient entre leurs mains ce prélat révolté, se précipitèrent sur lui pour le massacrer, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à lui sauver la vie.

Trolle rendit le château, mais à condition qu'on lui donnerait un sauf-conduit pour se rendre à Stockholm; ce qui lui fut accordé. On remit son sort entre les mains des états, qui s'assemblèrent à cet effet au mois de novembre 1517 à Stockholm. Trolle, espérant les intimider, parut devant eux avec une pompe éclatante et une suite nombreuse. Il se reposait sur la force magique de sa dignité, sur la phalange puissante du clergé, sur la

crainte du pape, et sur ses liaisons avec le Danemarck. Il espérait que d'après ces considérations on ne regarderait pas sa conduite comme une affaire d'état, mais comme une querelle particulière entre lui et l'administrateur. L'assurance où il était que sa personne était inviolable le porta, au lieu de chercher à se justifier, à tenir, en présence des états, un discours fait pour les animer encore plus contre lui : il leur déclara qu'il ne les reconnaissait pas pour ses juges, qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite devant le siège apostolique, qui lui avait confié l'épée spirituelle et temporelle ; qu'il n'avait agi que d'après sa conscience, et qu'il s'était efforcé de tenir les Suédois fidèles au serment qu'ils avaient fait au roi de Danemarck. Il ajouta encore que les états, loin d'être libres, n'étaient que les esclaves d'un jeune ambitieux.

Ce discours excita les plus grands murmures dans l'assemblée. On s'écria de toute part : « Trolle est un ennemi de l'état, il a fait « venir dans le royaume des troupes étran« gères ; il faut qu'il soit déposé, et que son « château soit démoli. » Les évêques de Strengnæs, de Linkœping et de Skara, qui, en

qualité de sénateurs, étaient au nombre des juges, furent contraints de le condamner aussi. La fureur contre l'archevêque était telle, que tous les assistans, levant la main, jurèrent sa perte, et que ses amis, dans la crainte d'être mis en pièces par le peuple, durent donner les mêmes signes de réprobation. Trolle, qui, d'après les idées de ces tems, se reposait avec raison sur sa dignité ecclésiastique, fit semblant de se soumettre avec résignation à l'arrêt sévère qui le déposait, et qui lui ordonnait de se retirer au couvent de Westeræs, pour y faire pénitence. Il fut aussi obligé de renoncer par écrit à son archevêché, et d'inviter le chapitre d'Upsal à lui choisir un successeur. Les soldats rasèrent son château: alors son esprit ne se livra qu'à des idées de vengeance: à peine eut-il quitté Stockholm, qu'il envoya quelqu'un de confiance à Rome pour protester contre tout ce qui s'était passé, et pour implorer les secours spirituels du pape, comptant, quant aux temporels, sur ceux du roi de Danemarck.

Il ne fut point trompé dans son espoir : le sort de l'archevêque avait la plus grande influence sur celui de Christiern : ce dernier

ne pouvait pas voir d'un œil tranquille la chûte de ses partisans en Suède, sans craindre d'être forcé de renoncer à ses prétentions à cette couronne : son projet était de joindre ses foudres à celles du vatican, afin de soumettre plus facilement les Suédois à son joug. Le pape mit beaucoup de chaleur et d'empressement dans cette affaire. Arcimboldi, qui était alors en Danemarck, reçut l'ordre de se rendre aussitôt à Stockholm, et de menacer le sénat de la vengeance du saint siège, si Trolle n'était pas rétabli dans ses dignités. Le légat, disposé en faveur des Suédois, crut devoir tout employer pour réussir dans ses négociations : il se hâta de quitter Copenhague, et voulut, à son arrivée en Suède, effrayer Sture, en lui représentant la puissance du pape, devant laquelle tremblaient tant de souverains. Il chercha à lui faire entrevoir l'humiliation qu'avait supportée son ennemi, et le service essentiel qu'il lui rendrait en le rétablissant dans ses dignités. Il alla même jusqu'à être, au nom du pape, caution de sa conduite future. L'administrateur ne voulut pas prendre sur lui de rien décider : il mit l'affaire sous les yeux du sénat. Les sénateurs ecclésiastiques, comme on peut

bien se l'imaginer, furent d'avis de rappeler le prélat; mais les séculiers furent d'un avis tout à fait contraire : ces derniers pensaient, avec raison, qu'ils n'avaient aucun bien à attendre de ce prélat violent et vindicatif, et ne voulaient plus le mettre à même d'abuser de sa puissance. Quant aux menaces de la cour de Rome, ils commençaient à partager le mépris qu'on en faisait en Europe. Sture fit part au légat de la résolution du sénat, et rejeta son refus sur ce que Trolle était un rebelle, un traître à la patrie, et sur ce qu'il avait été pris les armes à la main. Il ajouta même que sans une grâce particulière, il aurait été condamné à perdre la vie.

Les sénateurs eurent l'attention de s'excuser de leurs refus auprès du légat, par des présens magnifiques : ils lui renouvelèrent la proposition d'accepter l'archevêché d'Upsal, avec la liberté de jouir de ses revenus sans être obligé de faire sa résidence en Suède. Il n'en fallait pas davantage pour gagner cet ambassadeur romain : aussi il peignit, dans ses dépêches à sa cour, la conduite de Trolle avec des couleurs défavorables : il justifia sa déposition, et insista pour que le pape daignât la confirmer; ce qui n'arriva pas. Sa

sainteté fut très-mécontente d'Arcimboldi ; et, à l'instigation du roi de Danemarck, elle lança ses foudres sur la Suède, excommunia l'administrateur, ainsi que le sénat, les condamna à rebâtir, à leurs frais, le château de Stæke, et à payer 100,000 ducats à l'archevêque déposé.

Christiern, dès qu'il fut instruit de ce décret de la cour de Rome, ne voulut point attendre l'exécution de la bulle : il se déclara à l'instant le vengeur du saint siège offensé, et s'appuya d'une bulle précédente, qui annonçait suffisamment la colère du pape. Il voulut commander lui-même l'expédition, et s'embarqua sur une flotte qui fit voile vers la Suède. Son armée n'était pas considérable : il comptait beaucoup sur la force des armes ecclésiastiques. Ses troupes débarquèrent à quelque distance de la capitale : dans tous les lieux où elles passèrent, elles mirent tout à feu et à sang, dans le dessein de porter l'effroi parmi le peuple, et de l'empêcher de se rassembler, et de faire résistance. Christiern ne voulait pas être regardé comme un conquérant, mais comme l'héritier légitime du trône, et l'exécuteur de l'arrêt du saint siège. Il faisait en conséquence afficher en

tous lieux l'ancienne bulle. C'est ainsi qu'il marcha jusqu'aux portes de Stockholm, dont il commença à faire le siège. Les circonstances lui étaient favorables : Sture était alors en Sudermanie; on ne s'attendait pas à voir paraître une armée ennemie, et les habitans de la capitale n'avaient rien de ce qu'il fallait pour soutenir un siège. Mais la haine que l'on portait aux Danois anima tous les cœurs : les bourgeois prirent les armes; et, réunis aux soldats de la garnison, ils firent souvent de vigoureuses sorties. De cette manière, il fut difficile aux assiégeans de faire des progrès : ils perdirent beaucoup de monde, et ne purent se procurer des vivres qu'avec beaucoup de peine.

A cette position critique où se trouvaient les Danois, se joignit bientôt la crainte de voir arriver l'armée de l'administrateur, qui marchait à grands pas. Tous les jours cette armée s'augmentait d'une foule d'habitans des campagnes qui brûlaient de se mesurer avec les Danois. Plusieurs descendirent par bandes de leurs montagnes, couverts de peaux de bêtes féroces, et armés de massues. D'autres sortirent de leurs bois épais, et se réunirent aux troupes disciplinées. Les généraux

danois conseillèrent à Christiern de ne point attendre l'arrivée des ennemis, et de lever le siège. Mais le roi s'obstina à vouloir le poursuivre, et ne le cessa qu'au moment où il se vit près d'être entouré. Il s'embarqua à la hâte; mais l'administrateur ne donna pas à sa troupe le tems de le suivre : les Suédois arrivèrent avant que leur rembarquement ne fût achevé. La plupart des Danois qui se trouvèrent sur le rivage furent mis en pièces ou faits prisonniers. Il y avait parmi eux beaucoup d'officiers qui firent le sacrifice de leur liberté et de leur vie pour favoriser le départ de leurs compagnons d'armes : plusieurs eurent cependant le bonheur de pouvoir se sauver à bord des vaisseaux. Presque tout le bagage ennemi tomba entre les mains des Suédois, et fut, ainsi que les prisonniers, conduits en triomphe à Stockholm. Sture remporta cette importante victoire ayant Erichson à ses côtés, qui portait ce jour-là l'étendard du royaume.

Les malheurs de Christiern dans cette expédition étaient loin d'être à leur terme : sa flotte ne put partir; les vents furent toujours contraires, et les plus horribles tempêtes se succédèrent rapidement. Les Danois se virent

contraints de rester plus de trois mois dans la rade de Stockholm : les vivres commencèrent enfin à leur manquer ; ils n'eurent bientôt plus d'eau. La maladie et la mort étendaient parmi eux leurs ravages : chaque jour les flots engloutissaient les cadavres des soldats et des matelots. Le désespoir les contraignit enfin de tenter un débarquement, afin de se procurer des vivres par la force. Mais Erichson, qui ne perdait pas un instant la flotte de vue, et qui tenait les côtes en état de défense, s'opposa à tous leurs desseins. Le roi se trouva alors dans le plus grand embarras : la famine se fit tellement sentir, qu'il fut obligé de mettre une partie de ses troupes à terre, et de les abandonner à l'humanité de ses ennemis. Il fit proposer à Sture une trève, sous la condition d'entrer en arrangement pour les prisonniers. L'évêque de Wiborg, ambassadeur du roi, se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup de finesse et de prudence : il fit envisager à l'administrateur que la trève, si généreusement accordée par les Suédois, malgré l'état critique où se trouvait l'armée danoise, pouvait être un moyen d'établir une paix durable entre les deux nations. Sture, qui desirait ardem-

ment cette paix, fut peut-être trop confiant dans la reconnaissance de ses ennemis. Il n'ignorait pas la triste position où se trouvait Christiern ; mais refuser d'entrer en négociation était prononcer l'arrêt de mort du reste de la flotte : cet arrêt lui parut trop cruel : il consentit donc à la trève, et envoya aussitôt aux vaisseaux Danois des bateaux vivres.

Le roi, peu touché de cet excès de générosité, ne pensa plus qu'à s'emparer de la personne de Sture : il l'invita à venir à son bord pour y parler de paix : il lui envoya, afin de le rassurer, plusieurs Danois de marque en ôtage. L'administrateur paraissait disposé à se rendre à cette invitation ; mais Erichson, Gad et plusieurs autres seigneurs suédois, qui doutaient de la sincérité de Christiern, et qui connaissaient son caractère perfide, ne voulurent pas que l'administrateur s'exposât ainsi au plus grand danger : ils décidèrent que dans le cas où le roi serait véritablement dans l'intention de faire la paix, on traiterait par plénipotentiaires. En conséquence on refusa la proposition de Christiern, et on lui fit celle d'envoyer des ambassadeurs à une ville frontière : cette offre fut

accompagnée de vivres et de provisions de toute espèce pour le roi : les ôtages lui furent aussi renvoyés. Les malheureux Danois, si cruellement abandonnés à terre par leur roi, étaient sur le point de mourir de faim : ils demandèrent en grâce à l'administrateur de le servir sans solde, pourvu qu'on leur donnât à manger. L'administrateur, refusant de les prendre à son service, les fit conduire en Norwège.

Les besoins de la flotte étaient, à la vérité, un peu calmés ; mais ils pouvaient renaître d'un moment à l'autre : une bonne intelligence avec les Suédois devenait indispensable : le cas était urgent : Christiern proposa donc de se rendre lui-même à Stockholm, et demanda pour ôtages Erichson, et quelques autres sénateurs : sa proposition fut acceptée, et les Suédois, qui soupiraient après la paix, s'empressèrent de faire passer en abondance des vivres à la flotte danoise.

Gustave Erichson et cinq autres sénateurs, Hemming Gad, Lars et Jean, fils de Sigges, Olof Ryning et Birger Nilsson, s'embarquèrent sur un petit bâtiment pour se rendre en ôtage. Le village de Kongsham, qui se trouvait à une distance convenable de la flotte,

fut choisi pour lieu d'échange. Les Danois devaient y déposer leurs ôtages jusqu'à l'arrivée de leur roi. Mais à peine le bâtiment suédois eut-il fait la moitié du chemin, qu'un vaisseau de guerre danois vint lui couper la retraite. Le commandant Krabbe s'approcha des Suédois, et leur montra un lieu plus voisin, où le roi desirait auparavant s'entretenir avec eux. Erichson prit alors la parole, et dit : « qu'ils étaient envoyés « comme ôtages, et non comme plénipoten- « tiaires : que par conséquent tout entretien « avec le roi devenait superflu, et qu'ils « iraient à Konsgham, ou bien qu'ils s'en « retourneraient à Stockholm. »

Les Danois firent tout leur possible pour changer les dispositions des sénateurs : mais leurs efforts ayant été inutiles, et voyant les Suédois donner le signal de revirer de bord, ils employèrent la force, s'emparèrent du bâtiment et le conduisirent auprès du roi. La flotte étant abondamment pourvue de vivres et les vents favorables, le perfide Christiern donna l'ordre de lever l'ancre, et partit, emmenant avec lui Erichson et les cinq autres sénateurs, qu'il traita en criminels. Il menaça l'administrateur de faire décapiter

ces rebelles et ces excommuniés, s'il ne rétablissait pas Trolle dans son archevêché, et s'il ne se conformait pas au traité de Calmar. Cette horrible perfidie jeta la consternation dans Stockholm : mais les Suédois, qui manquaient de vaisseaux, ne purent ni s'opposer à cette trahison, ni en tirer vengeance, et se virent contraints d'abandonner à leur sort leurs malheureux compatriotes.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Bulle du pape envoyée à Christiern, qui le charge de procurer l'exécution de l'excommunication lancée contre les Suédois. Captivité de Gustave Erichson en Danemarck. Retour d'Arcimboldi à Rome, et ordre donné par Christiern de saisir ses trésors. Déclaration de guerre du roi de Danemarck à la Suède. Alliance redoutable contre ce royaume. Nouveau débarquement des Danois en Suède, sous les ordres du général Krumpe. Bataille livrée, et défaite des Suédois. Mort de l'administrateur Sture. Progrès des Danois en Suède. Triomphe de Trolle. Trève. Défaite générale des Suédois. Soumission de la noblesse et du clergé. Fantôme d'une assemblée des états. Courage généreux de Christine, veuve de l'administrateur Sture, et moyens qu'elle emploie pour défendre Stockholm. Vigoureuse résistance des Suédois encouragés par ses discours et son exemple. Politique de Christiern, et sa résolution de venir assiéger Stockholm en personne. Fuite d'Erichson, et son heureuse arrivée à Lubeck. Demande de la cour de Copenhague pour la reddition de ce prisonnier, et plaidoyer à ce sujet devant le sénat de Lubeck. Décision du sénat en faveur d'Erichson. Son retour en Suède, et son débarquement à Calmar.

Le souverain pontife était passé des menaces aux effets, et avait fulminé l'excommunication contre l'administrateur et le sénat : il envoya cette bulle à l'évêque d'Odensée en Finlande, pria le roi de Danemarck d'en procurer l'exécution, et de traiter les Suédois

comme des schismatiques et des excommuniés, Et quel était leur crime ? d'avoir justement sévi contre un prêtre séditieux. Christiern, fier d'être chargé d'une mission si importante, ne songea qu'aux moyens de s'en acquitter avec honneur : afin de gagner du tems, et pour mieux servir ses desseins, il tint la chose secrète pendant plusieurs semaines, et demanda une trève aux Suédois, qui lui répondirent qu'ils ne l'accorderaient que lorsqu'il leur aurait rendu les six ôtages enlevés avec tant de perfidie.

Ces braves prisonniers, enfermés d'abord dans la citadelle de Copenhague, furent traîtés si cruellement, que plusieurs d'entre eux perdirent la vie. Un arrêt de mort allait être porté contre ceux qui avaient résisté aux horreurs de cette captivité, lorsque la politique de l'adroite Sigbritt les sauva : elle fit sentir au roi qu'il pourrait toujours tirer un grand avantage de la menace de les faire périr, et imposer par-là aux Suédois des lois plus rigoureuses. Son conseil fut adopté, et l'on dispersa les prisonniers dans le royaume. Gustave Erichson, que l'on redoutait plus que les autres, fut commis à la garde d'un de ses parens, nommé Banner, qui tenait un

rang distingué en Danemarck. Ce parent, qui lui était fort attaché, consentit à le conduire en Jutland dans son château de Calloé, et à donner pour lui une caution de six mille risdales, somme alors très-considérable. Ce fut dans cette solitude qu'Erichson gémit long-tems des malheurs de sa patrie, et de l'impossibilité où il était de la servir.

La superstition, la crainte, un aveugle attachement au saint siège couvraient la Suède des plus sombres nuages. La colère du pape s'étendit jusque sur Arcimboldi, auquel il ne pardonnait pas de s'être montré le défenseur des Suédois. Après plusieurs ordres réitérés de revenir à Rome, le légat se décida à quitter la Suède.

Les trésors considérables qu'il avait amassés, et qu'il avait eu la précaution de faire passer en Danemarck, le tranquillisaient sur l'avenir. Ces trésors, d'après quelques écrivains danois, montaient à un million de ducats; et d'après quelques autres, à un million de risdales seulement. Christiern, qui haïssait mortellement Arcimboldi, et qui avait besoin d'argent pour continuer la guerre, profita de l'occasion qui lui était offerte de satisfaire à la fois sa vengeance et sa cupi-

dité : sous le prétexte de contrebande de la part du légat, il s'empara de ses trésors, et donna l'ordre de l'arrêter en chemin. Son dessein était de s'en défaire secrètement, afin d'échapper par-là aux poursuites de la cour de Rome; mais Arcimboldi, prévenu à tems, trouva son salut dans une prompte fuite.

Christiern, impatient de remplir le noble emploi qui lui était confié, fit paraître, au commencement de 1520, un manifeste par lequel il déclarait formellement la guerre à la Suède. Le pape, afin de rendre encore plus certain l'effet des foudres qu'il lui avait confiées, engagea plusieurs princes à l'aider dans cette sainte expédition. Christiern reçut des troupes de Norwège, de Pologne, de Prusse, d'Angleterre, d'Ecosse et des Pays-Bas : il prit 4000 Allemands à sa solde. François I.er lui envoya 2000 hommes, et le duc Frédéric de Holstein lui fournit un corps composé de Holsteinois, de Frisons et de Méklenbourgeois.

Les Français, montés sur seize vaisseaux, débarquèrent en Danemarck. Cette flotte était commandée par Devalle, officier du plus grand mérite. Les troupes de terre, qui avaient six pièces de canon avec elles, étaient

sous les ordres de Gaston de Brèze, prince de Fourcamont. Plusieurs officiers distingués, qui regardaient une campagne dans le Nord comme une aventure extraordinaire, s'étaient empressés de le suivre. Les Prussiens, engagés avec la permission de Sigismond, roi de Pologne, formaient un corps considérable commandé par un noble nommé Sychen. Ces troupes, à l'exception des Français, n'étant arrivées et n'ayant été armées que successivement, ne purent débarquer en Suède que par petits détachemens, les unes à une côte, les autres à une autre; ce qui affaiblit beaucoup leur utilité.

Pour suffire aux dépenses de cette expédition, Christiern fut forcé de mettre des impôts exorbitans sur le Danemarck, et d'employer la dot de sa femme, montant à 300,000 florins, que l'empereur Charles Quint lui fit passer. Il ne restait plus qu'un moyen de priver la Suède de tout secours, et comme on avait juré sa ruine, on ne manqua pas de le mettre en usage. Les Lubeckois, quoiqu'ils eussent beaucoup perdu, tenaient encore un rang distingué dans le Nord; ils avaient toujours retardé, par une sage politique, le moment d'une chûte qu'ils ne pou-

vaient cependant pas éviter. Leur commerce avec les Suédois étant dans le cas de prolonger leur existence, on promit, on menaça, enfin on fit tant, que les Lubeckois s'engagèrent à cesser pendant trois ans, toute communication avec eux.

Les Suédois, attaqués en même tems par des alliés puissans, et par les armes encore plus puissantes de l'église, se trouvaient dans la position la plus critique : ils n'avaient que cinq cents hommes de troupes réglées. Tout leur espoir était fondé sur un armement général de la nation. Mais les grands du royaume se trouvaient divisés d'intérêts et d'opinions; les plus courageux patriotes et les meilleures têtes étaient entre les mains des ennemis. Christiern, ne voulant pas perdre un moment si favorable, brava les rigueurs de l'hiver, et fixa le départ de son armée aux fêtes de Noël. Il en confia le commandement à Otto Krumpe : ce général, l'un des plus habiles qu'il y eût alors dans le Nord, après avoir passé par Helsingbourg, entra en Suède, et surmonta tous les obstacles que la nature lui offrait à chaque pas. Les forêts, les fleuves, les marais, les lacs, rien ne l'arrêta dans sa marche; il traversa sans peine l'Hallande et

la Gothie occidentale, faisant afficher partout la bulle, afin de porter le trouble dans les consciences, et d'empêcher par-là le peuple de se défendre.

Sture, de son côté, se donnait les plus grands mouvemens : il rassembla tout ce qu'il put de gens armés, et occupa les principaux chemins par où l'ennemi devait passer. Après avoir rompu ceux qu'il ne pouvait garder, il fit renverser les ponts, abattre les forêts, et marcha à la tête de dix mille paysans à la rencontre des Danois, qui s'étaient un peu retirés à son approche, et qu'il trouva campés sur le lac Weter, alors gelé. Il les attaqua avec l'élite de ses troupes près de Bogesund dans la Gothie occidentale. Les Suédois se battirent en désespérés. Sture était à la tête d'un escadron de cavalerie, composé uniquement de jeunes seigneurs, qui, pleins d'ardeur et de courage, renversèrent tout ce qu'ils rencontrèrent devant eux. La victoire se déclarait du côté des Suédois, quand un feu de mousqueterie, parfaitement dirigé par les Danois, vint porter la mort et le carnage dans leurs rangs. Sture fut au même instant renversé d'un coup de canon. Ses soldats, qui le crurent mort, se

livrèrent alors au plus grand désordre, furent enfoncés à leur tour, et prirent la fuite. Ils ne restèrent cependant pas long-tems sans se rallier autour du chef qu'ils adoraient. L'administrateur, quoique blessé dangéreusement, ne s'en occupa pas moins de prendre tous les moyens convenables de défense, et ramena en bon ordre son armée à Strengnæs.

Deux forêts de la Gothie occidentale, Holwède et Tiwede, étaient regardées, dans le royaume, comme deux barrières impénétrables. Sture fit faire des retranchemens auprès de la première, et la garnit de troupes. Le général danois essaya de les forcer; mais ayant été repoussé, il prit le chemin d'Upsal par Tiwède, son intention étant de se réunir à Trolle. Les Suédois défendirent le passage de cette forêt avec un courage incroyable. Il fut impossible aux Danois de s'emparer des retranchemens : les fossés étaient remplis de leurs morts. Les troupes françaises furent alors appelées : leur général, le prince de Fourcamont, se mit à leur tête : mais il fut blessé d'un coup de flèche. Devalle, commandant de la flotte, fut tué d'un coup de feu. Les Français, brûlant de venger leurs chefs, et animés par la résistance opiniâtre

des Suédois, revinrent si souvent à la charge, qu'ils parvinrent à s'emparer des hauteurs. Il s'engagea alors une nouvelle affaire, où les deux partis combattirent avec tant d'acharnement, que la nuit seule put y mettre fin. Les Suédois, prodigieusement affaiblis par cette sanglante journée, furent contraints d'abandonner le champ de bataille, de se retirer dans les bois, et de laisser le passage libre aux ennemis.

Le général danois traversa aussitôt la forêt de Tiwède, et pénétra dans l'intérieur du royaume. Les Suédois, qui n'avaient plus de chef, ne lui opposèrent qu'une faible résistance : l'absence de Sture, qui s'était fait conduire à Stockholm, avait entièrement abattu leur courage. Cet administrateur, desirant employer au salut de sa patrie le peu d'instans qui lui restaient à vivre, chercha à se rapprocher de Trolle : il lui envoya l'évêque de Strengnæs, et le sénateur Gren, en qualité de négociateurs. Trolle, habile dans l'art de dissimuler, témoigna ses regrets sur l'état malheureux où se trouvait sa patrie, et se montra tellement disposé à le faire cesser, qu'il consentit à traiter avec l'administrateur. Le 3 février 1520,

quinze jours après la défaite des Suédois, on commença à entrer en négociation; mais cette espèce de raccommodement n'eut pas les suites heureuses qu'on devait en attendre: Sture n'y survécut que cinq jours: sa mort jeta partout le plus grand désespoir. Les sénateurs s'assemblèrent, mais ne décidèrent rien. Le peuple courait çà et là, en demandant un chef: personne ne se présentait. Des nobles, des bourgeois, des mineurs et des paysans, qu'inspirait l'amour de la patrie et de la liberté, se rassemblèrent auprès d'Illersund; mais faute de quelqu'un pour se mettre à leur tête, ils finirent par se séparer.

L'armée de Krumpe se trouvait aussi considérablement affaiblie par les pertes considérables qu'elle avait faites: les Français, auxquels on refusait ce qui leur avait été promis, ne voulaient plus se battre. Heureusement pour Krumpe son armée se trouva tout-à-coup renforcée par 1500 Allemands qui le rejoignirent. Il marcha alors en avant, faisant prêter serment de fidélité à Christiern partout où il passait. Grégorson, chancelier du royaume, après s'être réuni à Trolle, à qui la mort de Sture avait rendu

l'espérance et la vie, ne rougit pas d'engager les Suédois à se soumettre à un souverain qui régnait en tyran sur le Danemarck, et qui avait donné tant de preuves de perfidie. A son exemple, les évêques cabalèrent dans leurs diocèses, et employèrent tour-à-tour les prières et les menaces, pour faire déclarer leurs villes et leurs vassaux en faveur de Christiern. Étant parvenus à mettre dans leur parti trois sénateurs et quelques nobles, ils envoyèrent au nom de la nation des députés à Krumpe pour lui demander une trève. Krumpe leur en accorda une de onze jours, mais sous la condition que pendant ce tems-là les états s'assembleraient à Upsal. Le chancelier du royaume, Grégorson, soutenu et pressé par Trolle qui était rentré dans Upsal revêtu des ornemens d'une dignité à laquelle il avait solemnellement renoncé, prit sur lui de les convoquer. Malgré toutes les intrigues du clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans parurent peu disposés à se rendre à une assemblée où des soldats Danois devaient dicter des lois. Il n'y eut que les évêques, trois sénateurs, et quelques nobles de la Gothie occidentale, effrayés par les menaces des troupes ennemies dont ils

étaient environnés, qui se trouvèrent à Upsal. Trolle n'en ouvrit pas moins les états, auxquels Krumpe et les premiers généraux de l'armée danoise siégèrent. La dignité d'administrateur y fut abolie; on rétablit l'union de Calmar, et Christiern fut reconnu roi de Suède.

Les conditions sous lesquelles on consentait à reconnaître le nouveau monarque étaient précises: la Suède conservait ses lois, et les seigneurs restaient possesseurs de leurs fiefs. Krumpe promit aussi, au nom de son maître, que tous les prisonniers d'état qui se trouvaient en Danemarck seraient mis en liberté, et qu'aucun Suédois ne serait recherché pour sa conduite et ses opinions politiques antérieures. L'acte passé par les états, si l'on peut qualifier de ce nom l'assemblée illégale tenue à Upsal, fut bientôt connu dans toute la Suède. Plusieurs seigneurs ayant refusé de le reconnaître, Krumpe ordonna de les y forcer le fer et la flamme à la main. Malgré la résistance qu'ils firent, et l'assistance que leur prêtèrent leurs vassaux, ils furent accablés par le nombre, égorgés, poursuiv et contraints de fuir dans les forêts, après avoir vu leurs châteaux réduits en cendre.

Les troupes danoises s'étendirent alors dans tout le royaume, et y répandirent un tel effroi, que les Suédois accoururent en foule au camp de Krumpe pour prêter serment de fidélité au nouveau souverain. Une femme fut la seule qui ne se laissa point abattre dans des circonstances aussi fâcheuses. Christine, petite-fille du roi Charles VIII, et veuve de Sture, s'enferma dans Stockholm, et, animant les habitans par ses discours et son courage, leur fit jurer de s'ensevelir plutôt sous les ruines de la ville que de se soumettre à Christiern. Comme elle ne s'aveuglait pas sur les suites que pouvait avoir une pareille résistance, elle se mit en devoir de soutenir un siège, et se sépara de son fils Nih Sture, âgé de dix ans, qu'elle envoya à Dantzic : elle écrivit à Sigismond, roi de Pologne, pour lui demander des troupes auxiliaires, quoiqu'elle sût très-bien qu'il en avait déjà fourni à Christiern, et chargea quelqu'un de confiance de ses dépêches : elle nomma aussi des ambassadeurs qui partirent pour Lubeck, où elle espérait, vu la haine des habitans de cette ville pour le roi de Danemarck, trouver quelques secours.

Les Danois n'étant pas en état de faire le

siège de la ville, se contentèrent de la bloquer du côté de la terre; celui de la mer resta libre. Christine profita de l'espèce de repos que lui laissaient ses ennemis, et ne négligea rien de ce qui pouvait assurer sa défense. Ses démarches auprès du roi de Pologne furent vaines; mais la ville de Lubeck lui envoya des troupes et des vaisseaux. Trolle, dont l'impatience s'accordait peuavec les longueurs qu'entraînait le parti qu'avaient pris les Danois de bloquer la ville, s'avança à la tête de cinq mille hommes jusqu'à une portée de canon de Stockholm, et fit demander un entretien à Christine, qui ne répondit qu'en faisant tirer sur ceux qui s'approchaient des murs. Trolle, qui n'avait véritablement voulu que l'effrayer, voyant le peu de succès de son épreuve, se retira aussitôt.

Cette retraite fut le signal d'un soulèvement général : les paysans se réunirent de nouveau, et pillèrent les châteaux des évêques et des seigneurs qui avaient signé l'acte d'Upsal. Ils se choisirent pour chefs ceux qu'ils crurent le plus vaillans, et marchèrent au-devant des Danois, massacrant tous ceux qu'ils trouvèrent sur leur passage. Enhardis par ces premiers succès, ils attaquèrent, le vendredi

Saint, le général Krumpe près d'Upsal, et quoiqu'ils ne remportassent pas une victoire décisive, ils firent un grand carnage dans son armée : les troupes auxiliaires, particulièrement, souffrirent beaucoup dans cette bataille. Le comte d'Essex, commandant des troupes anglaises, ainsi que plusieurs généraux étrangers, y perdirent la vie : Krumpe y fut aussi blessé de deux coups de flèche.

La prise de Stockholm était le but auquel tendaient toutes les opérations des Danois; mais l'espèce de défaite qu'ils venaient d'essuyer les empêcha de s'en occuper pour le moment. Calmar n'était pas encore entre leurs mains. Christiern, persuadé qu'il ne pourrait se dire réellement roi de Suède, que lorsqu'il se serait rendu maître de ces deux villes, résolut de venir en personne assiéger Stockholm avec une flotte. La méfiance, si naturelle aux cœurs perfides, lui fit hâter l'exécution de ce projet : il craignait que Krumpe ne profitât d'un moment de bonheur pour se faire déclarer régent du royaume. Afin de préparer ceux qu'il regardait déjà comme ses sujets, à son arrivée, et pour disposer favorablement leurs esprits en sa faveur, il envoya plusieurs vaisseaux chargés de sel,

qu'il fit distribuer parmi les habitans des campagnes.

Pendant que ces grands évènemens se passaient en Suède, Erichson languissait toujours à Calloé. Quelques seigneurs danois, qui venaient quelquefois adoucir les ennuis de sa solitude, l'instruisaient de tout, ne lui cachaient pas les projets odieux du roi contre lui, et le peu d'espoir qui lui restait de recouvrer sa liberté. La persuasion où il était qu'il pouvait être utile à sa malheureuse patrie, lui rendait son esclavage encore plus cruel; il ne s'occupa plus que de chercher les moyens d'y mettre fin. Comme il n'était pas sévèrement observé, il lui fut facile de se procurer des habits de paysan, et de quitter le château à l'aide de ce déguisement. Après avoir suivi pendant deux jours des chemins détournés, il se réunit, à Flensbourg, à quelques marchands qui venaient de chercher des bœufs en Jutland : il leur demanda et obtint d'eux une place de garçon bouvier. C'est ainsi qu'il échappa à toutes les poursuites, et qu'il arriva au mois de mai 1519 à Lubeck.

Il se rendit aussitôt au sénat pour implorer son secours. Les sénateurs se trouvèrent très-

embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Banner, qui avait suivi de près les traces de son prisonnier, et qui était appuyé d'une lettre menaçante du cabinet de Copenhague, demandait qu'Erichson lui fût livré. Il accusa d'abord son parent de perfidie et d'ingratitude; il dit que s'étant rendu caution pour lui d'une somme considérable, il n'aurait jamais dû s'attendre à un pareil procédé de sa part : il chercha ensuite à effrayer le sénat par le tableau des dangers auxquels il s'exposait en bravant ainsi la colère du roi de Danemarck, qui ne lui pardonnerait jamais d'avoir donné la liberté à son plus grand ennemi. Erichson, de son côté, exposa l'injustice de sa captivité, et le droit incontestable qu'a tout homme de la rompre. Il convint des obligations qu'il avait à Banner, et promit de le rembourser sitôt qu'il serait rendu en Suède. Il finit par dire qu'ayant compté sur la protection d'un gouvernement juste et impartial, il était tranquille, et ne craignait pas de voir son espérance trompée.

La plupart des sénateurs se rangeaient déjà du côté de Banner, et Erichson allait être livré, lorsque Brœms, homme d'une prudence et d'un mérite distingué, les fit

changer de résolution : il représenta que l'indépendance de Lubeck courait les plus grands dangers, si les trois royaumes du Nord étaient réunis sous l'autorité d'un seul maître, surtout sous celle d'un roi comme Christiern, dont la haine pour la ville n'était que trop connue. Il observa que les Danois s'étaient toujours montrés leurs ennemis, et que les Suédois, au contraire, n'avaient jamais cessé de vivre avec eux en bonne intelligence : il assura qu'Erichson, par sa naissance, sa considération, ses talens et son courage, était le seul homme qui pût s'opposer à cette réunion : il ajouta que non-seulement on devait lui laisser la liberté, mais lui fournir, ainsi qu'à Christine, de l'argent et des troupes. Malgré la justesse de ses représentations, ce ne fut qu'au bout de sept mois que l'avis de Brœms fut adopté. Banner, fortement appuyé par Christiern, renouvela vainement plusieurs fois la même demande. Mais comme le sénat ne voulait pas rompre ouvertement avec le Danemarck, les préparatifs du départ d'Erichson furent faits secrètement : on lui promit des troupes et de l'argent dès que les circonstances rendraient ces secours nécessaires, et on le fit

embarquer sur un vaisseau marchand. Après une heureuse traversée, il arriva au mois de mai 1520 en Suède.

Les vaisseaux danois l'ayant empêché de faire voile vers Stockholm, il débarqua près de Calmar; il se rendit aussitôt dans cette ville, se fit connaître aux troupes, et leur dit qu'il était venu, au péril de sa vie, les rejoindre, et partager leurs dangers et leur gloire: il les exhorta à rester fidèles à leur serment, en leur donnant l'espérance de prochains secours. Sa présence et ses discours ne produisirent que peu d'effet sur le commandant, qui n'attendait que l'occasion de pouvoir vendre Calmar aux Danois. La garnison, composée de troupes auxiliaires, presque toutes allemandes, considérant la pauvreté de son équipage, le prit pour un aventurier. Comme il voulut faire de nouvelles représentations, on le menaça, s'il ne se retirait, de le tuer ou de le livrer aux Danois. Le malheureux Erichson se vit donc forcé de reprendre ses habits de paysan, et de passer ainsi déguisé au milieu de ses ennemis. Après avoir couru mille dangers, il parvint heureusement en Sudermanie.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Arrivée de Christiern devant Stockholm. Blocus de cette ville. Pourparler et correspondance. Soumission générale des Suédois. Entrée de Christiern dans Stockholm. Erichson errant en Suède. Couronnement de Christiern. Tribunal devant lequel sont cités Christine, ainsi que les premières personnes du royaume. Circonstances horribles de l'exécution des évêques, sénateurs et magistrats. Scènes sanglantes. Retour du tyran à Copenhague. Politique de l'amiral danois Norby. Vengeances exercées par Trolle, alors gouvernant. Evènemens singuliers arrivés à Erichson, et dangers auxquels il se trouve exposé. Son arrivée en Dalécarlie. Situation politique de cette province. Efforts d'Erichson à Rœtewick et à Mora pour soulever les Dalécarliens. Suites heureuses de leur insurrection.

CHRISTIERN venait d'arriver devant Stockholm avec une flotte considérable : son intention n'était pas de porter l'effroi dans le cœur des habitans de cette ville, en les livrant aux horreurs d'un siège ; mais il espérait, par sa présence et sa politique, ramener le calme, s'emparer des esprits, et forcer partout les Suédois à reconnaître son autorité. Il dressa son camp dans les environs de la ville, fit paraître de nouvelles proclamations, se montra humain et populaire, et ratifia sur-le-champ les délibérations prises à Upsal, qui,

tout en changeant l'existence politique de la Suède, semblaient cependant assurer à la nation la conservation de ses anciennes lois. Il chercha surtout à éblouir le peuple par la promesse d'une paix éternelle, et de sa sollicitude pour le bonheur de ses nouveaux sujets. Malgré la connaissance parfaite qu'on avait de la fausseté de son caractère, on ne craignit pas de se fier encore à lui. Une grande quantité de nobles et de prêtres accoururent dans son camp pour lui prêter hommage. Tous les patriotes suédois gémissaient de cette honteuse désertion : mais ce qui les plongea dans le plus affreux désespoir fut de voir un homme, jusqu'alors la gloire et le soutien de sa patrie, abandonner leur parti, et payer sa liberté par la perte de son honneur. Hemmig-Gad, autrefois évêque de Linkæping, ami intime et compagnon d'infortune de Gustave Erichson en Danemarck, oubliant la perfidie de Christiern, ne rougit pas de devenir un de ses plus dévoués courtisans, et de seconder par son éloquence le chancelier du royaume Grégorson, qui ne cessait de prêcher aux Suédois la soumission. Christine, au contraire, montrait un grand courage et une noble persévérance : refusant constam-

ment de se rendre, elle déclara formellement qu'elle ne reconnaîtrait jamais pour son souverain l'ennemi juré de sa patrie, et qu'elle n'obéirait pas à des lois faites par une assemblée de traîtres et de rebelles. Sa réponse décida le siége de Stockholm. Christiern en ordonna les préparatifs; et tandis qu'il encourageait chaque jour par son exemple et ses présens les troupes employées aux travaux du siége, l'amiral Norby bloquait la ville du côté de la mer.

Les Suédois, bien résolus de se défendre, virent ces préparatifs d'un œil tranquille, et ne firent aucun mouvement. Malgré le calme et l'assurance qu'affectait Christiern, il n'était cependant pas sans inquiétude : sa flotte commençait à manquer de vivres; ses soldats, qui avaient compté sur le pillage, se plaignaient hautement de leur inactivité, et témoignaient une dangereuse impatience. Les troupes auxiliaires demandaient impérieusement leur solde. L'été étant passé, on ne pouvait plus espérer de se rendre maître cette année de la ville. Des troubles éclataient en Danemarck : Erichson, errant, lui inspirait toujours des craintes. Dans ces circonstances, Chistiern, loin de se flatter, cher-

cha à détourner les dangers dont il était menacé : faisant jouer adroitement les ressorts cachés de son caractère, étouffant pour quelques instans la haine qu'il portait aux Suédois, il ne s'occupa plus que de les gagner. Malgré la disette qui régnait dans son camp, il était abondamment pourvu de sel et de harengs ; il en fit distribuer avec profusion parmi les habitans de la campagne : cette générosité politique lui réussit. Les paysans, reconnaissans, changèrent de sentiment à son égard, cessèrent de regarder comme leur ennemi celui qui les traitait en père, et ne pensèrent qu'à jouir tranquillement de ses bienfaits.

Christine, qui conservait toujours l'espérance de recevoir des secours des villes anséatiques, rejetait toutes les propositions que le roi pouvait lui faire. Il alla jusqu'à lui promettre de lui laisser son rang et ses biens, d'accorder la liberté à tous les prisonniers, et de conserver aux habitans de Stockholm leurs droits et leurs privilèges. Il lui fit dire aussi que dans le cas d'une résistance plus longue, il était décidé et prêt à livrer l'assaut. Christine, aussi peu flattée de ses promesses qu'effrayée de ses ménaces, resta inébranlable.

Quelque grands que fussent les avantages déjà remportés par Christiern, ils devenaient infructueux, tant que Stockholm n'était pas en sa puissance. Gadd, espérant un grand succès de sa popularité, résolut de faire une tentative en faveur de son nouveau maître. Il eut la témérité de se rendre à Stockholm, où Christine le reçut avec le plus froid mépris, et où le peuple furieux fut sur le point de le massacrer. Comme il s'était attendu à une pareille réception, il suivit le plan qu'il avait formé de conjurer la tempête, et d'opposer partout les représentations aux reproches, et le sang froid à la fureur. Enfin il employa avec tant d'art cette éloquence de circonstance, si puissante sur le peuple, qu'il parvint à le calmer. Les habitans, qui, à la vérité, commençaient à manquer de vivres et de munitions, furent assez faibles pour se laisser séduire par ses promesses, et pour trahir la foi qu'ils avaient jurée à Christine. Cette généreuse femme, abandonnée de tout le monde, se vit réduite à composer avec son plus cruel ennemi. Gadd, au nom du roi, prit l'engagement solemnel de conserver aux habitans de Stockholm leurs lois et leur liberté, d'oublier entièrement tout ce qui

s'était passé, de ne mettre aucun nouvel impôt sans le consentement des états, et de ne revêtir des emplois ecclésiastiques, civils et militaires, que des naturels du pays. Il promit aussi à Christine qu'on lui assurerait la possession de ses biens, et qu'on ne lui parlerait jamais de la résistance opiniâtre qu'elle avait faite.

Calmar se rendit sans soutenir de siège. Il ne fut pas difficile de traiter avec le commandant, qui, comme nous l'avons déjà dit, n'attendait qu'une occasion favorable pour rendre la ville.

Le 17 septembre 1520, le roi, accompagné des évêques, des députés, de la noblesse et du clergé, fit son entrée dans Stockholm : il était escorté par 1000 cavaliers et 2000 hommes d'infanterie. Il se rendit à l'église, où il reçut la bénédiction, et alla ensuite dîner chez un bourgeois nommé Holste. La paix fut proclamée le même jour au son des trompettes. Le peuple, naturellement avide de nouveautés, espérant toucher à la fin de ses malheurs, se livra pendant plusieurs jours aux transports de la joie. Le roi ayant appris que de nouveaux troubles éclatés en Danemarck nécessitaient sa présence dans

ce royaume, partit à la hâte pour Copenhague, remettant son couronnement au mois de novembre suivant, et laissant 4000 hommes de garnison à Stockholm. Il emmena avec lui la plus grande partie des troupes auxiliaires, a nsi que Krumpe, qui lui était devenu suspect. Il laissa l'administration générale du royaume entre les mains de Trolle, et nomma l'amiral Norby généralissime des troupes. Gadd, qui, par sa trahison, avait le plus influé sur ce changement de gouvernement, fut fait commandant des troupes danoises en Finlande.

Laissons un moment le perfide et soupçonneux Christiern, pour revenir à Erichson. Sans cesse occupé du noble dessein de délivrer sapatrie, ce généreux seigneur traversa, toujours inconnu, la Smaland et la Gothie occidentale : pour se faire une juste idée des dangers qu'il courut, il suffit de savoir que ces provinces étaient remplies de troupes danoises, et que la crainte d'être surpris ou reconnu le força de voyager la nuit, et de se tenir caché le jour dans les forêts : les dimanches, cependant, lorsque les paysans étaient rassemblés dans les villages, il se hasardait à sortir de sa retraite, pour venir

se mêler au milieu d'eux : il leur racontait les cruautés de Christiern, leur faisait voir le joug honteux dont il accablait le royaume, et cherchait à éveiller en eux le sentiment de la gloire et de la vengeance. Mais, hélas! il ne trouva que des cœurs froids et insensibles. Loin d'être rebuté de son peu de succès, il se rendit en Sudermanie chez son beau-frère Brahe, à qui il fit part du plan qu'il avait formé de se découvrir aux paysans, de les engager à se révolter et à prendre les armes, et de marcher à leur tête sur Stockholm : ce plan parut aussi téméraire qu'inexécutable à Brahe, qui n'avait ni le génie ni le courage nécessaires aux grandes entreprises. Sa femme se joignit à lui pour détourner Erichson d'un projet qui le perdrait inévitablement lui et les siens. Leurs représentations furent vaines, et les beaux-frères se séparèrent avec une façon de penser bien différente. Erichson, déplorant la pusillanimité de Brahe et de sa femme, se retira au château de Rœffnas, appartenant à son père qui résidait à Stockholm, pour y méditer sur les moyens d'arracher la couronne au tyran qui opprimait sa malheureuse patrie, tandis que son beau-frère et sa sœur prirent la route

de la capitale, pour assister aux fêtes de son couronnement.

On s'occupait pendant ce tems-là en Danemarck des destins de la Suède. Le roi, ainsi que son conseil, sentaient bien la difficulté de conserver ce royaume, sans y laisser une armée considérable qui absorbait tous les revenus de l'état: car on avait tout à craindre du caractère violent et impétueux des Suédois, qui ne manqueraient pas de chercher l'occasion de secouer un joug honteux. Ces inquiétudes, jointes au desir d'exercer une autorité despotique sur ce royaume, menèrent aux plus cruelles résolutions : on persuada au roi que sa tranquillité ne pourrait être assurée que lorsqu'il se serait défait des premières familles suédoises. Quelques écrivains font honneur de ce projet à Sigbritt, qui gouvernait à son gré l'esprit du monarque. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme artificieuse lui conseilla de prendre pour prétexte et excuse des cruautés qu'on allait exercer, la bulle d'excommunication et la prière que le pape lui avait faite d'en procurer l'exécution. Elle l'engagea aussi à emmener avec lui deux ministres sur lesquels il ne manquerait pas de jeter tout l'odieux des crimes qui

devaient plonger la Suède dans le deuil et le désespoir.

Avant de quitter le Danemarck, Christiern renvoya, d'une manière barbare, les troupes françaises qui lui avaient rendu de si grands services : il leur refusa non-seulement ce qu'il leur devait de leur solde, mais il ne voulut pas même leur faire donner les vivres qui leur étaient nécessaires, ni leur fournir des vaisseaux pour retourner dans leur patrie. Ces infortunés, manquant de tout, se virent contraints de se disperser : quelques-uns prirent parti parmi les Danois : d'autres périrent de faim ou de misère, ou furent égorgés par ces derniers : un très-petit nombre eut le bonheur de se sauver et d'arriver en France dans l'état le plus déplorable.

Christiern partit enfin pour Stockholm, accompagné de sa femme et d'une grande partie de sa cour. Sigbritt, connaissant la haine des Suédois pour elle, resta en Danemarck : d'ailleurs, sa présence dans ce royaume était nécessaire aux intérêts du roi : elle avait eu soin de placer auprès de lui deux ministres, sur la fidélité et le dévouement desquels elle pouvait compter ; l'un se nommait Diederich Slagkœck, confesseur

du roi, archevêque de Lunden, qui, par sa protection, était parvenu de l'état de barbier au rang de primat de Danemarck. L'autre, Beldenake, évêque d'Odensée. Les habitans de Stockholm, qui étaient bien éloignés de prévoir les malheurs qui planaient sur leurs têtes, et qui ne s'occupaient que des fêtes du couronnement, reçurent avec des acclamations de joie leur nouveau maître.

Afin de couvrir son usurpation d'une apparence de légitimité, Christiern, après s'être assuré d'avance des suffrages, voulut se faire élire solemnellement: il convoqua à cet effet le sénat dans un couvent de Stockholm, où il fut élu par vingt sénateurs séculiers, et cinq ecclésiastiques. Trois jours après, il fit assembler le peuple sur le Brunkenberg, qu'il avait eu soin de faire entourer de troupes. Beldenake monta dans une tribune, et s'efforça de prouver que, suivant les lois de Saint-Erick, Christiern était l'héritier légitime de la couronne : il demanda au peuple si son intention était de le reconnaître en cette qualité. Personne n'ayant osé le contredire, l'archevêque proclama Christiern roi de Suède, et toute l'assemblée prêta le serment de fidélité.

Le jour même de son couronnement, le roi leva le masque, et commença à donner des preuves de son mépris pour ses nouveaux sujets : il voulut que les Danois occupassent exclusivement les places d'honneur dans les cérémonies de cette auguste journée, et qu'ils jouissent seuls de l'avantage de porter la couronne, le sceptre, la pomme et l'épée impériales. Il éleva aussi plusieurs étrangers au rang de chevaliers : les Suédois furent oubliés. Une conduite si odieuse étonne peu, lorsqu'on veut réfléchir sur le caractère déjà connu de Christiern. Mais ce qu'on ne croira qu'avec peine; ce qu'on ne pourra pas apprendre sans frémir d'horreur, c'est qu'au milieu de ces fêtes solemnelles, aux pieds des autels où il jurait de rendre son nouveau peuple heureux, ce monstre n'était occupé que des moyens d'exécuter l'horrible projet qu'il avait conçu en Danemarck. A peine sorti du temple, il assembla son indigne conseil, et lui communiqua la soif du sang et de la vengeance qui le dévorait. Aussi barbares, aussi féroces que leur maître, ces lâches courtisans se disputèrent l'honneur d'inventer de nouveaux crimes : les uns conseillèrent de mettre de la poudre à canon dans plusieurs

salles du palais, d'en accuser les sénateurs, et de les faire exécuter sur-le-champ comme coupables de haute trahison. D'autres furent d'avis de susciter une rixe entre les bourgeois et les soldats, et de profiter du tumulte pour égorger les prétendus ennemis du roi. Les suites dangereuses que pouvaient avoir ces conseils les firent rejeter plutôt que leur cruauté. Christiern, tremblant de voir échapper ses victimes, accusait déjà ses conseillers du peu de ressources de leur imagination, lorsque Sclaghœf ouvrit un avis qui obtint l'approbation générale. « Pourquoi, « dit-il, chercher bien loin un prétexte ou « une excuse à la chose la plus juste et la « plus simple? « Christiern, en combattant, « combattait-il uniquement pour lui? Non « sans doute: il était le vengeur du saint siège « offensé. Comme roi, ou comme homme, « qu'il suive les mouvemens de son cœur « généreux, et qu'il pardonne à ses ennemis, « je ne puis qu'approuver et admirer tant de « vertus: mais comme dépositaire des foudres « du vatican, il ne saurait sans crime en « détourner les coups qui doivent frapper « et anéantir les coupables. Je le plains, mais « ma conscience m'ordonne de lui rappeler

N 2

« ses engagemens et ses devoirs. » L'assemblée applaudit à la force de ces raisonnemens, et l'avis de Sclaghœf fut adopté d'une voix unanime. Il ne manquait plus qu'un accusateur : Trolle se chargea avec empressement de ce rôle infame.

Trois jours s'étaient écoulés en plaisirs et en festins, lorsque le quatrième, à une fête magnifique où Christiern avait invité tous les seigneurs suédois, on vit paraître l'archevêque d'Upsal, accompagné de ses parens et de ses amis, qui vint demander justice à ce prince contre ceux qui l'avaient injustement condamné, et qui, en démolissant son château de Stæke, avaient porté leurs mains sacrilèges sur l'héritage de l'église. Le roi, par une hypocrisie adroite, refusa d'être juge dans cette affaire, et la renvoya aux deux prélats danois, à qui le pape avait adressé la bulle contre l'administrateur. On érigea un tribunal composé uniquement de Danois, devant lequel furent cités ceux dont la perte était jurée d'avance. Christiern, jaloux de se repaître du plaisir barbare de voir le trouble et la consternation de ses ennemis, voulut être témoin de leur jugement. La veuve de l'administrateur fut la première qui comparut:

on lui enjoignit de répondre pour son mari sur des affaires d'état. La malheureuse Christine, dont les malheurs avaient abattu le courage, montra dans cette occasion une faiblesse étonnante dans une femme qui avait déployé un si grand caractère. Après avoir défendu avec force et énergie la mémoire de son époux ; après avoir prouvé qu'il n'avait jamais agi que d'après les délibérations et les décrets du sénat, elle rappela au roi les promesses qu'il lui avait faites, et le supplia d'avoir pitié d'une veuve et d'une mère infortunée. Christiern lui répondit qu'il était au désespoir que sa médiation ne pût rien dans cette affaire, mais que les prélats étaient seuls chargés de prononcer l'arrêt. Les accusés ayant été tour à tour interrogés pour la forme, ces juges, ou plutôt ces bourreaux, se hâtèrent de porter leur jugement et condamnèrent à périr comme hérétiques, tous ceux qui, par leur conduite avec Trolle, avaient attiré sur eux l'excommunication de l'église. Le chancelier Grégorson, à qui l'on devait en grande partie la soumission du peuple, fut aussi enveloppé dans cet arrêt de proscription. Sur les représentations qu'il fit des services qu'il avait rendus, on lui

répondit qu'on ne lui en devait aucune obligation, puisque la nécessité seule l'avait engagé à se conduire ainsi dans ces circonstances.

L'arrêt prononcé, le roi s'éloigna : les soldats de sa garde entrèrent aussitôt dans la salle, et s'emparèrent de Christine, des sénateurs, des magistrats et de toutes les victimes qui leur furent désignées. On ne les conduisit pas en prison, on les garda dans le palais. La crainte que le peuple ne se révoltât commanda ces précautions, et fit hâter en secret les préparatifs de cette sanglante scène.

Le 8 novembre, jour terrible où tant d'innocentes victimes furent sacrifiées à l'ambition du barbare Christiern, le son des trompettes se fit entendre dès le matin. Les hérauts d'armes proclamèrent dans les rues l'expresse défense aux habitans de sortir de la ville, et l'ordre de se tenir enfermés dans leurs maisons sous peine de la vie. Toute la garnison prit les armes, et l'on mit sur la grande place plusieurs pièces de canons tournées contre les principales rues qui y aboutissaient. Rien n'avait encore transpiré de ce qui s'était passé au palais. Le peuple, inquiet, faisant peu de cas de l'ordre qui lui enjoignait

de se tenir dans les maisons, parcourait les rues en se demandant les raisons qui pouvaient engager à prendre des mesures si sévères, lorsque tout à coup on aperçut les premiers et les plus respectables du royaume entre les mains des bourreaux qui les conduisaient au supplice.

Comment peindre ce qui se passa dans le cœur des malheureux habitans de Stockholm? les uns, glacés par l'effroi, détournaient la tête, en cherchant à s'arracher à cet horrible spectacle; les autres, animés par la colère et le desir de la vengeance, voulaient se précipiter sur les bourreaux, et leur enlever ces augustes victimes. Les femmes, les vieillards, les enfans, les pauvres faisaient retentir l'air de leurs gémissemens : c'était un époux, un fils, un père, un bienfaiteur dont on déplorait la perte, et dont on demandait la grâce au ciel. Les farouches soldats, l'œil attentif sur les moindres mouvemens du peuple, repoussaient les plus mutins par la force, et regardaient d'un air tranquille ceux qui se désespéraient. Ce triste cortège, composé de quatre-vingt-quatorze personnes, parmi lesquelles se trouvaient l'archevêque de Linkœping, les évêques de Skara, de Strengnæs, les sénateurs et les premiers

magistrats de la ville, traversa lentement les rues qui conduisaient à la grande place. Ces malheureux, revêtus encore des mêmes habits avec lesquels ils s'étaient rendus au palais, marchaient enchaînés deux à deux. On poussa la barbarie jusqu'à leur refuser un confesseur, et à les priver, dans ces tristes momens, d'un ami tendre et sensible, qui rassure et console toujours le faible, ébranle et convertit quelquefois l'esprit le plus fort. Condamnés par le pape à périr comme des hérétiques, ils devaient, d'après la loi d'un Dieu plein de miséricorde, que dis-je? d'après l'interprétation des indignes ministres de ses autels, être voués, pour l'erreur d'un jour, à des flammes éternelles.

Malgré l'appareil affreux dont ils étaient entourés, la sérénité, compagne fidelle de l'innocence, régnait sur le visage de ces infortunés. Quand ils furent arrivés au pied de l'échafaud, le peuple, ne pouvant plus retenir son indignation, voulut faire un mouvement pour les sauver: les Danois alors se précipitèrent sur la foule, et, sans égard pour le sexe, ni l'âge, égorgèrent tout ce qui se trouva sous leurs barbares mains.

Mathias Lilie, évêque de Strengnæs, qui

le premier avait reconnu Christiern, fut par reconnaissance exécuté le premier; après lui, Vincentius, évêque de Skara : ce dernier harangua le peuple au nom de ses compagnons d'infortune, et le conjura de venger un jour leur mort. Le plus vieux des bourg-mestres, ainsi que quelques autres, voulurent aussi parler au peuple, mais les soldats firent un bruit si considérable avec leurs armes, qu'il fut impossible d'entendre ce qu'ils disaient. Grégorson, chancelier du royaume; Erik Johanson, père de Gustave; les sénateurs, les bourg-mestres, les magistrats, les seigneurs, appelés suivant le rang qu'on leur avait désigné, présentèrent ensuite leur tête sous le fatal couteau. La place n'offrit bientôt plus aux regards effrayés qu'une mare de sang sur laquelle nageaient les cadavres. A ces horreurs commises sous l'apparence de la justice, se joignirent celles que se permirent ceux qui profitèrent de cette occasion pour exercer des vengeances particulières. Ici les parens, les amis, les domestiques des condamnés, ainsi que des bourgeois qui avaient paru mécontens du gouvernement danois, furent pendus sans espèce de formalité à des potences dressées à la hâte. Là, des femmes,

des filles, qui n'avaient pas pu retenir leur sensibilité, furent inhumainement fustigées par des bourreaux. Le chevalier Mœns Jœnsson, celui qui avait défendu avec tant de courage Calmar, fut d'abord crucifié, et ensuite écartelé : quand on l'eut descendu de croix, on lui coupa les parties naturelles. Au milieu des souffrances de ce cruel supplice, il ne cessa pas d'exciter le peuple à la vengeance : les Danois, pour mettre fin aux imprécations qu'il faisait contr'eux, lui fendirent le ventre, et lui arrachèrent le cœur.

Les cadavres restèrent deux jours et deux nuits sur la place publique, et devinrent la pâture des chiens dévorans et des oiseaux carnassiers. L'implacable Christiern, non content d'exercer sa vengeance sur les vivans, l'étendit jusque sur les morts : il fit exhumer le corps de l'administrateur, et celui d'un de ses fils, qui avait péri long-tems avant lui, et les fit réunir à ceux des autres victimes immolées à sa rage : ce monstre poussa la barbarie jusqu'à venir se promener sur la place, trempant ses pieds dans le sang, et se récréant de l'abominable spectacle de ces corps mutilés. Il défendit, sous peine de la vie, d'en enlever aucun : il semblait que son

intention fût de réduire le peuple au plus affreux désespoir. Ce ne fut que le troisième jour, lorsque l'air fut infecté par l'odeur de ces cadavres, qu'il les fit porter hors de la ville, et brûler sur des bûchers enduits à cet effet de poix et de goudron.

L'évêque de Linkœping échappa à la mort d'une manière tout à fait inattendue : étant déjà au pied de l'échafaud, il supplia l'officier danois qui commandait la garde d'aller dire au roi qu'il trouverait sous le cachet et le sceau de ses armes, qu'il avait apposées à l'acte de déposition de Trolle, la preuve manifeste de son innocence. Christiern, plutôt par curiosité que par un sentiment d'humanité, leva lui-même la cire du cachet, et trouva en effet un billet dans lequel l'évêque protestait que ce n'était que par la force qu'il souscrivait à la condamnation de l'archevêque. Le roi parut satisfait de cette protestation, et pour prouver qu'il n'était que le défenseur du saint siège, il fit mettre sur-le-champ le prélat en liberté.

Plusieurs seigneurs, pour échapper à la mort, s'étaient cachés. Le roi, dont la vengeance n'était pas encore assouvie, ordonna que l'on fît les plus grandes recherches dans

toutes les maisons de la ville. Les soldats employés à cette expédition se portèrent aux derniers excès : ces barbares, enhardis par l'impunité et l'exemple de leurs maîtres, pillèrent les maisons, violèrent les femmes et les filles, et égorgèrent les pères de famille sur les corps de leurs épouses et de leurs enfans expirans.

Le roi, certain que malgré tous ses soins, plusieurs de ses ennemis s'étaient encore soustraits à la mort, fit proclamer une amnistie générale. Loin de s'instruire sur l'avenir par le passé, on eut encore l'imprudence de se fier à cette proclamation ; mais à peine ces malheureux seigneurs sortirent-ils de leurs retraites, qu'ils furent massacrés : ceux que l'on rencontra sur les routes furent arrachés de dessus leurs chevaux, et pendus aux potences les plus prochaines.

Christiern, insatiable de sang, avait résolu la mort de la malheureuse Christine : il lui fit cependant la grâce de lui laisser le choix d'être noyée, brûlée ou enterrée vivante. L'amiral Norby, qui avait des vues secrètes et de grands intérêts particuliers, fit tant auprès du roi, qu'il parvint à faire commuer la peine de mort en une prison perpétuelle,

où Christine fut conduite chargée de fers. On força cette mère infortunée de faire revenir son fils de Dantzic, et il fut, ainsi qu'elle, plongé dans les prisons de Danemarck. Sans les présens considérables que cette respectable femme fit faire aux favoris de Christiern, sa vieille mère aurait été enfermée dans un sac et jetée à la mer.

Les seigneurs de la Finlande ne purent échapper à l'infatigable cruauté de Christiern, et partagèrent le sort des autres nobles du royaume. Henri Gadd, à qui le roi avait confié le commandement des troupes danoises dans cette province, et dont la trahison lui avait été si utile, fut compris dans cette proscription : à peine fut-il arrivé dans son commandement, que l'ordre y fut donné de le décapiter.

Christiern, voulant voir par lui-même si ses ordres étaient fidèlement exécutés, parcourut le royaume : dans tous les lieux où il passa, il fit élever des potences, dresser des échafauds, et y laissa des traces et des souvenirs ineffaçables de sa barbarie. A Vadstena, quelques Suédois s'étant permis de se plaindre, il les fit rompre vifs. A Nydala, pour trouver un prétexte de s'emparer des

trésors de l'abbaye, il chercha une mauvaise querelle aux moines, et en fit noyer cinq, y compris l'abbé. Il avait juré une haine éternelle à la famille de Ribbing, et il desirait ardemment de l'éteindre tout à fait, en immolant jusqu'au dernier de ses rejetons. Après les plus scrupuleuses recherches, il trouva à Linkœping deux enfans, reste infortuné de cette illustre famille, dont l'un avait neuf ans et l'autre six. L'innocence de leur âge aurait dû lui inspirer quelque pitié, et l'engager au moins à ne pas aggraver les horreurs de leur supplice. Ce monstre, ce barbare, au contraire, montra dans cette occasion un rafinement de cruauté : il fit attacher ces malheureux enfans par les cheveux, et les fit enlever de terre jusqu'à la hauteur du bras du bourreau, qui refusa de faire cette horrible exécution, et qui jeta loin de lui, avec horreur, le fer homicide destiné à les frapper. Christiern, furieux, se serait peut-être chargé lui-même de cet affreux ministère, s'il n'eût rencontré un tigre tel que lui, qui se mit en devoir d'exécuter ses ordres. Ce monstre décapita les deux enfans, ainsi que le bourreau qui s'était montré trop sensible. Tant de crimes, tant d'horreur révol-

tèrent tous les Danois honnêtes qui avaient accompagné le roi en Suède : le général Otto Krumpe, las d'en être le témoin, donna sa démission.

L'infame Christiern, les mains encore fumantes de sang, partit pour Copenhague, chargé des malédictions des Suédois qui le nommèrent le Néron du Nord. Il laissa Beldenake, évêque d'Odensée, en qualité de vice-roi, et lui donna Trolle et Slaghœck pour collègues : de sa propre autorité et sans égard pour les droits de l'église, il revêtit les deux prélats danois des évêchés vacans de Strengnæs et de Skara. Il confia le commandement des places de Nikœping et de Westeræs à deux allemands, nommés Bernard et Henri de Melen : ce fut entre ces deux commandans et un autre allemand, nommé Henri Ranzow, que le commandement des troupes de terre fut partagé. Afin d'ôter tout moyen de révolte aux Suédois, il fit publier une loi qui ordonnait de les désarmer. Les seigneurs donnèrent les premiers l'exemple de la faiblesse : mis en fuite et poursuivis par les Danois comme des bêtes sauvages, plusieurs se sauvèrent en Gothie, ou se réfugièrent sur la flotte de l'amiral Norby, où, par une

singularité étonnante, ils trouvèrent un asile assuré.

Maintenant que la noblesse suédoise se trouvait presqu'entièrement détruite, et que la haine de la nation contre Christiern était à son comble, l'amiral Norby forma le projet d'enlever la couronne à ce monarque pour la poser sur sa propre tête : afin d'y parvenir, il se montra doux et humain avec les Suédois, donna un asile aux seigneurs fugitifs, et commença une correspondance avec Christine dont il adoucit le sort autant qu'il lui fut possible. Elle était alors à Kallundbord en Danemarck, où se trouvaient aussi plusieurs autres dames suédoises prisonnières : Cécile, mère de Gustave Erichson, était de ce nombre. Après le départ du roi, les proscriptions et le pillage s'organisèrent en Suède : le vice-roi, laissant un champ libre à ses passions, se permit tous les crimes, du moment qu'ils purent servir son avarice, sa cupidité et son ambition. D'un autre côté, les commandans militaires, au mépris de toute discipline, divisèrent leur armée, et parcoururent les provinces, pillant et massacrant partout. Quelques seigneurs ne sachant plus quel parti prendre, se jetèrent entre les bras de

Trolle, et implorèrent son appui : mais que pouvaient-ils attendre d'un prêtre impitoyable, chargé de crimes, et qui devait toujours craindre de trouver un vengeur dans les parens de ceux qu'il avait immolés à son ambition? D'autres, au désespoir, se tournèrent contre leur propre patrie, et prirent du service dans les troupes danoises, s'estimant fort heureux quand ils n'étaient pas refusés.

Erichson, toujours errant, avait appris à Raffnæs les scènes horribles qui s'étaient passées à Stockholm, ainsi que le sort qu'avaient éprouvé son père, sa mère, ses parens et ses amis. Les Danois, qui savaient bien qu'il était dans le royaume, le faisaient chercher partout : sa tête fut mise à prix, et la peine de mort portée contre ceux qui lui donneraient un asile. La crainte glaçait tous les cœurs et les fermait à la pitié : aussi personne ne voulut ni n'osa le recevoir. Les chartreux de Grypsholm, dont ses aïeux étaient les fondateurs, lui refusèrent l'entrée de leur couvent : ne se trouvant plus en sûreté à Raffnæs, il résolut d'en sortir, et de chercher une retraite près des montagnes de Norwège, dans les plaines de la Dalécarlie, pays stérile en grains, mais

fertile en hommes. Quoique nous ayons déjà parlé d'eux dans le tableau que nous avons fait de la Suède, cette province devenant le théâtre des grands évènemens qui vont se passer, nous croyons nécessaire de faire connaître l'esprit qui régnait alors chez ce peuple, qui a conservé jusqu'à présent ses anciennes lois, ses anciens usages, et qui diffère encore aujourd'hui, par ses mœurs, ses vêtemens et son langage, des autres habitans de ce royaume.

Dans toute cette province, on ne rencontrait pas une seule ville : on n'y trouvait que des villages qui, divisés en grandes paroisses, étaient placés dans le voisinage des forêts, ou sur le bord des fleuves et des lacs : quelques-uns, situés sur des montagnes presque impraticables, étaient habités par des hommes durs et grossiers. Les plus anciens des villages étaient, ainsi que chez plusieurs peuplades de sauvages en Amérique, les juges en tems de paix, et les chefs en tems de guerre : ils n'exerçaient aucun autre pouvoir. La constitution de ces paysans était tout à fait démocratique : les habitans de chaque village avaient un droit égal aux délibérations ; ils s'assemblaient ordinairement les

jours de fêtes pour s'occuper des affaires du canton : ils ne payaient que de très-légers impôts, dans la crainte où l'on était de mettre leur obéissance à l'épreuve. Il y avait aussi parmi eux des nobles, mais qui ne jouissaient d'aucune prérogative particulière. Les Dalécarliens ont été, de tout tems, sincères, laborieux, sobres et vaillans : c'est à ces hommes rares qu'Erichson dut sa gloire et son bonheur, et la Suède sa liberté.

Avant d'arriver dans leurs plaines, un accident affreux vint encore ajouter aux peines et à l'embarras d'Erichson : il avait choisi, parmi les personnes attachées à son service, un vieux domestique, sur la fidélité duquel il croyait pouvoir compter. Ce malheureux, désespérant apparemment de la bonne fortune de son maître, le quitta en lui emportant tout ce qu'il possédait. Erichson, furieux de perdre à la fois tout son argent, et les effets précieux qu'il avait pu conserver, se mit à la poursuite de son perfide serviteur, et ne s'arrêta que lorsque son cheval ne put plus marcher, et qu'il remarqua le danger auquel il se trouvait exposé en avançant trop près des Danois : il ne lui resta d'autre parti que d'abandonner son cheval, ainsi que le reste

de son bagage, pour songer à son propre salut. Il quitta ses habits, prit une grossière souguenille, se couvrit la tête d'un chapeau rond, et, la hache sur l'épaule, il marcha comme un ouvrier qui cherche de l'ouvrage : sans argent, sans ressources, sans espérance, abandonné de tout le monde, il erra dans les forêts et sur les montagnes les plus désertes : il arriva enfin, excédé de fatigues, à Fahlun, où il chercha et trouva de l'ouvrage. Obligé de pourvoir à sa subsistance, il travailla dans les mines en qualité de manœuvre; mais sa santé se trouvant bientôt altérée de ces travaux souterrains, il résolut d'y renoncer, et d'aller chercher ailleurs de l'occupation : il se rendit, dans la paroisse de Wika, chez un riche propriétaire nommé Pehrson, qui le fit travailler à la journée; il ne tarda pas à être remarqué par ses compagnons de travail, qui trouvèrent ses manières bien opposées à son état. Une femme chez laquelle il logeait s'aperçut un jour de la finesse de sa chemise, et courut instruire Pehrson de cette découverte, qui, par un simple mouvement de curiosité, lui fit dire de venir le trouver. Mais quelle fut sa surprise, lorsque, dans un de ses manœuvres, il reconnut Gustave Erich-

son, son ancien compagnon d'études! Le bruit des exécutions, des assassinats et des proscriptions qui avaient couvert la Suède de deuil, n'était pas encore parvenu dans ces heureuses et paisibles contrées. Erichson en fit un fidèle récit à son hôte, et le conjura, au nom de la patrie, de l'aider à mettre fin à tant de malheurs. Pehrson, paraissant partager la noble ardeur qui l'animait, lui promit de le mettre bientôt à la tête d'une petite troupe qui grossirait chaque jour. Mais quand il fallut en venir à l'exécution, le courage lui manqua, et il trouva qu'il y avait une témérité inexcusable à attaquer un ennemi si puissant: il fit sentir à Erichson les dangers auxquels il s'exposait en le gardant plus longtems chez lui, et le pria de faire cesser ses justes inquiétudes par un prompt départ.

L'hiver était déjà très-avancé; Erichson, après avoir marché pendant deux jours, se trouva arrêté par les glaces: il prit cependant le parti de braver cet obstacle; mais à peine eut-il fait quelques pas, que la glace se fendit sous ses pieds, et il aurait péri infailliblement si quelques paysans n'étaient accourus à son secours: ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à le tirer de ce danger, pour

l'exposer à un autre encore plus grand : ils le portèrent chez le seigneur du lieu, nommé Areud Péterson, qui avait servi sous ses ordres, et qui reconnut d'abord son ancien général. La bonne réception que lui fit Péterson, les offres de service qu'il lui prodigua, inspirèrent à Erichson la plus grande confiance ; (les malheureux se flattent toujours) et le décidèrent à lui faire part des grands desseins dont il était occupé. Péterson parut les admirer, et promit d'en seconder l'exécution de tout son pouvoir. Mais ce traître, séduit par le prix attaché sur la tête d'Erichson, conçut au même instant le projet odieux d'aller le dénoncer : il prétexta un voyage, disant qu'il voulait engager plusieurs de ses amis à embrasser une si belle cause, et il se rendit auprès du commandant danois le plus voisin, à qui il déclara qu'Erichson était chez lui. Le commandant détacha sur-le-champ vingt-quatre hommes pour aller s'en emparer. Erichson était perdu sans ressource, si son bonheur ne lui eût fait rencontrer dans la femme de Péterson un cœur délicat et sensible, apanage ordinaire d'un sexe charmant : cette généreuse femme, qui connaissait la fausseté de son mari, et qui se doutait du

but de son voyage, conseilla à Erichson de prendre promptement la fuite, et, pour le faciliter, lui fit présent d'un traîneau et d'un excellent cheval. Erichson, pénétré tout à la fois d'indignation et de reconnaissance, s'éloigna des lieux où il venait d'éprouver tant de perfidie et de générosité. Après avoir erré encore pendant long-tems, il arriva à Sverdsoe, chez un curé qui l'avait connu à l'université d'Upsal : ce digne ecclésiastique, qui suivait, sans ambition et sans intrigues, la religion dont il était le ministre, accueillit Erichson, le tint caché pendant huit jours dans son église, et le conduisit ensuite à Isala, chez un brave paysan nommé Siven Nilson.

Les Danois faisaient les plus grandes recherches pour découvrir la retraite d'Erichson : des espions vinrent un jour jusqu'à Isala, dans la chambre même où il se trouvait, et prirent près de lui des informations sur son propre compte : Erichson répondit à leurs questions sans se déconcerter. Mais la femme de Nilson, qui tremblait qu'il ne fût découvert, mit fin, par une ruse adroite, à ce dangereux entretien : elle lui demanda avec colère ce qu'il faisait là, au lieu d'être

à son ouvrage, le traita de lâche, de fainéant, et le mit à la porte à grands coups de rateau. Quelque bonne volonté qu'eût Nilson de garder Erichson chez lui, le danger qu'il venait de courir était trop grand pour risquer de l'y exposer une seconde fois : il se chargea donc de le mener à Rattwick. Cette démarche était périlleuse et difficile, car les Danois occupaient tous les ponts et les passages. Il fallut avoir recours à une nouvelle ruse, qui pensa coûter la vie à Erichson : caché dans un grand charriot de paille, il avait déjà passé heureusement devant plusieurs corps-de-garde, lorsqu'il fut arrêté par une patrouille que commandait un officier sévère et méfiant : cet officier ordonna à ses soldats de sonder la voiture avec leurs piques : ses ordres furent sur-le-champ exécutés, et Erichson se sentit blesser à la cuisse. Malgré la douleur qu'il éprouva, il eut la présence d'esprit et le courage de ne jeter aucun cri. Les perquisitions finies, le commandant laissa Nilson, qui était plus mort que vif, continuer sa route. La blessure qu'avait reçue Erichson saigna si fort, que le sang, après avoir traversé la paille, finit par couler par terre, et par laisser des traces sur la route. Nilson, craignant que

cela ne réveillât les soupçons, fit une entaille à la jambe d'un de ses chevaux, et n'ayant plus rencontré d'obstacles, conduisit à bon port Erichson à Rattwick.

Ce lieu, un des principaux de la Dalécarlie, parut à Erichson un des plus propres à l'exécution de ses projets. Sa blessure, heureusement, n'était pas dangereuse; dès qu'il y eut mis le premier appareil, il se rendit à l'église, où il savait que les paysans étaient assemblés: sans se faire connaître, il leur fit le détail des cruautés de Christiern, leur peignit les malheurs de la patrie, et leur fit sentir la honte de rester ainsi esclaves d'un tyran: il leur cita, pour exemple, leurs généreux ancêtres, les conjura de les imiter, et de secouer, pendant qu'il en était encore tems, le joug sous lequel ils gémissaient. Les paysans, émus par ses discours, lui promirent de prendre les armes, si leurs voisins consentaient à les seconder. Erichson, au comble de la joie, se rendit aussitôt à Mora, paroisse la plus considérable de ces plaines, puisqu'elle a douze milles de Suède de circuit.

Le bruit de ce qui venait de se passer à Rattwick ne tarda pas à parvenir aux oreilles de Henri de Melen, commandant du

château de Westeræs : comme il n'était pas sans inquiétude de la part des Délécarliens, il promit de doubler le prix de la tête d'Erichson, et il envoya des émissaires pour démentir tout ce qu'il avait raconté de Christiern, et pour faire un éloge pompeux de la bonté et de la générosité de ce monarque. Un vice-bailli, nommé Nils West-Goete, fut un de ceux qui se montra le plus habile dans l'art de tromper le peuple : il répandit partout qu'Erichson était un imposteur chargé de crimes, et rempli d'ambition, qui cherchait à soulever des habitans heureux et tranquilles, pour satisfaire sa vengeance particulière, et servir les desseins téméraires qu'il avait conçus : il assura les Dalécarliens, dont il connaissait parfaitement le faible, que l'intention de Christiern était de diminuer encore leurs impôts, et de tout faire pour obtenir d'eux l'amour qu'on lui portait déjà dans le royaume. Tant d'intelligence et d'activité pour faire le mal, trouvèrent bientôt la récompense qui leur était dûe : un Danois, nommé Jute, qui avait été simple soldat sous Erichson, et qui lui était entièrement dévoué, vivait en Dalécarlie, où il s'était retiré : dès qu'il eut appris l'arrivée et les projets de son ancien général;

il vola auprès de lui, et fut le premier qui lui prêta le serment de s'attacher à sa fortune, et de ne jamais l'abandonner. Pour lui donner une preuve non équivoque de son attachement, il résolut de le venger des calomnies répandues contre lui par West-Goete : il saisit une occasion favorable, et plongea son épée dans le cœur de ce perfide. Cette mort fut le signal de la guerre qui décida du sort de la Suède.

Erichson, à son arrivée à Mora, s'était fait connaître aux paysans : on célébrait les fêtes de Noël, ce qui lui donna la facilité de parler aux habitans réunis : jamais ils ne lui parurent plus disposés à de grandes entreprises ; ils étaient nombreux, encouragés par l'idée qu'ils prenaient de leurs forces, et animés par le feu qui se communique ordinairement dans ces grandes assemblées. Erichson profitant des heureuses dispositions où ils les voyait, monta sur une colline, et leur dit : « Amis, verrez-vous encore long-tems « les malheurs de la patrie, et l'infame « Christiern jouira-t-il toujours en paix du « fruit de ses crimes? Attendrez-vous que, les « mains fumantes du sang des plus sages, « des plus éclairés et des plus vertueux du

« royaume, ce monstre vienne donner dans
« vos heureuses plaines, les spectacles hor-
« ribles qu'on a vus à Stockholm, et dont le
« récit fait frémir d'horreur? Je vois déjà
« les potences élevées, les échafauds dressés,
« les bûchers en feu : j'entends les cris
« plaintifs de vos femmes et de vos enfans
« qui implorent en vain la pitié des bour-
« reaux : ici c'est une fille égorgée après avoir
« satisfait la brutalité des soldats furieux;
« là, un enfant poignardé sur le sein de sa
« mère; plus loin, un vieillard expirant au
« pied des autels où il croyait trouver un
« asile. Ecoutez ce vieillard infortuné qui,
« d'une voix éteinte, vous reproche votre
« faiblesse, ou, plutôt votre lâcheté. Mais
« non, vous ne mériterez pas, vous n'en-
« tendrez pas un pareil reproche. Dalécar-
« liens, c'est à vous qu'appartient encore au-
« jourd'hui l'honneur de délivrer la Suède :
« la patrie en pleurs vous implore par ma
« bouche. Vos concitoyens, vos amis, vos
« frères n'attendent plus que vous. La fa-
« mille dispersée des Suédois sera par vous
« réunie : c'est sous vos drapeaux qu'elle
« marchera à la gloire; il vous sera facile
« de lui en montrer le chemin, vos aïeux

« vous ont appris à le connaître. Mais, hé-
« las! me verrai-je trompé dans l'espoir que
« m'ont donné vos vertus et votre courage?
« Lorsque seul, et bravant mille dangers,
« j'ai traversé les armées danoises pour venir
« vous trouver; lorsque j'arrive, lorsque je
« me fais connaître, serais-je abandonné ou
« livré par vous à mes ennemis? Je la re-
« gretterais peu cette existence que la mort
« de mon père, de mes parens, de mes
« amis m'a rendu odieuse et pénible; mais
« je ne me consolerais pas de laisser ma
« patrie en proie aux fureurs d'un monstre
« sanguinaire dont rien ne peut assouvir la
« vengeance et la cruauté. Amis, je vous en
« conjure au nom de tout ce que vous avez
« de plus cher, secondez la noble ardeur
« qui m'enflamme, venez venger le sang in-
« nocent versé sur les échafauds. Je marche
« à votre tête, et la justice de notre cause nous
« répond de la victoire. Que l'on dise un
« jour: la Suède était opprimée par un tyran
« barbare; tous les cœurs glacés d'effroi
« avaient perdu le courage qui caractérisa
« de tout tems la nation suédoise; la Suède
« allait être perdue:... les Dalécarliens pa-
« rurent, et la Suède fut sauvée. »

Ce discours, qu'Erichson termina en fondant en larmes, fit sur les assistans la plus vive impression. L'air retentit aussitôt des cris : *Vengeance ! vengeance !* Plusieurs couraient déjà aux armes, et étaient décidés à le suivre, lorsque cette généreuse ardeur fut tempérée par les conseils de quelques têtes plus timides ou plus prudentes, qui observèrent qu'on n'avait encore mis aucun impôt sur leurs terres; que la guerre n'avait déjà que trop duré; que celle qu'on voulait leur faire entreprendre n'était d'aucun avantage pour eux, et que les suites pouvaient leur en être funestes; que Christiern n'avait jusqu'à présent étendu ses cruautés que sur la noblesse; qu'il n'avait sûrement pas le dessein de venir les attaquer dans leurs forêts et dans leurs montagnes; qu'Erichson ne leur était que peu connu; qu'ils croyaient ses intentions bonnes, et qu'il les trouverait toujours disposés à le seconder quand les circonstances le commanderaient plus impérieusement; que, d'ailleurs, ils étaient bien aises de connaître les sentimens de leurs voisins avant de prendre aucun parti.

Erichson, trompé dans ses plus chères espérances, était au désespoir, lorsqu'un évè-

nement inattendu le servit au-delà de ses vœux. Les paysans étaient encore réunis, et Erichson au milieu d'eux, quand un détachement de cent Danois, qui avait eu vent de cette assemblée, et qui venait pour enlever Erichson, se porta sur le village de Mora en jetant des cris de fureur, comme s'ils eussent voulu mettre tout à feu et à sang. Les habitans paisibles de ces plaines, peu accoutumés à voir entrer chez eux de la sorte, et regardant comme un affront la violation qu'on voulait exercer des droits sacrés de l'hospitalité, entrèrent en fureur, et sonnèrent le tocsin. Le vent porta le son des cloches à la paroisse voisine, qui donna aussitôt le même signal d'alarme. Dans un moment plusieurs milliers de paysans se trouvèrent rassemblés, et assiégèrent la cour du presbytère où les Danois s'étaient retranchés. Ces derniers, forcés de céder au nombre, ne sauvèrent leur vie qu'en promettant de laisser partir librement Erichson qui, après avoir remercié les larmes aux yeux ses libérateurs, prit la route des plaines occidentales, afin de trouver, s'il était nécessaire, un asile dans ses déserts.

A peine était-il parti, qu'un seigneur,

nommé Lras Oloffon, arriva à Mora : il répéta aux paysans tout ce qu'Erichson leur avait dit de Christiern, et leur assura qu'ils verraient bientôt ce monarque dans leurs plaines, qu'il devait y venir pour y lever des impôts exorbitans, et pour faire dresser des potences pour ceux qui auraient la témérité de se plaindre.

Les Dalécarliens, frappés de stupeur, témoignèrent alors leurs regrets du départ d'Erichson. Oloffon apprit d'eux, avec une joie inexprimable, que son ancien commandant ne pouvait pas encore être fort éloigné : il les engagea à se réunir à Erichson, et leur jura qu'il était le seul homme qui pût sauver le royaume. Un autre seigneur fugitif, nommé Michelson, qui arriva aussi à Mora, confirma tout ce qu'Oloffon venait de dire : il fit un tableau effrayant des scènes sanglantes qui s'étaient passées à Stockholm, et dont il avait été le témoin. Ce tableau, accompagné des détails de la cruauté exercée par Christiern sur le corps de Sture, dont la mémoire était encore si chère aux Dalécarliens, décida leur incertitude, et la changea dans la ferme résolution de prendre les armes, et de suivre partout Erichson. Leur premier

soin fut de le faire prévenir des dispositions où ils étaient. L'exprès qui lui fut expédié le rencontra dans la paroisse de Lima. Erichson, surpris, enchanté, revint aussitôt à Mora.

Il trouva à son arrivée deux cents hommes prêts à le suivre : il se mit à leur tête, et marcha droit à la grande mine de cuivre. L'inspecteur y demeurait dans un château fortifié, dont la garnison était assez considérable. Les Dalécarliens se cachèrent dans un bois voisin jusqu'à la nuit : dès que l'obscurité leur permit d'approcher, ils escaladèrent le château, et égorgèrent tout ce qui osa leur faire résistance. Erichson eut beaucoup de peine à sauver la vie à l'inspecteur, qui fut fait prisonnier avec toute la garnison. On trouva dans la caisse militaire une somme d'argent appartenante au roi de Danemarck : Erichson la partagea entre ses compagnons d'armes. Cette attaque imprévue, couronnée par la victoire, fit la plus grande sensation dans le pays : les fugitifs et les mécontens se hâtèrent de joindre la petite armée d'Erichson, qui, quelques jours après, se trouva composée de 3000 hommes. Les Dalécarliens, sans discipline et sans subor-

dination, se livrèrent d'abord à des excès qu'il fut impossible à Erichson d'empêcher: plusieurs négocians danois, qui avaient profité de la conquête de la Suède pour venir y établir leur commerce, se trouvèrent, par une injustice qui n'est, hélas! que trop commune dans les révolutions, compris dans la proscription générale de leur nation : leurs boutiques furent enfoncées, leurs marchandises saisies, et leur vie courut souvent les plus grands dangers.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Progrès des Dalécarliens. Grands moyens employés par Beldenake et Trolle pour appaiser leur insurrection. Défaite des Danois. Discipline établie par Erichson parmi ses troupes. Sa popularité. Sa déclaration de guerre à Christiern. Bataille sanglante et prise de Westeræs. Siège de Stageborg, Orebro et Wadstena. Prise de la ville d'Upsal. Démarche faite auprès de Trolle pour l'engager à prendre les intérêts de la Suède. Tentatives de ce prélat : leur peu de succès. Défaite totale des Danois. Siège de Stockholm par Erichson. Localités qui s'opposent à la prise de cette ville. Menaces sans effet de Christiern. Fuite du vice-roi et de Trolle en Danemarck. Siège de Stockholm changé en un simple blocus. Assemblée des états à Wadstena. Erichson nommé administrateur du royaume, et généralissime des troupes. Les Danois chassés des principales provinces de Suède. Entreprise manquée en Finlande. Stockholm de nouveau assiégé. Secours donné par l'amiral Norby à la garnison de Stockholm. Révolte contre le vice-roi Slaghœf. Position critique de Christiern en Danemarck. Alliance de l'administrateur avec Lubeck. Arrivée d'une flotte de cette république. L'amiral Flemming s'empare, pendant l'absence de Norby, d'une grande partie de l'escadre danoise. Retour de Norby. Sa perte presque certaine. Il échappe à tous les dangers. Perfidie des Lubeckois. Stockholm bloqué par terre et par mer.

Un soulèvement si inattendu jeta la consternation dans le cœur des gouvernans à Stockholm. Leurs troupes dispersées étaient

sans discipline, accoutumées au pillage, peu exercées à la guerre, et en très-petit nombre. On ne pouvait pas compter sur les soldats étrangers, qui n'étaient conduits que par l'intérêt. Les Suédois, que la nécessité ou la crainte avait forcés de prendre du service parmi les Danois, n'inspiraient aucune confiance : on s'empressait au contraire de tous côtés de rejoindre l'armée d'Erichson, qui devenait chaque jour plus formidable. Beldenake fit part à Copenhague de la position critique où il se trouvait, et demanda instamment de prompts secours, afin de pouvoir, au moins pour l'instant, couvrir la capitale : il appela autour de lui les troupes dispersées. Les Danois obéirent ; mais les étrangers demandèrent qu'on leur payât l'arriéré de leur solde. Comme on ne put pas les satisfaire, ils s'emparèrent des villes et des châteaux qui se trouvèrent dans leur voisinage, pour gage de ce qui leur était dû.

Les Helsingois, voisins des Dalécarliens, ne s'étaient pas encore déclarés : pour prévenir leur réunion aux insurgens, Trolle leur envoya une lettre d'exhortation signée de son père Erik Trolle, gouverneur d'Uplande, et d'un seigneur suédois, nommé

Bengtson. Quoique le titre de sénateur, si respecté autrefois, fût aboli, les signataires de la lettre pensèrent qu'il était politique de le prendre dans cette occasion. Les Helsingois pressés à la fois par deux partis directement opposés, étaient incertains sur le parti qu'ils devaient embrasser. Erichson, afin de les décider, se rendit à Norrala, un de leurs chefs lieux, accompagné de 1300 hommes. Après avoir rassemblé les habitans, il leur répéta ce qu'il avait dit aux Dalécarliens, et se servit des mêmes raisons pour les engager à prendre les armes. Mais on ne le reçut qu'avec froideur, et sa proposition fut refusée. Pour le dédommager de ce désagrément, la ville de Gèfle, devenue célèbre de nos jours par le despotisme de Gustave III, lui envoya des députés pour le prévenir que la ville et son territoire n'attendaient plus que ses ordres pour venir se ranger sous ses drapeaux.

Trolle et les Danois crurent qu'il était urgent de faire dans cette circonstance critique un essai de leurs forces. Ils assemblèrent un corps de six mille hommes, tant infanterie que cavalerie, pour marcher contre les Dalécarliens. Beldenake se mit à leur tête, et,

sans réfléchir à l'imprudence qu'il allait commettre en entrant dans un pays qu'il ne connaissait pas, il partit accompagné de Trolle et de Slaghoef. Si l'on en croit Brahe, qui a écrit son histoire, il s'informa en chemin, auprès des Suédois qui étaient de son parti, de la position de la Dalécarlie, et leur demanda combien les habitans pouvaient mettre de monde sous les armes. On lui répondit qu'il leur était facile de rassembler 20,000 hommes, attendu que chaque maison avait un nombre considérable de domestiques en état de marcher. On lui ajouta que ces paysans, endurcis à la fatigue, enduraient également le froid, le chaud, la faim et la soif, et conservaient leurs forces jusque dans l'âge le plus avancé; que de la farine délayée dans de l'eau suffisait à leur nourriture, et que, lorsque le blé manquait, ils faisaient du pain avec des branches d'arbres. Beldenake, sentant alors la faiblesse de ses forces, perdit l'envie de se mesurer avec de pareils combattans, et s'écria : « Le diable seul peut vaincre un « peuple qui mange du pain fait avec des « branches d'arbres, et qui ne boit que « de l'eau. » Il prit le parti de se retirer. Mais Swenson, qu'Erichson avait envoyé à

Hedemora avec quelques milliers de paysans, ne voulut pas le laisser retourner aussi tranquillement qu'il était venu. Il marcha contre lui, l'attaqua près d'Utrsunda, et dispersa son armée, après avoir couvert le champ de bataille de morts et de blessés. La défaite de Beldenake fut complette; ses troupes prirent la fuite dans le plus grand désordre, et il se sauva avec Slaghœf à Westeræs, et de-là à Stockholm, où Trolle l'avait déjà devancé.

Erichson fut très-satisfait d'un début si heureux. Mais il n'avait encore rien gagné: il devait s'attendre à une lutte longue et difficile avec des troupes aguerries, avant de pouvoir parvenir à délivrer sa patrie. Il s'occupa à dresser ses soldats à la guerre, et à leur montrer la manière de se servir avec avantage de leurs armes; et comme ils ne connaissaient pas les armes à feu, il dut s'en tenir à celles dont ils avaient coutume de se servir, en cherchant cependant à les améliorer: il leur fit faire des piques plus longues, afin de pouvoir résister à la cavalerie: il leur apprit à mieux forger, aiguiser et tremper le fer de leurs flèches; il les divisa en compagnies, qui eurent chacune

leur chef particulier : il les exerça à former des rangs, à combattre corps à corps, et à faire toutes les évolutions militaires alors en usage : il établit parmi eux une discipline sévère, et les traîtres, sitôt qu'on en découvrait, étaient punis de mort. Il assistait toujours à leur jugement, et prononçait lui-même la sentence : le but de sa conduite était de se faire aimer et craindre en même tems. Il tint long-tems son quartier général à Hedemora, où il établit un hôtel des monnaies, et où il fit frapper des pièces de cuivre d'une valeur égale à celles du roi : d'un côté était un homme armé, de l'autre deux flèches. Seize hommes s'étaient réunis pour composer une espèce de garde autour de sa personne : il avait, dans les commencemens, consenti à cet honneur ; mais il ne voulut plus en jouir davantage, en observant qu'il se trouvait assez gardé par l'amour de ses soldats. Dès qu'on fut informé de cette résolution, on lui envoya des députés pour le supplier de ne rien changer aux dispositions prises pour la sûreté d'un chef à l'existence duquel étaient attachés les destins de la Suède.

La confiance générale ne fit que s'accroître.

par la sagesse et la fermeté qu'il mit constamment dans sa conduite : tout en ménageant le pays, ses soldats reçurent toujours exactement leur solde; il sacrifia sa propre fortune, réduisit en monnaie l'argenterie que sa famille lui avait laissée, et ne prit presque jamais sa part du butin. Le dernier de ses soldats pouvait librement parvenir jusqu'à lui : il écoutait avec douceur leurs plaintes, et leur faisait sur-le-champ rendre justice. Sa grande maxime était de prêcher d'exemple : le travail était-il pénible, il y mettait lui-même la main : un poste était-il dangereux, il y courait le premier. Tant de sagesse, de prudence, de courage et de vertus devaient nécessairement se trouver réunis dans un homme qui osa, sans aucun autre appui que son éloquence, sa valeur et son génie, former le projet d'arracher la couronne au beau-frère de l'empereur Charles-Quint.

Trolle, dont le sort était si étroitement lié avec celui de Christiern, se montra un des plus actifs à conjurer la tempête. Le froid accueil qu'Erichson avait reçu en Helsingic fit renaître quelque espérance dans son cœur : il se rendit dans cette province, emmenant

avec lui Henrickson, qui y avait occupé pendant long-tems la place de grand bailli, et qui y jouissait d'une grande considération. Mais tout avait changé de face; les avantages remportés par Erichson, les cruautés bien reconnues de Christiern et l'odieuse conduite des Danois, avaient, ainsi que partout, fait de vives impressions sur les esprits: les exhortations de Trolle et du grand bailli furent en pure perte; auprès de Gèfle on les reçut à coups de flèches. Renonçant alors à ses tentatives, le cœur navré de douleur, Trolle prit le parti de retourner à Stockholm.

Erichson, qui, au mois de mai 1521, se trouvait à la tête de 15,000 hommes, publia un manifeste par lequel il déclara formellement la guerre au Danemarck: ce manifeste portait que Christiern ne devait qu'à sa perfidie son élévation au trône de Suède; qu'il n'avait aucun droit à cette couronne, ses aïeux l'ayant perdue par la violation de tous les traités; que si les Suédois, succombant sous ses cruautés et sous le fer de ses barbares soldats, s'étaient vus forcés de lui prêter le serment de fidélité, lui, Erichson, ne lui avait jamais rien promis, et ne lui devait qu'une vengeance éclatante de ses

engagemens rompus, de ses crimes sans nombre, et de tout le sang innocent qu'il avait versé.

Erichson, comptant autant sur son bonheur que sur la force de son armée, voulut commencer ses opérations par une action d'éclat : il se porta sur Westeræs, dont le gouverneur, de Melen, se trouvait à Stockholm : l'entreprise était hardie, Erichson n'ayant ni poudre ni boulets, ni rien de ce qu'il fallait pour faire un siège. Il eut recours à l'artifice : il fit avancer Oloffon, à la tête de 3000 hommes, près des portes de la ville, en lui ordonnant de paraître occupé de se retrancher, et d'affecter beaucoup de crainte : il porta le reste de son armée dans une forêt voisine. Les Danois avaient, depuis quelques jours, considérablement renforcé la garnison de cette place : voyant le petit nombre de leurs ennemis, et croyant qu'ils n'avaient pas d'autre armée, ils prennent la résolution de les attaquer, et d'empêcher par-là que la ville ne soit entourée. La cavalerie, soutenue par toute la garnison, fond sur Oloffon, qui, bien préparé à les recevoir, soutient et résiste au premier choc. Les Dalécarliens, armés de leurs

nouvelles piques et de leurs nouvelles flèches, se jettent en désespérés au milieu des ennemis, et jonchent la terre de morts : quatre cents sont étendus sur le champ de bataille. Les Danois, après un combat opiniâtre, commencent à plier, et finissent par prendre la fuite. Les Suédois, postés dans la forêt, se réunissent alors à Oloffon, les poursuivent, et entrent avec eux dans la ville, où ils s'emparent aussitôt des canons. Toute résistance de la part des Danois devient inutile : les uns sont précipités dans la rivière; les autres se réfugient dans les couvens; le reste est fait prisonnier. Dans ce trouble général, on met le feu à la ville; mais les Suédois parviennent d'abord à l'éteindre.

Cette affaire décisive ne fut l'ouvrage que de quelques heures. Erichson, qui ne s'était pas attendu qu'Oloffon serait sitôt attaqué, était encore en arrière avec la cavalerie qui traversait la forêt. Dès qu'il apprit la défaite des Danois, il se rendit à la hâte dans la ville, qu'il trouva dans le plus grand désordre. Les Dalécarliens enfonçaient les boutiques, les pillaient, se partageaient les marchandises, et entraient en foule dans

les caves. Pour être plus à leur aise, ils portaient les tonnes pleines de vin et d'eau-de-vie au milieu de la rue, et ne cessaient de boire que lorsqu'ils ne pouvaient plus se soutenir. L'eau-de-vie surtout leur paraissait excellente, et ils ne se lassaient pas de savourer cette liqueur si délicieuse pour les peuples du Nord. Les Danois, profitant de l'état où ils virent leurs ennemis, se rallièrent, et, secondés par la garnison de la citadelle, rentrèrent dans la ville, et parvinrent jusqu'à la grande place, égorgeant les malheureux Dalécarliens, qui, sans force et sans connaissance, recevaient la mort sans se défendre.

Erichson, au désespoir, fit barricader à la hâte les rues principales, et contint, derrière un rempart de meubles et de charrettes, les Danois, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles troupes. Il s'engagea alors une seconde affaire, où la victoire se tourna encore du côté des Suédois. Les Danois, de nouveau chassés de la ville, se sauvèrent à Stockholm; il ne resta que quelques troupes dans la citadelle. Erichson fit assembler son armée, et, après avoir représenté aux Dalécarliens les dangers auxquels leur intem-

pérance les avait exposés, il fit, craignant une récidive de leur part, enfoncer tous les tonneaux, et couler le vin et l'eau-de-vie dans les rues. Parmi les avantages que procura cette glorieuse journée, un des plus grands fut que les paysans accoururent en foule de tous côtés pour se ranger sous les étendards du vainqueur. Erichson eut le plaisir de voir arriver plusieurs seigneurs à la tête de leurs vassaux : soixante-dix officiers abandonnèrent à la fois l'armée de Beldenake, pour venir le rejoindre : la sienne devint en peu de tems si nombreuse, qu'il lui fut possible de la partager, et d'agir à la fois sur plusieurs points ; avantage incalculable, puisqu'il jetait l'incertitude parmi les gouvernans, et les embarrassait sur le choix des lieux où ils devaient envoyer leurs troupes. Erichson détacha donc un corps sous les ordres d'Arwid Gustaffon, dans la Gothie orientale, pour assiéger Stegebord, et un autre, sous le commandement de Bonde, à Orebro, capitale de la Néricie. Il en posta un troisième auprès de Nikœping, sous le commandement de Péderson ; et un quatrième, composé de Sudermandois, fut confié à Matson, qui devait l'employer à s'emparer du

château de Westeræs, qui ne s'était pas encore rendu. Awidson fut chargé du siège de Wadstena; et Oloffon, un de ses plus habiles généraux, marcha contre Upsal.

Beldenake et ses collègues, ainsi pressés de tous côtés, étaient contraints de tout voir, sans oser faire le moindre mouvement; ils attendaient des secours de Copenhague, mais ces secours n'arrivaient pas. Christiern, abhorré des Danois, et craignant sans cesse de les voir se révolter, ne pouvait pas dégarnir le Danemarck de troupes. L'amiral Norby croisait toujours auprès de la Gothie: mais, comme nous l'avons déjà dit, il cherchait à ménager les Suédois, et poussait même la complaisance jusqu'à les avertir des projets de leurs ennemis. Erichson, voyant qu'il n'avait rien à craindre pour le moment de la part des Danois, ne voulut pas priver inutilement les campagnes de ses cultivateurs, et renvoya une grande partie des paysans dans leurs villages.

La ville d'Upsal, quoique grande et fort peuplée, était cependant très-mal fortifiée; de mauvais murs et quelques vieilles tours faisaient sa seule défense. Trolle y avait laissé une garnison, qui perdit tout courage

dès qu'elle vit les Dalécarliens disposés à tenter l'assaut. Les chanoines, dont l'effroi était au-dessus de toute expression, envoyèrent des députés ecclésiastiques, accompagnés de deux bourgeois, à Erichson, pour le prier de cesser, pendant quelque tems, les hostilités, afin qu'ils pussent célébrer tranquillement la fête de S. Erik : les reliques de ce saint étaient ordinairement portées ce jour-là en grande pompe par toute la ville. Eriehson répondit à la députation « que les Suédois « seuls, et non des étrangers, avaient le droit « de porter les reliques d'un roi de Suède ; « et qu'en conséquence il se trouverait, lui « et les siens, à cette fête. » Il tint parole : La nuit suivante, il fit donner l'assaut à la ville, qui fut emportée après une faible résistance. Le gouverneur fut tué, une grande partie de la garnison passée au fil de l'épée : mais Oloffon, à force de représentations, parvint à sauver la ville du pillage.

Dès qu'Erichson eut appris la prise d'Upsal, il s'y rendit pour en faire le centre de ses opérations : il harangua, suivant sa coutume, le sénat et la bourgeoisie, fit assembler les chanoines tremblans, leur reprocha leur conduite *impatriotique*, et les somma de

lui déclarer franchement si leur intention était de concourir, en bons Suédois, à chasser le tyran du royaume. Les chanoines demandèrent le tems nécessaire pour faire leurs représentations à l'archevêque. Erichson le leur accorda, et écrivit lui-même à Trolle, pour l'engager à quitter le parti de l'usurpateur. Une bonté d'ame, qui souvent alla chez lui jusqu'à la faiblesse, changea dans ces instans ses sentimens pour le prélat : oubliant sa trahison envers sa patrie, dont il avait causé tous les malheurs, lui pardonnant le meurtre de son père, de ses parens, de ses amis, il ne vit plus dans l'archevêque qu'un homme puissant, qui, par sa dignité et le nombre de ses créatures, était le plus ferme appui de Christiern, et le plus grand obstacle au repos du royaume, objet de tous ses vœux. Il espéra qu'à force de douceur, il parviendrait à gagner ce prêtre fier, jaloux et inflexible, dont le caractère ne s'était jamais démenti : il lui promit, par sa lettre, que son palais et ses propriétés seraient aussi respectés que sa personne.

Un chanoine, nommé Pauli, fut chargé de cette dépêche. Trolle ne fit que rire du projet qu'on avait formé de le faire changer

de façon de penser : bien loin d'être touché de la conduite douce et honnête d'Erichson, il communiqua sur-le-champ sa lettre à Beldenake, craignant, s'il en faisait un mystère, de devenir suspect aux Danois : il voulut aussi faire exécuter le pauvre chanoine, pour s'être chargé d'un pareil message ; mais Beldenake s'y opposa, craignant à son tour de révolter le clergé par ce crime inutile. Trolle s'étant informé exactement de l'état où se trouvait Upsal, et ayant appris qu'Erichson avait renvoyé la plus grande partie de ses paysans, pour ne garder près de lui que 700 hommes, il crut pouvoir et devoir profiter de cette circonstance : il se mit à la tête de 3000 hommes d'infanterie, et de 500 de cavalerie, qui composaient presque toute la garnison de Stockholm, marcha à grandes journées, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé sur le Widbo, montagne distante d'un demi-mille d'Upsal. Il renvoya alors Pauli, faisant dire à Erichson qu'il lui apportait lui-même sa réponse : il avait promis en partant, à Beldenake, de ramener son ennemi mort ou vif à Stockholm, ou de le forcer à se retirer dans les montagnes de la Dalécarlie.

Erichson, informé par ses espions de la

marche de Trolle, n'ajoutait aucune foi à leurs rapports, qu'il traitait de fables ou de mensonges : ce ne fut que lorsque Pauli vint lui confirmer cette triste nouvelle, qu'il sentit le danger imminent auquel il se trouvait exposé. En effet, il était perdu sans ressource, si Trolle eût profité de ses avantages ; mais, heureusement pour lui, l'archevêque manqua de courage : au lieu d'attaquer tout de suite Erichson, il voulut s'informer encore plus particulièrement de l'état de la ville, des forces de son adversaire, et remit l'attaque au lendemain. Erichson ne laissa pas perdre des momens si précieux : dans l'impossibilité où il était d'attaquer les ennemis, la ville étant toute dévouée à l'archevêque, il prit le parti de se retirer dans les bois. Les Danois le poursuivirent pas à pas, et lui rendirent le passage de la rivière de Fynisæn difficile. Ses soldats, et particulièrement cent hommes de grosse cavalerie qu'il commandait, combattirent comme des lions, et protégèrent sa retraite. La rivière une fois passée, les ennemis n'osèrent pas le poursuivre davantage.

Ne voulant pas laisser à ses ennemis le plaisir d'un long triomphe, Erichson rassembla à la hâte ses troupes, et marcha contre

eux. Trolle eut la lâcheté de ne pas l'attendre, et prit le parti de retourner à Stockholm : mais se voyant suivi de trop près, il voulut se jeter dans Upsal. Erichson l'en empêcha, et le força de reprendre le chemin de la capitale. Oloffon poursuivit l'archevêque, et, l'ayant atteint, lui livra bataille : le combat fut opiniâtre et sanglant, et se termina par la défaite complette des Danois. Trolle ne ramenant avec lui que la seizième partie de son armée, arriva enfin à Stockholm, où il fut, comme on peut bien se l'imaginer, fort mal reçu de ses collègues.

Les suites de la faute impardonnable qu'il avait commise près d'Upsal, ne tardèrent pas à se faire sentir. Erichson, à qui ses soldats venaient de donner le nom de généralissime du royaume, s'avança, sans perdre de tems, sur Stockholm, et établit son camp sur le Brunkerberg : arrivé sur cette hauteur, il fit remarquer à son armée quatre potences, remplies encore des cadavres des Suédois immolés par Christiern, en leur disant : « Hé bien ! « Erichson vous a-t-il trompé? » Les soldats, à cette vue, poussèrent un cri d'horreur, qui se prolongea dans toute la ligne. Les corps de ces malheureuses victimes furent détachés

par ses ordres, et on leur rendit les honneurs de la sépulture; en renouvelant le serment de les venger ou de périr.

Erichson commença alors sérieusement le siège de Stockholm. Christiern, qui ne pouvait faire passer des secours en Suède, voulut effrayer notre héros par une menace dont le récit seul fait reculer d'horreur : il avait emmené avec lui, en ôtage, plusieurs dames suédoises, parmi lesquelles se trouvait Cécile, mère d'Erichson. Christiern, qui connaissait sa tendresse filiale, lui fit dire que, s'il ne levait pas à l'instant le siège de Stockholm, il ferait périr sa mère dans les plus affreux supplices. Erichson, glacé d'effroi, était prêt à céder à cette horrible menace; mais l'amour de la patrie étouffa en lui le cri de la nature: il continua le siège avec plus d'activité encore. Christiern, furieux, et qui ne tenait sa parole que dans le crime, fit exécuter Cécile, ainsi que ses deux filles, Emerentia et Mœreta. On raconte de différentes manières le supplice que subirent ces infortunées. Il condamna aussi plusieurs dames suédoises à être noyées, et, par un raffinement de cruauté, à coudre elles-mêmes les sacs qui devaient les renfermer; mais la reine, dont le cœur ten-

et sensible gémissait en secret des fureurs de son barbare époux, obtint, à force de sollicitations, leur grâce, et les sauva d'une mort si cruelle.

Erichson, s'apercevant chaque jour de la difficulté qu'il y avait à faire le siège d'une ville entièrement ouverte du côté de la mer, s'adressa aux Lubeckois; il leur fit part du succès de ses armes, leur rappela les promesses qu'ils lui avaient faites, et se borna à leur demander quelques vaisseaux et quelques troupes, pour l'aider à s'emparer de Stockholm. Son ambassadeur représenta au sénat combien d'avantages recueillerait cette république, si la Suède était à jamais séparée du Danemarck, et le pria d'observer que jamais l'occasion n'avait été si favorable pour exécuter ce grand dessein. Mais les circonstances avaient entièrement changé le système politique des Lubeckois. Christiern, détesté de ses propres sujets, et qui combattait contre eux à la mort et à la vie, n'inspirait, à la vérité, plus de crainte à ces républicains. Le génie et le bonheur d'Erichson semblaient au contraire les inquiéter : ils éludèrent donc, par de mauvaises excuses, de répondre directement à l'ambassadeur suédois, et tout

le fruit qu'il tira de son voyage à Lubeck, fut de faire connaissance avec un colonel allemand, nommé Sass, qui, pour un prix convenu, s'engagea à fournir douze cents hommes à Erichson.

Cependant le siége de Stockholm se continuait toujours; les Danois firent une vigoureuse sortie qui leur réussit. Les Suédois, après avoir éprouvé une perte considérable, furent chassés de leurs retranchemens, et obligés d'interrompre, pour quelque tems, leurs travaux. Malgré cet avantage, le vice-roi et Trolle ne se dissimulaient pas leur triste position : ils ne devaient plus attendre aucun secours de Christiern, et avaient tout à craindre d'Erichson, dont les forces pouvaient toujours se renouveler. N'osant pas se fier à l'incertitude d'un bonheur qui leur paraissait impossible, ils ne pensèrent plus qu'à mettre leurs personnes en sûreté. Trolle, qui, par une adroite politique, voulait couvrir sa fuite, ayant l'air de prendre les intérêts de Christiern, fit une démarche bien opposée à son caractère hautain et inflexible; il écrivit à Erichson une lettre honnête, et lui demanda un rendez-vous, afin de converser ensemble sur les moyens d'une

pacification possible et desirable entre le roi et lui. Erichson lui répondit avec sa bonté et son affabilité ordinaires : il lui renouvela le conseil d'abandonner un tyran dont il n'avait plus rien à espérer, et de se jeter dans le sein de sa patrie, le passé devant être à jamais plongé dans un profond oubli. Le prélat, satisfait de cette réponse, dans laquelle Erichson éludait le rendez-vous demandé, résolut de partir le plutôt possible avec son collègue Beldenake : ils prirent tous deux pour prétexte de ce prompt départ, la nécessité d'aller presser, par leur présence, l'arrivée des troupes. Après avoir donné les ordres nécessaires pour la défense de la ville, et laissé Slaghoef en qualité de vice-roi, les deux prélats se hâtèrent d'abandonner une ville dont ils avaient partagé les dépouilles, mais dont ils ne voulaient plus partager les dangers. Le tems commençait à paraître long aux paysans Suédois, peu accoutumés aux opérations lentes d'un siège; ils désertaient par troupes. Les Danois, qui avaient réuni toutes leurs forces à Stockholm, et qui savaient bien que leur sort dépendait de la défense de cette ville, s'agitaient en cent façons; ils faisaient chaque jour des sorties, dans lesquelles s'engageaient

des affaires sanglantes, dont l'issue leur était tantôt heureuse, tantôt malheureuse; une cependant fut toute à leur avantage: s'étant mis en embuscade, ils attirèrent adroitement les Suédois, les enveloppèrent, et en firent un grand carnage.

Erichson, considérablement affaibli par ses pertes journalières, ainsi que par la désertion, renonça au projet de faire le siège de Stockholm; il se borna à le bloquer, et se retira à Rotebro, situé à deux milles de cette ville : il profita de ce moment de repos pour réfléchir profondément sur ce qu'il avait à faire, à craindre et à espérer. Le passé ne lui offrait que de légers avantages, le présent lui causait des inquiétudes, et l'avenir lui paraissait encore incertain : en effet, tant que Stockholm n'était pas en son pouvoir, il ne pouvait recueillir aucun fruit ni de ses travaux ni de ses victoires. Plusieurs seigneurs, qui ne voyaient ses succès qu'avec un œil d'envie, ne lui prêtaient pas toute l'assistance qu'il avait droit d'attendre d'eux : d'autres, qui craignaient un revers de fortune, tenaient toujours au parti de Christiern, et refusaient de le seconder. Le clergé, qui savait qu'il n'était pas favorablement disposé en sa

faveur, cherchait à l'entraver de toutes les manières : les prêtres, même les plus attachés à leur patrie, loin de voir en lui le défenseur et le bienfaiteur de la Suède, ne le regardaient que comme leur plus mortel ennemi.

Erichson sentit alors la nécessité d'avoir recours à de grands moyens : bien assuré qu'il ne pouvait rien attendre et obtenir que d'une sanction générale de la nation, il convoqua, dans le mois d'août 1521, les états à Wadstena. Toutes les provinces y envoyèrent des députés, parmi lesquels se trouvèrent 44 seigneurs. Erichson leur exposa, dans un discours plein de chaleur et d'éloquence, la situation du royaume; leur fit sentir combien il était honteux pour des Suédois d'être les esclaves d'un odieux tyran, auquel ils devaient par honneur arracher la couronne. Il leur dit que les Dalécarliens avaient déjà préparé ces grands évènemens, et que le succès en était certain, s'ils voulaient, par un noble élan patriotique, se réunir pour en partager les dangers et la gloire; mais que, pour cela, il fallait choisir un nouvel administrateur, et le revêtir d'une autorité nécessaire : il les supplia de n'avoir aucun égard aux services qu'il avait eu le bonheur de rendre, et de

choisir l'homme qu'ils croiraient le plus digne d'occuper ce poste important, les assurant qu'il serait le premier à jurer fidélité et obéissance à celui qu'ils honoreraient de leur choix.

Les états lui témoignèrent, au nom de la patrie, leur profonde estime et leur vive reconnaissance : leur choix n'exigea aucune formalité ; une acclamation générale, bien plus flatteuse que les scrutins dictés par la faiblesse, l'intérêt ou l'intrigue, le proclama administrateur. Les députés l'assurèrent que tous leurs voeux tendaient à lui donner un jour un titre plus digne d'eux et de lui, en l'élevant au trône qu'il méritait par son courage, ses talens et ses vertus. Erichson répondit que ce n'était ni l'intérêt, ni le desir de posséder un jour le titre de roi, qui lui avaient mis les armes à la main; qu'il n'ignorait pas que ce titre, dont plusieurs souverains avaient abusé, était généralement haï des Suédois ; qu'il joignait avec reconnaissance celui d'administrateur à celui de généralissime du royaume que ses braves compagnons d'armes lui avaient donné, dans l'espoir de servir sa patrie, et de la délivrer du joug honteux sous lequel elle gémissait depuis trop long-

tems. L'assemblée, touchée de tant de générosité, lui prêta, les larmes aux yeux, le serment de vivre et de mourir pour lui : sa nouvelle dignité fut bientôt reconnue par toute l'armée, ainsi que dans tout le royaume.

Revêtu par les états d'une autorité presque absolue, Erichson se vit à même d'employer des moyens plus efficaces : il commença par engager tous ses biens pour se procurer de l'argent; il détacha ensuite des corps de troupes pour assiéger les châteaux qu'occupaient encore les Danois ou leurs partisans : les villes d'Elsford et de Nikoeping se rendirent, après une légère résistance. Il goûta, dans cette dernière place, un plaisir bien vif pour un cœur sensible, celui de délivrer madame de Brahe, sa sœur, qui y était retenue prisonnière. Les habitans de Linkœping, Norkœping et Suderkœping, enhardis par le bruit de sa valeur et de ses victoires, prirent les armes, et chassèrent les Danois. Les provinces de Smalande Hallande et Finlande, suivirent un si bel exemple. Mais les progrès des insurgés ne furent que très-lents dans la Finlande, les Danois y étant très-nombreux : ces derniers, commandés par un excellent officier, nommé Thomas, homme dur et

féroce, marchèrent contre Arvidson, qui assiégeait la ville d'Abo avec un corps considérable. Les Suédois furent attaqués, battus complettement, et forcés de lever le siège. Thomas, abusant de sa victoire, eut la cruauté de faire pendre au-dessus des remparts tous les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le frère d'Arvidson. Erichson, informé de l'échec que venait d'éprouver ce général, et sachant que tout n'est pas bonheur à la guerre, lui ordonna de se rendre dans la Gothie occidentale, devant Stegebord. Un seigneur allemand, nommé Berndt de Melen, commandait dans cette place: las des lenteurs qu'entraînait ce siège, Erichson résolut d'y mettre fin, en employant des armes qui, de tout tems, ont été irrésistibles: il fit proposer une somme considérable à Berndt, qui l'accepta, rendit la ville, et entra avec toute sa garnison au service de l'administrateur. La citadelle de Westeræs tenait encore; et quoiqu'elle fût presque réduite en cendres par les boulets rouges qu'on y avait lancés, le commandant Henri de Melen refusait toujours de se rendre: on eut recours aux mêmes armes dont on s'était servi devant Stegebord, et les portes de la citadelle s'ouvrirent aussitôt.

Plusieurs districts cependant n'avaient encore pris aucune part à la guerre. Christiern, dont la rage augmentait à chaque succès d'Erichson, donna l'ordre d'égorger tous les nobles qui restaient dans les provinces toujours gémissantes sous le joug de ses barbares soldats. Le crime, hélas! ne trouve que trop facilement des mains complaisantes et promptes à l'exécuter : Christiern fut obéi, et les malheureux seigneurs succombèrent partout sous le fer des assassins et des bourreaux. Thomas, surtout, se chargeant avec joie d'une commission qui flattait son cœur féroce, fit couler dans la Finlande des flots de sang.

Pour donner plus d'activité à ses opérations, Erichson, voyageant sans cesse, encourageait tour à tour, par sa présence, les différens corps dont il était l'ame et le chef: souvent il traversait avec une légère escorte des pays occupés par l'ennemi, et poussait la témérité jusqu'à s'avancer sous les canons des plus fortes places. Le secret impénétrable dont il couvrait ses marches, et la célérité qu'il mettait dans ses courses, purent seuls le garantir des dangers auxquels il s'exposait trop imprudemment. Se voir maître de Stockholm étant l'objet de ses vœux les

plus ardens, il s'en approcha de nouveau au mois de mai 1521, et l'assiégea de trois côtés à la fois; mais celui de la mer restant ouvert, et la ville étant abondamment pourvue par l'amiral Norby, il fut toujours arrêté par un obstacle que le défaut d'une flotte lui rendait invincible.

Le trouble et le désordre régnaient alors dans Stockholm : la conduite odieuse de Slaghœf avait indigné jusqu'à ses plus zélés partisans. La garnison, presque toute composée d'Allemands, et qui n'était pas payée depuis plusieurs mois, venait de se soulever; on avait eu beaucoup de peine à calmer leur sédition. Les Danois, qui partageaient le mécontentement général qui éclatait de toutes parts contre Slaghœf, députèrent un seigneur de leur nation, nommé Heydenstrup, à Christiern, pour porter au pied de son trône leurs plaintes contre le vice-roi, et lui faire un fidèle tableau de l'état où se trouvait la Suède. Au récit du député, Christiern entra dans une telle fureur, qu'il le fit arrêter, et pendre la nuit suivante, pour le punir de lui avoir apporté de si fâcheuses nouvelles. Depuis son départ de Suède, ce monarque, uniquement occupé de ses querelles particulières avec ses sujets, semblait regarder d'un œil

indifférent ce royaume : il n'ignorait pas les succès d'Erichson, et la position fâcheuse de ses troupes, auxquelles cependant il n'avait pas daigné faire passer le plus léger secours. Aux inquiétudes que lui causait la noblesse danoise, justement irritée, se joignaient d'autres soucis plus cuisans encore : les Lubeckois favorisaient et servaient les entreprises de ses ennemis. Le pape, indigné de la manière dont il avait mis sa bulle à exécution, et de l'expoliation exercée contre Arcimboldi, ne cherchait que l'occasion de se venger et de le punir. Ses mauvais traitemens envers la reine, son épouse, avaient prodigieusement refroidi l'amitié de son beau-frère l'empereur Charles-Quint. Le besoin qu'il avait de ses secours, sans lesquels il ne pouvait rien conserver ni rien entreprendre, le déterminèrent à faire un voyage dans les Pays-Bas, pour opérer une réconciliation dont il espérait les plus heureux fruits : mais son attente fut cruellement trompée ; l'empereur le reçut mal, et lui refusa toute assistance. Le cœur dévoré d'ennuis et de chagrins, Christiern reprit la route de ses états, avec la triste assurance qu'il ne devait plus prétendre à aucun appui de la part de son beau-frère. A son

arrivée à Copenhague, il fut très-étonné d'y trouver Trolle et Beldenake : il leur fit à tous deux les plus sanglans reproches, non sur les crimes qu'ils avaient commis, mais sur le peu de succès dont ils étaient couronnés.

La guerre aurait été déjà depuis long-tems terminée, et le sort de la Suède changé, sans l'ambition de l'amiral Norby. Nous avons déjà parlé de l'espérance qu'il avait conçue de monter sur le trône : c'est à cette espérance que les Suédois proscrits étaient redevables de l'asile qu'ils avaient trouvé près de lui, et les prisonniers de quelque adoucissement dans leur captivité. C'est aussi cette espérance qui l'avait retenu jusques-là dans une inactivité préjudiciable et funeste aux intérêts de son maître. Mais le bonheur des armes d'Erichson, et l'amour que le peuple lui portait, en renversant ses projets ambitieux, changèrent son plan et sa conduite. Il ne s'occupa plus que de conserver Stockholm et Calmar, qu'il savait être les clefs du royaume, et de se rendre maître absolu de la mer, afin d'empêcher toute entrée de sel et de houblon, objets de première nécessité en Suède. Pour assurer et hâter l'exé-

cution de ses desseins, il alla lui-même en Danemarck chercher des vaisseaux et des matelots, et delà se rendit en Gothie, où il rassembla tout ce qu'il y trouva de troupes, dans l'intention de les conduire en Suède. Les secours étaient urgens; la garnison de Stockholm, que des sorties fréquentes et des maladies avaient réduite à cinq cents hommes, s'était déjà plusieurs fois permis de faire éclater son mécontentement : cette malheureuse ville ressemblait à un désert; la plupart des habitans avaient pris la fuite, ou étaient, comme suspects, plongés dans les cachots. Norby s'étant empressé d'y jeter les troupes qu'il avait amenées de Danemarck et de Gothie, les assiégés se trouvèrent en état d'attaquer vigoureusement les Suédois. Erichson, malheureusement, était absent; ses généraux, aussi peu sur leurs gardes que d'accord entre eux, éprouvèrent défaite sur défaite, et furent contraints de lever le siège, en ne laissant qu'un très-petit corps plutôt pour observer que pour bloquer la ville.

Le courage commença alors à renaître dans le cœur de ceux qui tenaient encore dans Stockholm au parti de Christiern: la garnison



ne craignant plus d'attaque de la part des Suédois, trop peu nombreux pour oser rien entreprendre, ne pensa qu'à jouir du repos dont elle avait été si long-tems privée; mais rien ne peut se comparer à l'activité avec laquelle Norby chercha à rendre vaines toutes les entreprises d'Erichson, qui, sans vaisseaux, ne pouvait pas espérer de s'emparer de Stockholm. Depuis la réunion des trois royaumes, les rois de Danemarck et de Norwège avaient toujours eu la politique d'anéantir peu à peu la marine suédoise : vainement les Stures avaient travaillé à la relever ; Christiern s'y était toujours opposé de tout son pouvoir. Erichson s'adressa donc encore à Lubeck, comme à la plus puissante des villes anséatiques : il y envoya son secrétaire intime, Holten, pour renouveler au sénat les mêmes raisons qu'il lui avait déjà exposées, et pour tâcher d'obtenir de cette république une flotte munie de troupes et de canons, en prenant l'engagement de payer les frais de cet armement.

La politique des Lubeckois était de se conduire toujours d'après les circonstances : ils avaient dernièrement refusé tous secours

aux Suédois ; mais les choses ayant changé de face, ils avaient aussi changé de façon de penser : ils firent le meilleur accueil à l'envoyé d'Erichson, et lui promirent de lui fournir dix vaisseaux bien armés, et 900 hommes de débarquement. Cette flotte, commandée par l'amiral Brun, fit voile pour Suderkœping. Les troupes qu'elle portait étant allemandes, Erichson envoya leur compatriote Berend, pour recevoir leur serment de fidélité. Mais les soldats déclarèrent que c'était entre les mains de l'administrateur lui-même qu'ils voulaient prêter leur serment ; et qu'ils étaient bien aises de voir le héros dont la brillante renommée les avait engagé à quitter leur patrie. Erichson fut obligé de se rendre à Suderkœping, où il fut reçu avec un enthousiasme bien digne de ses vertus et de son courage.

Malgré la haine des Lubeckois pour Christiern, ils ne desiraient rien moins que de voir les troubles s'appaiser sitôt en Suède. Ils espéraient, au contraire, que leur continuation, jointe au besoin qu'on avait d'eux, leur ferait obtenir par la suite une plus grande liberté de commerce : en conséquence, Brun reçut, en partant, l'ordre secret

d'employer tous ses soins à les entretenir, et à les prolonger. Après avoir débarqué au mois de mai 1522, ses troupes en Suède, il divisa sa flotte, afin de pouvoir croiser en même tems devant Stockholm et Calmar.

Les jeunes gens étant accourus de toute part à l'armée d'Erichson, il renvoya les vieux paysans, après les avoir récompensés de leurs services. Pour donner une preuve encore plus forte de leur zèle, les Lubeckois lui envoyèrent huit vaisseaux, à bord desquels se trouvaient deux de leurs sénateurs. Quelque disette d'argent qu'il y eût en Suède, on était parvenu, à force de sacrifices, à équiper plusieurs petits bâtimens de guerre, de façon que les Suédois eurent une petite flotte, dont le commandement fut confié à un nommé Flemming, originaire Finois, marin distingué, et qui connaissait parfaitement ces mers. L'amiral Norby, qui était bien loin de s'attendre que les Lubeckois enverraient à Erichson un semblable secours, et qui pensait que sa présence était inutile devant Stockholm, suffisamment gardé par la mer, avait fait voile pour la Finlande : il s'était arrêté à Abo, et avait détaché de là Thomas, gouverneur de la province, avec une partie

de sa flotte, pour conduire à Stockholm un convoi considérable de vivres de toute espèce. Thomas, arrivé à Sinesund, envoya un de ses vaisseaux à la découverte, lequel fut pris par les Suédois. Flemming alors hasarda une ruse qui lui réussit à merveille. Après avoir fait l'équipage du vaisseau prisonnier, il le remplit de soldats et de matelots de sa nation, auxquels il fit prendre les habits de Danois, en leur ordonnant d'aller à la rencontre de l'ennemi, et de ferler leurs voiles du plus loin qu'ils l'apercevraient. Thomas, impatient d'apprendre quelques nouvelles, sitôt qu'il reconnut son vaisseau, se jeta dans une chaloupe pour se rendre à son bord : mais quel fut son effroi quand il vit son erreur, et qu'il se trouva au milieu de ses ennemis, qui s'éloignèrent en l'emmenant! Flemming, qui s'était caché dans une baie voisine, voyant les Danois sans chef, les attaqua, et, après un léger combat, s'empara de toute leur flotte. Un seul vaisseau, *le Prince Finois*, refusa de se rendre : on tira dessus à boulets rouges : il fut bientôt en feu, et sauta avec l'équipage. Thomas, si connu par les cruautés qu'il avait exercées en Finlande, ne fut pas traité en prisonnier, mais en assassin.

Erichson, quelque éloigné qu'il fût de tout acte de cruauté, se vit contraint, par la clameur publique qui demanda une vengeance éclatante de ses crimes, de l'abandonner à la justice des lois : il fut condamné à être pendu.

Qui pourrait se peindre l'étonnement et le désespoir de Norby, lorsqu'il apprit cette fatale nouvelle, lui qui s'était toujours regardé comme le maître absolu de la mer; lui à qui il ne restait plus que cinq vaisseaux! sans perdre de tems, il mit à la voile, dans l'intention de chercher la flotte ennemie; mais son étonnement redoubla bien davantage quand il vit qu'elle était si nombreuse. Trop fier pour prendre la fuite, il résolut cependant de hasarder le combat. Déjà les Suédois se disposaient à l'attaquer, lorsque les quinze vaisseaux, commandés par l'amiral Brun, refusèrent de prendre part à cette affaire : fidèle aux instructions qu'il avait reçues, cet amiral craignit que la destruction totale de la flotte de Norby ne terminât tout de suite une guerre que les Lubeckois voulaient faire durer encore. Les commandans de la flotte suédoise, Flemming et Sasse, ne pouvant rien concevoir à la conduite des Lubeckois, se

rendirent à bord du vaisseau amiral. Toutes les représentations qu'ils firent à Brun furent vaines : l'un lui reprocha inutilement sa perfidie, l'autre l'accusa en vain de lâcheté. Sans se donner même la peine de couvrir son refus de quelque prétexte plausible, il fut sourd à leurs reproches. Cette mésintelligence donna le tems à Norby de jeter l'ancre près d'une petite île voisine, espérant pouvoir le lendemain se retirer à Stockholm ; mais par un bonheur qui semblait partout s'attacher à Erichson, la mer gela si fort dans la nuit suivante, que Norby fut forcé de renoncer à son projet.

Dans ces circonstances embarrassantes, Flemming dépêcha un bâtiment léger à l'administrateur, pour le prévenir de ce qui se passait. Erichson, qui se trouvait dans le voisinage, se rendit aussitôt auprès de Brun, qui fut insensible à tout ce qu'il put lui dire, et qui alla jusqu'à lui refuser deux canons qu'il lui demandait, pour pouvoir tirer depuis l'île sur la flotte danoise, quoique l'administrateur lui proposât de lui donner deux châteaux en gage. Les Suédois, soutenus par les troupes allemandes à la solde de Lubeck, cherchèrent alors tous les moyens de détruire

la flotte : ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour la couvrir de flèches, au bout desquelles ils avaient attaché des mèches enflammées. Plusieurs vaisseaux étaient déjà en feu, et la flotte allait être perdue, lorsque les Lubeckois, par une trahison insigne, vinrent arracher une seconde fois la victoire des mains des Suédois. Le général Stammel, commandant des troupes allemandes, sans aucun égard aux prières et aux représentations d'Erichson, donna l'ordre à ses soldats de se retirer. De cette manière, Norby fut de nouveau sauvé, et put attendre que le dégel lui permît de retourner sans crainte et sans danger à Calmar.

L'administrateur, dont la fortune était encore incertaine, et qui craignait cependant de changer en ennemis des alliés perfides, fut obligé de cacher son ressentiment : mais il chercha les moyens de se passer d'eux ; il envoya toutes les troupes étrangères en quartier d'hiver, et ne garda que les Suédois, accoutumés à camper au milieu des neiges. Profitant alors de la liberté qu'il avait de fermer toute communication à Stockholm, et d'en faire le siège en règle, il joignit, par des ponts de bateaux sur lesquels il fit élever des

fortins, l'île de Kongsholm à celles de Sudermalm et de Waldemar ; et par ce moyen, la ville se trouva bloquée par terre et par mer.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

État intérieur de la Suède. Traité de Gustave avec le gouverneur de Livonie, pour des grains, et avec les capitalistes lubeckois pour de l'argent. Nouveaux établissemens dans le royaume. Choix d'un archevêque et de plusieurs évêques. Exécution de Slaghœf à Copenhague. Déposition de Christiern, et sa fuite de Danemarck. Entreprise d'Erichson sur la Schonie. Assemblée des états à Strengnæs. Traité de commerce avec Lubeck, désavantageux à la Suède. Erichson proclamé roi de Suède sous le nom de Gustave Ier. Reddition de Stockholm. Couronnement retardé. Frédérik monte sur le trône de Danemarck. Incidens à l'assemblée de Suderkœping. Christine et les dames suédoises mises en liberté en Danemarck. Progrès du luthéranisme dans le Nord. Penchant de Gustave pour la réformation. Olaüs ou Pierre Olof, luthérien allemand, nommé prédicateur de l'évêque de Strengnæs. Zèle religieux d'Olof et ses suites. Progrès de la réformation en Suède. Diminution des droits du clergé. Destruction des couvens. Impôt sur les biens de l'église. Desseins ambitieux de Christine. Conjuration de Sunnan-Wæder, évêque de Westeræs, et de Knut, archevêque d'Upsal, contre Gustave. Leur déposition.

Le désordre et la confusion, suites ordinaires de l'anarchie, causaient les plus grands malheurs dans l'intérieur du royaume : les places de sénateurs et de magistrats n'étant pas remplies, et plusieurs évêchés se trouvant vacans, les lois étaient sans force, les

tribunaux sans activité, la noblesse sans obéissance, le clergé dans un état de révolte continuel, et le recouvrement des impôts impossible. Erichson pouvait, à la vérité, en usant de l'autorité qui lui avait été remise, pallier le mal, mais non le faire entièrement disparaître. Les besoins de l'état étaient pressans; il fallait payer les troupes, et le trésor se trouvait vide. Les paysans, en quittant leurs champs pour marcher à la guerre, les avaient laissés en friche, et, faute de récolte, ne pouvaient pas acquitter leurs impositions. Le royaume était pressuré par des marchands étrangers, qui, s'étant emparé exclusivement du commerce des choses de première nécessité, les tenaient à un prix où il était difficile d'atteindre. Des pièces de plomb portant l'image de l'administrateur, répandues avec profusion, jetaient la méfiance et le découragement parmi le peuple, qui craignait de les confondre avec celles d'argent qu'elles imitaient parfaitement. Christiern, d'un autre côté, cherchait à irriter contre les Suédois le pape et les cours étrangères, en répandant sur la nation entière le noir venin de la calomnie.

Erichson fit tout ce qui dépendait de lui

pour mettre fin à des maux si cruels : il conclut en Livonie, avec le célèbre Walter de Plettenberg, maître de l'ordre de Saint-Jean, un marché de grains, et obtint de lui des termes éloignés de paiement : il emprunta à Lubeck de l'argent auprès de plusieurs particuliers : l'hôtel des monnaies de Suderkœping n'étant pas suffisant, il en établit un à Westeræs et un autre à Upsal, où il fit battre des pièces de cuivre fin. Il nomma aux emplois vacans, et ordonna au clergé de remplir les sièges épiscopaux. Les chanoines d'Upsal, qui, malgré la haine secrette qu'ils portaient à Erichson, étaient bien aises de trouver l'occasion de lui faire leur cour, nommèrent son chancelier Knut à l'archevêché d'Upsal. Les chapitres de Westeræs, Skara, Strengnæs et Abo montrèrent dans leur choix la même condescendance ; et le premier titre pour être élu, fut d'être dans les bonnes grâces de l'administrateur. Erichson écrivit au pape pour lui exposer les cruautés exercées par Christiern, qui avaient amené le changement qui s'était opéré dans le royaume, et pour le supplier de confirmer la nomination des nouveaux évêques. La cour de Rome, malgré les affronts qu'elle avait déjà éprouvés,

n'avait pas encore appris à céder : en conséquence, elle refusa de reconnaître un choix qu'elle croyait de sa politique de trouver illégal.

L'orage, qui depuis long-tems grondait sur la tête de Christiern, était prêt d'éclater : les sénateurs, las d'obéir à un monstre indigne du nom d'homme, venaient d'entrer en négociation avec le duc Frédérik de Holstein, à l'effet de lui déférer la couronne. Christiern, aussi lâche que cruel, chercha, par les moyens les plus bas, à gagner la faveur du peuple : il fit quelques lois à son avantage, mit des bornes au pouvoir des évêques, et condamna hautement tout le mal qui s'était fait en Suède, en accusant son favori Slaghœf d'en être le seul auteur. Ce prélat, qui cependant n'avait été que l'exécuteur, sans doute trop ardent, des volontés de son maître, lui fut sacrifié : son procès s'instruisit à la hâte, et l'arrêt de sa mort fut prononcé. Sa sentence portait, « pour avoir engagé le roi aux meurtres « qui s'étaient commis en Suède : » il fut conduit en habits pontificaux au lieu de l'exécution, où le bourreau, après l'avoir enlevé de terre jusqu'au haut d'une potence, le précipita tout vivant dans un bûcher en feu. Puisse

un pareil exemple effrayer à jamais les ministres trop complaisans qui se chargent des crimes des souverains : tôt ou tard le sang qu'ils ont versé rejaillit sur eux, et les victimes qu'ils envoient au supplice ne font que leur montrer la route de l'échafaud qui les attend.

La mort de Slaghœf ne put cependant pas sauver le roi : les évêques et la plupart des seigneurs levèrent en même tems le masque ; ils se réunirent aux sénateurs, et s'assemblèrent à Wibourg, où ils prirent un arrêté par lequel ils déposèrent Christiern, et déférèrent la couronne à Frédérik, duc de Holstein. Ils invitèrent aussitôt le peuple à prendre les armes contre le tyran, et à reconnaître le nouveau monarque. Christiern, ayant reçu de l'assemblée l'arrêté qui le déposait, lui adressa une lettre dans laquelle il reconnaissait tous ses torts, promettait une meilleure conduite, et suppliait à genoux ceux qu'il traitait, la veille, avec tant d'injustice et d'arrogance, de révoquer un acte qui lui était si fatal. La réponse qu'il reçut fut désespérante : l'assemblée, après lui avoir reproché ses crimes, et la violation de ses sermens, finissait par lui déclarer qu'elle ne devait et ne pouvait plus avoir aucune confiance dans ses promesses.

Cependant il restait plusieurs provinces qui n'avaient pris aucune part à cette révolution; les troupes étaient toutes dévouées au roi, qui pouvait aussi compter sur la fidélité de sa flotte. Une grande partie de la nation, effrayée de la puissance de l'empereur Charles Quint, n'osait pas s'exposer à donner son assentiment, en ratifiant l'acte de déposition de Christiern. A Copenhague même, la douleur du roi, que l'on prenait pour l'effet du repentir, et ses promesses auxquelles on avait encore la faiblesse d'ajouter foi, faisaient presque oublier ses crimes, et ramenaient le peuple en sa faveur. Ce prince aurait pu tirer un grand avantage de ces dispositions favorables, si l'abattement dans lequel il était tombé lui eût permis de croire qu'il lui fût possible d'espérer encore un retour de fortune; mais il ne pensa qu'à prendre la fuite. Sigbritt, craignant, avec raison, la vengeance du peuple qui l'accusait d'avoir perdu Christiern par ses perfides conseils, n'osa pas même se fier à un déguisement pour sortir du palais : on la cacha dans une grande caisse, et on la porta ainsi jusqu'au vaisseau destiné à la recevoir. Christiern, après avoir fait embarquer sa femme et ses enfans, leva l'ancre au mois

d'avril 1523, et, emporté par les flots, perdit de vue son royaume, bien éloigné de penser que c'était pour toujours.

C'est ainsi que finit la fameuse union de Calmar, après avoir duré 126 ans : cette union, si desirée par les souverains des trois royaumes, n'exista réellement que 50 ans ; l'abus qu'on en fit ensuite fit souvent regretter le jour qui l'avait vu naître.

La déposition et le départ de Christiern jetèrent le désespoir dans le cœur de l'amiral Norby : il craignit de trouver, dans l'élection de Frédérik, un terme à l'autorité absolue dont il avait joui sous le monarque précédent. En conséquence, il résolut de faire une tentative en faveur de son ancien maître : il ne laissa qu'une garnison peu nombreuse à Calmar ; et, ayant embarqué tout ce qui lui restait de troupes disponibles, il se rendit en Danemark : tous ses efforts y furent vains. Mais les Suédois tirèrent un grand avantage de son absence, en s'emparant de Calmar : avec cette place importante, toute la province d'Œlande tomba en leur pouvoir.

Pendant que ces grands évènemens se passaient en Danemarck, Erichson avait convoqué les états du royaume à Strengnæs.

La position politique de la Schonie demandait toute l'attention de la nation : cette province, séparée de la Smalande par un seul ruisseau, avait été, depuis plusieurs siècles, un sujet continuel de dispute entre les Suédois et les Danois : ces derniers prétendaient injustement que la Schonie faisait une partie intégrante de la Norwège. La réunion des trois royaumes sous un seul maître avait mis fin à toutes les contestations qui s'étaient élevées à cet égard; et la Suède, dans l'état de dépendance où elle s'était trouvée, avait été forcée de voir d'un œil tranquille le Danemarck lui ravir cette partie de la Norwège qui lui appartenait réellement. Erichson pensa que le moment était favorable pour reprendre à l'ennemi un pays sur lequel il n'avait aucun droit légitime : il employa à cette expédition les soldats allemands qui, du service de Christiern, étaient passés au sien, et mit à leur tête Berendt de Melen, dont il venait de resserrer l'attachement, en l'unissant avec une de ses nièces. Mais le pays étant submergé, et les troupes de Melen insubordonnées, la première tentative n'eut aucun succès. Erichson, qui tenait infiniment au projet de se rendre maître de la Schonie, fit passer des renforts à

Melen, en lui ordonnant expressément d'entrer à l'instant dans cette province : il avait eu aussi l'adresse d'y faire circuler une invitation aux Schonois de se réunir à leurs anciens frères. Les généraux danois, qui ne voulaient que gagner du tems, vinrent au-devant des troupes de l'administrateur, et représentèrent qu'il était inutile et même barbare de répandre du sang pour une affaire qui pouvait se traiter à l'amiable. Melen, séduit par leurs belles paroles, consentit à se retirer, après qu'on fut convenu d'envoyer de part et d'autre des plénipotentiaires à Bahus, et de fixer l'ouverture des conférences au jour de la Saint-Jean de la même année.

Malgré le mécontentement qu'eut Erichson de la conduite de Melen, il ratifia les arrangemens pris par ce général. Lars Siggeson, à qui il avait ordonné d'entrer par un autre côté en Norwège, fut plus heureux, et l'eût été bien davantage si les Danois n'eussent arrêté ses succès : il avait déjà soumis plusieurs districts à son obéissance, s'était emparé du château de Calsbourg et de tout le Wickland, avait conduit son armée triomphante jusques sous les murs d'Opslo, lorsque les généraux danois préférèrent, au hasard d'une bataille,

un moyen qu'ils crurent plus efficace pour se défaire de leur ennemi : ils ravagèrent le voisinage d'Elsbourg, ainsi que tout le pays où ils présumaient que les Suédois seraient dans le cas de passer, et se sauvèrent ensuite à Bahus. Ce qu'ils avaient prévu arriva; Siggeson, manquant de vivres, fut obligé de se retirer, après avoir cependant laissé garnison à Calsbourg. Cette retraite forcée l'affligea, d'autant plus, que les habitans lui avaient paru partout très-disposés à se réunir aux Suédois.

C'était sur cet état des choses, tant en Schonie qu'en Norwège, et sur la position générale du royaume, qu'Erichson desirait consulter l'assemblée qu'il avait convoquée à Strengnæs. Jean Magnus, originaire suédois, homme très-instruit, y assista en qualité de légat du pape. La cour de Rome, inquiète des progrès que faisait le luthéranisme en Suède, avait changé de système : voyant l'impuissance de ses foudres, elle voulut tenter de ramener par des moyens de douceur ses brebis égarées. Adrien VI commença par désapprouver ouvertement les cruautés qu'avait commandées Léon X; et comme il connaissait parfaitement le cœur humain, il pensa, avec raison, que les Suédois,

flattés de voir un prélat de leur nation revêtu d'une dignité éminente, (ce qui n'était pas encore arrivé) recevraient avec plus d'empressement et de satisfaction les paroles de paix qu'il était chargé de leur porter. Le choix qu'il fit de la personne de Jean Magnus ne pouvait être meilleur : la franchise et la droiture de son caractère, sa haine contre les Danois, l'estime et l'attachement qu'il témoigna à Erichson, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis l'ouverture des états, que deux ambassadeurs de Lubeck parurent pour réclamer 68,681 marcs d'argent qui leur étaient dûs, et pour demander qu'on effectuât sans délai le remboursement de cette somme. La Suède, encore agitée par des troubles, était dans l'impossibilité de satisfaire à une demande aussi pressante qu'inattendue : mais, craignant la puissance maritime des villes anséatiques, les Suédois, qui n'étaient pas encore maîtres de Stockholm, durent souscrire aux conditions dures et déhontées de leurs avides créanciers. L'acte qui renfermait ces conditions contenait dix-sept articles, dont voici les principaux :

1°. En cas d'attaque de la part des Danois, la Suède s'engage à fournir des troupes et des vaisseaux aux villes anséatiques.

2°. La Suède s'oblige à réparer les pertes et dommages que Christiern pourrait faire éprouver aux villes de Lubeck et de Dantzic.

3°. La Suède ne pourra faire la paix avec aucune puissance, sans le consentement des Lubeckois.

4°. La Suède protégera de toutes les manières le commerce des villes anséatiques.

5°. Les villes anséatiques jouiront seules exclusivement du droit de commerce en Suède, sans être soumises aux douanes, péages, etc.

6°. Il ne sera permis à aucun marchand étranger de s'établir en Suède.

7°. La Suède ne pourra faire de commerce qu'avec les villes anséatiques.

8°. Les vaisseaux suédois ne passeront pas le détroit du Sund.

9°. Les villes anséatiques auront seules le droit d'avoir des entrepôts et des magasins dans les ports de Suède.

10°. Si quelques facteurs des villes anséatiques meurent en Suède, leurs héritiers pourront librement, et sans rien payer, emporter leur succession.

11°. Si quelques vaisseaux des villes anséatiques échouent sur les côtes de Suède, on pourra librement, et sans rien payer, faire transporter la cargaison à terre.

12°. Tout individu qui agira contre les intérêts des villes anséatiques, sera renvoyé de Suède.

13°. S'il s'élève quelque contestation, elle sera jugée par quatre Lubeckois et quatre Suédois.

En examinant de pareilles conditions, on s'imagine voir le sénat de Lubeck, couvert de lauriers, remplir de ses soldats victorieux la Suède conquise: mais combien on est étonné et révolté en même tems, quand on pense qu'une poignée de marchands ait pu pousser l'insolence au point de faire des lois si dures, surtout quand il ne s'agissait que d'accorder un délai, pour le remboursement d'une somme de 68,681 marcs d'argent! (1) Dans quel état déplorable devait être la Suède, pour qu'on osât lui imposer de semblables conditions, et pour qu'elle consentît à les accepter! Erichson, sans argent, sans marine, sans commerce, sans ressource, fut obligé de céder à la loi impérieuse de la nécessité: et voilà le véritable grand homme! au lieu de

se laisser abattre par la tempête qui aurait déjà renversé le faible ou le présomptueux, il sait plier avec adresse, pour se relever ensuite, avec plus de force et d'éclat, au premier rayon du bonheur.

L'assemblée des états à Strengnæs ne dura pas long-tems : le nouvel archevêque d'Upsal trouva un moyen bien simple d'abréger les délibérations ; après avoir rappelé avec beaucoup d'adresse à l'assemblée le bonheur dont la Suède avait joui sous un gouvernement monarchique ; après lui avoir offert le tableau de ses malheurs sous une domination étrangère, il prouva la nécessité de choisir un roi qui pût faire renaître des jours d'allégresse et de prospérité. « Il est « tems, dit-il, que nos dissentions finis- « sent ; couvrons d'un voile épais le passé, « et faisons disparaître à jamais tout esprit « de parti : mais au milieu de tant d'inté- « rêts froissés, de haines récentes, de ven- « geances peut-être méditées, il nous faut « un conciliateur qui puisse cicatriser nos « plaies encore sanglantes, et nous préser- « ver des maux qui nous menacent dans « l'avenir ; car de quelle imprudence ne « serions-nous pas coupables, si nous nous

« laissions abuser par la sécurité du présent!
« un seul coup de vent contraire peut ra-
« mener dans un instant sur nos têtes
« l'orage qui nous paraît éloigné. Ne de-
« vons-nous pas toujours craindre que Chris-
« tiern, aidé par des parens et des alliés
« puissans, ne recouvre sa couronne, et ne
« vienne, entouré de bourreaux, le fer et
« la flamme à la main, nous punir d'avoir
« osé combattre pour notre liberté? Mais je
« suppose ce retour impossible : les senti-
« mens de Frédérik nous sont-ils connus?
« sommes-nous certains qu'il ne renouvel-
« lera pas les prétentions de ses prédéces-
« seurs? Hé quoi! lorsqu'il est en notre pou-
« voir, lorsqu'il ne dépend que de nous
« d'assurer les destinées de cet empire, nous
« nous exposerions à languir, à gémir de nou-
« veau sous un joug étranger! Ah! choisis-
« sons, nommons plutôt ce conciliateur! en
« lui donnant le titre de roi, imposons-lui
« la loi de nous protéger, de nous défen-
« dre, de conserver notre indépendance et
« notre liberté. Pour ne pas être embarrassés
« sur le choix de celui entre les mains duquel
« nous remettrons de si chers intérêts, que
« notre confiance soit le prix de la sagesse,

« du courage et des vertus! qu'elle soit le
« gage de la reconnaissance nationale! Plein
« du noble feu qu'inspire l'amour de la pa-
« trie, je m'empresserais, mes chers collè-
« gues, de vous montrer le héros qui réunit
« tous ces titres, je me hâterais de vous le
« nommer, si vos regards, tournés sur Gus-
« tave Erichson, ne m'assuraient que vous
« avez déjà lu dans mon cœur, et que vous
« partagez mes sentimens. » A ces mots,
les voûtes de la salle retentissent du nom
d'Erichson: nobles, prélats, bourgeois, pay-
sans s'empressent autour de lui, le com-
blent d'éloges, et lui renouvellent l'assurance
d'un entier dévouement. Erichson, touché
jusqu'aux larmes, et le cœur agité de divers
sentimens, peut à peine articuler sa recon-
naissance; mais ayant rassemblé tous ses es-
prits, il dit: « La confiance dont m'honore
« aujourd'hui l'assemblée, m'est mille fois
« plus précieuse que la couronne qui m'est
« offerte; mais la récompense est trop grande
« pour de légers services: si j'ai été assez
« heureux pour être utile à ma patrie, je
« n'ai rempli que mon devoir, et n'ai fait
« que ce que chacun de vous aurait fait à
« ma place. Cependant j'accepterais en ce

« jour le rang auquel vous daignez m'élever,
« si je ne sentais d'avance que je ne monte-
« rais qu'en tremblant les degrés du trône,
« par le peu d'espoir que j'aurais d'en être
« toujours digne : une erreur involontaire,
« excusable peut-être, mais commune à mon
« âge, pourrait me faire perdre en un ins-
« tant et vos bontés et votre faveur. Que
« de regrets pour vous ! quel désespoir,
« quelle honte pour moi ! Ah ! de grâce, pré-
« venez ce malheur, en faisant tomber votre
« choix sur quelqu'un dont la longue expé-
« rience vous donne plus de certitude dans
« l'avenir. »

Cette réponse fut un coup de foudre pour l'assemblée : les députés, au désespoir, joignirent les larmes aux prières, et conjurèrent, à genoux, Erichson de ne pas persister dans un refus si funeste au bonheur de la patrie. Le légat du pape mêla ses sollicitations à celles de l'assemblée, qu'il engagea à ne point se séparer sans avoir obtenu ce consentement si desiré. Erichson résista encore quelque tems; mais, pressé vivement de tous côtés, il finit enfin par se rendre. Des cris de joie annoncèrent au peuple son acceptation, et à l'instant il fut proclamé roi de

Suède, de Gothie et de Wendée, sous le nom de Gustave I.er Ce fut le 6 juin 1525, que la Suède, après 74 ans de troubles et de malheurs, reprit le gouvernement monarchique. Le sénat fit aussitôt part de ce grand changement, ainsi que des motifs qui l'avaient occasionné, à toutes les puissances de l'Europe, par un manifeste écrit en langue latine.

Qu'on se garde cependant bien de croire que le refus d'Erichson était une de ces grimaces politiques adroitement employée pour se faire prier d'accepter une couronne à laquelle son cœur ambitieux aspirait en secret : sans autre passion que l'amour le plus pur de sa patrie, Erichson avait reçu du ciel une de ces ames rares et sublimes, qui regardent avec indifférence et même avec mépris le trône et l'éclat qui l'environne. L'autorité absolue dont il avait joui, sans posséder le titre de roi, lui avait appris à apprécier le bonheur que procurent les grandeurs, et à prévoir que son élévation au trône ne ferait qu'exciter l'envie, et accroître la haine de quelques seigneurs, et du clergé en général. L'histoire et sa propre expérience le mettaient à même de peser dans une juste balance l'amour du peuple : l'exemple des Sturcs,

qui, dans les commencemens, furent les idoles de la nation ; et dont les talens et les services ne furent payés que d'ingratitude ; était encore devant ses yeux. Erichson, en un mot, avait trop de franchise et de grandeur d'ame pour avoir recours à des moyens aussi bas que la dissimulation, et trop de sagesse, de prudence et de philosophie, pour ne pas être convaincu qu'il y a bien plus de gloire à refuser qu'à accepter une couronne.

Les premiers jours du règne de Gustave furent marqués par de grands succès. Le 21 juin, Stockholm se rendit : toute communication étant fermée avec cette ville, la disette y était devenue si grande, que les Danois avaient été obligés de renvoyer les moines, les vieillards, les femmes, les enfans, enfin toutes les personnes inutiles. Mais ce moyen n'ayant prolongé que pour quelques jours leur résistance, ils avaient demandé à capituler : leurs conditions furent d'abord bien hautes, puisqu'ils osèrent exiger le paiement de l'arriéré de leurs troupes. Le mauvais état des finances de la Suède, ou plutôt l'assurance que la ville ne pouvait plus tenir long-tems, les fit rejeter. Les Danois alors avaient tenté de surprendre l'armée suédoise,

et de s'ouvrir un chemin au milieu des ennemis; mais leur projet ayant été découvert, ils avaient été repoussés avec une perte considérable. Un déserteur, nommé Jœns, s'était aussi proposé de mettre le feu au camp des Suédois; mais son entreprise avait échoué au moment de l'exécution.

Malgré les mauvais succès de leurs tentatives, les Danois étaient bien décidés à tenir encore, lorsque la nouvelle de la déposition de leur roi, de sa fuite, et du départ de leur flotte parvint à leurs oreilles. Las de se battre sans savoir pour qui, pressés par les habitans au désespoir, et prêts à se révolter, ils se décidèrent à se soumettre aux lois que leur imposerait le vainqueur : en conséquence, la garnison obtint la permission de sortir de la ville avec armes et bagages, après avoir remis tous les papiers appartenant à Christiern, au vice-roi, à Trolle et à l'amiral Norby. La liberté fut accordée aux prisonniers, sous la condition qu'ils ne serviraient ni contre la Suède, ni contre ses alliés, pendant l'espace de six mois, et on leur donna en outre des vaisseaux pour les conduire à Weimar et à Lubeck. Les habitans de Stockholm, qui ignoraient ce qui s'était passé

hors de leurs murs, demandèrent la conservation de leurs droits et privilèges, ce qui leur fut accordé sans aucune restriction. Mais dès qu'ils furent informés du changement de gouvernement, les magistrats vinrent aux portes de Stockholm pour recevoir leur nouveau roi, et déposer à ses pieds les clefs de la ville. Gustave, à cheval, entouré des sénateurs, des généraux et des premiers seigneurs de royaume, fit son entrée à Stockholm, au milieu des acclamations et des cris de joie d'un peuple nombreux, qui s'empressait de venir contempler leur libérateur, leur sauveur, leur ange tutélaire. Ce prince alla d'abord à la grande église, où, s'étant prosterné au pied de l'autel, il rendit grâce, à haute voix, à l'éternel, de son bonheur et de ses succès. De là il prit la route de son palais : en y entrant, le souvenir des crimes de Christiern vint mêler des larmes de douleur à celles de joie qui coulaient de ses yeux. Des fêtes générales et particulières terminèrent ce beau jour.

Jamais souverain ne trouva à son avènement au trône autant d'abus à détruire, et de désordres à réparer, que Gustave. Une désobéissance générale, des dettes immenses,

une flotte hors d'état d'agir, point d'amis; des alliés perfides, un pays ravagé, un commerce abattu, une armée prête à se révolter faute de paiement, et un trésor vide. Son premier soin fut donc de remplacer les sénateurs que Christiern avait fait périr : il en nomma neuf, du nombre desquels fut Berendt de Melen, qui avait su gagner toute sa confiance. Il pria ces nouveaux sénateurs de l'aider de leurs conseils, et de concourir avec lui de toutes leurs forces à rétablir l'ordre sans lequel aucun gouvernement ne saurait marcher. Il se fit un premier devoir d'écouter avec bonté les plaintes de ses sujets, et, pour leur en faciliter les moyens, il leur donna audience à toute heure du jour. Le peuple, remarquant bientôt le contraste de l'oppression qu'il avait soufferte, avec le gouvernement paternel qui le protégeait, perdit peu à peu le souvenir de ses peines passées, pour se livrer à la plus douce espérance.

Gustave, aussi généreux que reconnaissant, oublia tout ressentiment particulier, pour ne se rappeler que des bienfaits qu'il avait reçus dans son adversité. On pensera, avec raison, que le bon curé, qui, près d'Isala, lui donna un asile, ne fut point oublié : mais la mort

de cet ecclésiastique ayant privé Gustave du plaisir de lui offrir, pendant sa vie, une récompense digne de ses services, il voulut en éterniser la mémoire, et fit placer une couronne de cuivre doré sur le clocher de la paroisse de ce respectable curé.

On attendait généralement avec impatience le couronnement du nouveau roi, et Jean Brask, évêque de Linkœping, insistait vivement pour qu'on en fixât le jour. Mais Gustave, qui ne voulait pas prêter son serment dans la même formule que ses prédécesseurs, trouvait toujours quelque prétexte pour le retarder : entièrement occupé à chercher les moyens de restreindre la puissance des évêques, si fatale à sa patrie, il était bien décidé à ne jamais promettre la conservation des droits immenses dont ils jouissaient. Quoiqu'il connût parfaitement les dangers d'une pareille entreprise, il n'hésita pas d'y risquer sa couronne et sa vie, dans l'assurance que le bonheur ou le malheur du royaume dépendait absolument de son succès.

Frédérik était monté sur le trône de Danemarck; et, quelque incertain qu'il fût de le conserver, il s'était laissé persuader par Trolle de prétendre encore à celui de Suède.

Cet archevêque, déposé et fugitif, à qui il ne restait d'autre espoir que celui d'un changement de maître dans ce dernier royaume, avait employé toute son éloquence à séduire ce monarque : il lui fit voir d'un côté le clergé, furieux et avide de vengeance, prêt à le servir, et de l'autre les nombreux ennemis de Gustave, qui n'attendaient plus que lui pour se déclarer; il appuya surtout sur l'obligation sacrée pour un roi de Danemarck, de ne point abandonner un droit si juste et si légitime sur un trône étranger. L'ambition de Frédérik servit à souhait les projets de Trolle, et cette passion fatale égara ce prince à un tel point, qu'il se fit couronner, à Copenhague, roi de Suède par ce prélat. Après cette cérémonie, aussi ridicule qu'insignifiante, il envoya un ambassadeur à Stockholm, pour se plaindre de l'élection de Gustave, et de la violation de tous les droits et prétentions que lui donnait l'union de Calmar sur la couronne de Suède.

On était déjà instruit à Stockholm du couronnement de Frédérik : les sénateurs en furent si révoltés, qu'ils refusèrent de recevoir son ambassadeur. Gustave les ramena à des moyens plus doux, et les pria d'avoir, au

contraire, pour lui les plus grands égards : il assembla sur-le-champ les états à Suderkoeping. L'ambassadeur danois s'y rendit; et, après avoir exposé tour à tour les droits, la puissance et la sagesse de son maître, il finit par inviter les députés à le reconnaître pour leur roi.

L'assemblée, justement révoltée d'un semblable discours, ne put s'empêcher de donner des marques de son mécontentement. Le grand maréchal répondit, avec noblesse, à l'ambassadeur, que les Suédois étaient très-décidés à ne plus choisir leurs rois parmi leurs ennemis; que la nation avait les plus grandes obligations à Gustave, et que la couronne qu'il portait étant la récompense de ses services signalés, tous les Suédois feraient le sacrifice de leur fortune et de leur vie pour la lui conserver : qu'il ne fallait plus parler de l'union de Calmar, dont le souvenir ne laissait à la Suède que des sentimens de haine et de regrets; que l'épée de Gustave ayant coupé ce nœud formé par la reine Marguerite, jamais les trois royaumes ne seraient réunis : que les Suédois avaient acheté trop cher leur liberté, pour s'exposer à la perdre de nouveau; et que, loin de reconnaître Frédérik pour leur

roi, ils garderaient la Bleckingie et le pays de Wick pour les dédommager des frais de la guerre, avec d'autant plus de raison, que ces deux provinces avaient anciennement appartenu à la Suède.

Tous les députés applaudirent à ce discours, et s'écrièrent d'une voix unanime qu'ils défendraient jusqu'à la mort le roi que leur cœur avait choisi. Pour donner à Gustave une preuve éclatante de leur amour et de leur estime, ils signèrent un acte par lequel ils s'engagèrent à le défendre au péril de leurs biens et de leur vie contre toute entreprise ou trahison présente ou à venir.

La conduite que tint l'assemblée à l'égard de Trolle, acheva de convaincre l'ambassadeur danois de la fermeté de ses résolutions : elle déclara, en sa présence, ce prélat traître à la patrie; et le plus grand chef d'accusation fut pour avoir couronné Frédérik, roi de Suède. Les états jurèrent aussi d'approuver tout ce que Gustave ferait pour la conservation de sa couronne, le laissant maître de déclarer la guerre ou de faire la paix, sans qu'il ait besoin pour cela de leur consentement : enfin, on convint que ses ennemis seraient regardés et traités comme les ennemis

de l'état. L'ambassadeur ne resta que quelques jours en Suède, tems qu'on employa à lui donner des fêtes, auxquelles son cœur, affligé du mauvais succès de sa mission, ne prit aucune part. Gustave, pour le consoler, lui envoya des présens magnifiques. L'assemblée, avant de se séparer, nomma à plusieurs charges vacantes, prit les moyens de mettre le royaume dans un état de défense respectable, et fit plusieurs lois concernant le commerce et les finances.

Plusieurs dames suédoises, dont les malheureux époux avaient péri sous les coups du barbare Christiern, languissaient en Danemarck dans la plus triste captivité. Gustave se servit de ce prétexte pour envoyer de son côté un ambassadeur à Copenhague : cet ambassadeur fut d'abord chargé de demander la liberté de ces dames, et de représenter ensuite, avec adresse, à Frédérik, que l'approche de ses ennemis rendant son trône chancelant, il était non-seulement de sa sagesse de ne point commencer une guerre avec un voisin pacifique, mais avantageux et prudent de se réunir à lui. Frédérik, qui était instruit des préparatifs que faisaient contre lui les parens de Christiern, témoigna le desir

sincère de mettre fin à toute mésintelligence entre les deux royaumes, et de contracter avec Gustave une alliance offensive et défensive : il rendit aussitôt la liberté aux dames suédoises, et les renvoya dans leur patrie sous une escorte d'honneur. Parmi ces dames se trouvait Christine, veuve de l'administrateur Sture : Gustave alla au-devant d'elle avec toute sa cour, et la reçut avec les égards dûs à son courage et à la mémoire de son époux ; il la conduisit ensuite à son palais, où il lui avait fait préparer un superbe appartement : il la remit, ainsi que toutes les autres dames, dans la possession de ses biens. Plusieurs de ces veuves intéressantes étant encore au printems de leur âge, il abolit en leur faveur une loi qui défendait l'alliance d'une dame noble avec un homme qui ne l'était pas : de cette manière, il trouva le moyen de récompenser les premiers officiers de son armée, qui s'empressèrent de leur offrir la main ; et ces braves militaires, fiers de se voir unis aux premières familles du royaume, devinrent les plus fermes appuis de son trône.

C'était précisément à cette époque que la réformation commençait à faire briller ses rayons bienfaisans sur le Nord. Cette nou-

velle doctrine, trouvant de nombreux apôtres, était parvenue jusqu'en Suède, où les esprits, aigris, et éclairés en même tems par les abus que les papes avaient faits de leur puissance, se trouvaient très-disposés à embrasser des principes qui les rendaient indépendans du chef de l'église. Pendant le séjour que Gustave avait fait à Lubeck, il s'était fait instruire dans les dogmes de la religion réformée, et l'impression profonde que ces dogmes avaient produit sur lui, influa beaucoup sur l'innovation qu'il projeta d'amener en Suède. La position de ce royaume lui fit même une loi de cette innovation : tributaire de la cour de Rome, gémissant sous le despotisme d'un clergé nombreux, devenu méprisable par ses déréglemens et son peu d'amour pour la patrie, dépeuplée par le célibat, languissante par des jours de fêtes trop fréquens, la Suède ne se serait jamais relevée, si Gustave n'eût osé, pour la sauver, recourir à ce grand moyen. L'entreprise était difficile et demandait beaucoup de circonspection : il écrivit donc à Luther, le pria d'être son guide, et lui demanda ses conseils.

Deux frères, nommés Phase, ecclésiastiques tous deux, et fils d'un forgeron d'Œrebro,

avaient déjà prêché la réformation en Suède: au lieu d'aller à Rome, ils s'étaient rendus à Wittenberg, pour y prendre des leçons de Luther lui-même. En 1519, ils vinrent en Gothie, où, sous les noms d'Olaus et de Laurent-Pierre, ils déclamèrent si hautement contre la vente des indulgences, qu'ils ouvrirent les yeux à bien du monde; mais la guerre et les évènemens, qui touchaient de si près la fortune et la vie des habitans de cette province, empêchèrent les progrès de leur zèle. L'aîné de ces frères, Olaus ou Olof, sut gagner, par ses talens et son éloquence, les bonnes grâces de Grégorson, évêque de Strengnæs. Ce prélat, naturellement borné, qui n'avait aucune idée des querelles religieuses dont l'Allemagne était alors agitée, et qui connaissait à peine le nom de Luther, prit Olof pour son prédicateur: ce dernier employa dans cette place tous les moyens possibles pour éclairer le peuple. L'ignorance incroyable des prêtres le servit aussi au gré de ses desirs: l'évêque Brask lui-même, qui passait pour le plus savant ecclésiastique de Suède, auteur d'un livre contre les professeurs de la doctrine grecque, ne fut point alarmé par ses sermons, et ne parut occupé

que de combattre les nouveaux principes des Russes, ses voisins.

Ce fut à cette ignorance, ainsi qu'à l'appui de quelques grands personnages déjà convertis, qu'Olof dut la conservation de sa place : il mit d'abord beaucoup de modération dans sa conduite ; mais, pendant les états de Strengnæs, il se livra à toute l'ardeur de son zèle : bien persuadé qu'il n'encourerait pas la disgrâce de Gustave, dont il connaissait les sentimens et les dispositions, il tonna du haut de sa chaire contre le pape, l'adoration des saints, la vie monacale et les autres abus de l'église catholique ; et comme sa bouche était d'accord avec son cœur, ses sermons eurent cette éloquence persuasive qui répand la lumière dans les esprits les plus simples. Les moines, justement effrayés, s'agitèrent de mille manières : il s'éleva à Strengnæs de vives disputes, qui n'arrêtèrent cependant point Olof : la contradiction ne servit même qu'à rendre ses prosélytes plus ardens ; ils allèrent jusqu'à traiter le pape d'antechrist. Parmi les déserteurs de l'église catholique, était l'archidiacre André, connu sous le nom d'*Anderson*, homme d'un âge déjà avancé, et qui jouissait d'une grande considération,

fruit de ses bonnes qualités et de ses vertus. Elevé à Rome, il avait pu connaître par lui-même la politique, l'intrigue et l'ambition de cette cour; craignant les suites des calomnies qu'on ne cessait de répandre contre son ami Olof, il se rendit auprès du roi, afin de le justifier; ce prince, satisfait des dévelopemens qu'Anderson donna aux principes d'Olof, lui promit sa protection, en lui recommandant toutefois de tenir caché l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble, afin de ne pas déplaire à la grande majorité de la nation, encore toute dévouée au pape. Nonobstant cette précaution, Gustave nomma Olof prédicateur de la cour, et l'honora d'une confiance sans bornes.

Cette nouvelle doctrine, objet de tant de dissentions, entrait parfaitement dans les vues du roi, qui desirait ardemment abattre le pouvoir des évêques. Il espérait que la noblesse, acquérant plus d'éclat par la destruction de cet ordre rival, le seconderait dans son projet; il comptait beaucoup sur le mécontentement général des moines, qui détestaient leurs couvens et leurs vœux, et sur une grande partie du peuple, enchantée de voir par là les impôts diminués. L'impuissance de la

cour de Rome le rassurait aussi, car le pape, occupé de plus grands intérêts, ne paraissait plus lui présenter d'obstacles.

Son couronnement ne pouvant plus éprouver de retardemens, il prit les moyens de hâter l'exécution de son plan. Docile aux conseils de Luther, qui lui avait recommandé les frères Phase comme deux hommes instruits, et sur lesquels il pouvait compter, il nomma le cadet, Laurent, professeur de théologie à Upsal, et envoya l'aîné, Olof, à Stockholm, pour y remplir en même tems les places de secrétaire d'état et de prédicateur. Afin que ses sermons fissent une plus vive impression sur le peuple, il ordonna d'élever dans la plus grande église de cette ville une haute chaire, de laquelle Olof déclama avec une noble énergie contre les papes et leurs injustices. La majorité des habitans de la capitale, indignée de la hardiesse de ce nouveau prédicateur, lui jeta des pierres, abattit la chaire, et voulut le massacrer. Digne et courageux disciple de Luther, Olof ne se rebuta pas; il fit relever sa chaire, et continua de prêcher dans le même sens, au péril de sa vie. Langerben, originaire suédois, savant profond, et promu par Luther aux premiers

grades de la théologie, vint de Wittenberg pour se joindre à lui, et pour partager ses dangers. Gustave, voulant donner encore plus de considération et de poids aux discours d'Olof, le nomma curé de Stockholm ; et comme son intention était aussi d'accoutumer peu à peu le peuple aux grands changemens qu'il méditait, il résolut, avant tout, d'ouvrir tous les couvens, et de rendre la liberté aux malheureuses victimes d'un faux zèle ou d'un moment de désespoir, qui s'y trouvaient renfermées : pour parvenir adroitement à ce dessein, il engagea, soit par des représentations, soit par des promesses, les différens moines à quitter leurs couvens : tous y consentirent, excepté les Dominicains. Gustave alors fit une ordonnance qui enjoignît aux Dominicains de sortir à l'instant du royaume.

Tout en s'occupant des progrès du luthéranisme, Gustave n'oublia pas les finances, premier mobile des gouvernemens. L'état avait besoin de sommes considérables, et les anciens impôts n'étant pas payés, on ne pouvait pas en mettre de nouveaux, surtout sur les paysans, totalement ruinés par la guerre. Tout l'argent était entre les mains du clergé: Gustave écrivit aux évêques pour leur représenter les

besoins du royaume, et pour les inviter à venir à son secours. Ils répondirent que les biens de l'église étant des biens sacrés, il leur était impossible d'en disposer. Brask, évêque de Linkæping, fut un de ceux qui influa le plus sur le refus. Gustave lui écrivit de nouveau, et n'en reçut pas de réponse plus satisfaisante : justement irrité, il ne garda plus de mesures, et demanda impérieusement, et avec les plus fortes menaces, que le superflu de l'argenterie des églises lui fût remis. Le clergé, tremblant, obéit : cela produisit une somme de 2400 livres d'argent, avec laquelle Gustave paya les troupes étrangères, qu'il congédia aussitôt.

La Finlande était encore au pouvoir des Danois, qui l'avaient remplie de troupes. Gustave envoya le brave général Hemming, à la tête d'un corps considérable, pour en faire la conquête : en peu de tems les châteaux de Kusto, Tarvestehus, Baseborg et Ny-Slott furent pris : Abo se rendit après douze jours de siège ; Wibourg ouvrit ses portes au vainqueur, de façon qu'avant la fin de 1523 Gustave se vit maître de toute la Finlande.

Un ennemi bien imprévu vint s'offrir à lui :

Christine, si célèbre par son patriotisme et ses malheurs, lasse de mener, au sein de l'abondance, une vie douce et tranquille, ouvrit son cœur à des desseins ambitieux: jalouse de la couronne de Gustave, dont elle aurait voulu voir la tête de son fils ornée, elle fit éclater ouvertement son mécontentement. Le clergé furieux se réunit à elle, et, dans peu de tems, Christine se trouva à la tête d'un puissant parti, soutenu avec chaleur par Sunnanwæder, évêque de Westeræs. Ce prélat se proposait de faire déposer Gustave, et nommer à sa place Nils Sture roi de Suède: afin de se procurer un appui, il chercha à réveiller l'ambition de l'amiral Norby, en lui faisant entrevoir l'espérance d'obtenir la main de Christine, qui n'était pas éloignée de cette alliance. Cet amiral avait encore une grande influence en Gothie; et, maître absolu d'une mer où, ne ménageant aucun pavillon, il exerçait ouvertement le métier de pirate, il pouvait joindre facilement aux troupes de terre les soldats embarqués sur ses vaisseaux.

Sunnanwæder chercha tous les moyens d'exciter les Dalécarliens à la révolte: il leur peignit, dans ses lettres, Gustave comme un hérétique qui avait porté ses mains sacrilèges

sur les biens de l'église : il leur assura que leur tour arriverait bientôt d'éprouver ses vexations et ses injustices : il leur rappela la douceur du gouvernement de Sture, et leur dit que la reconnaissance leur imposait le devoir de décerner la couronne à son fils, qui y avait les droits les plus incontestables. Malheureusement pour le prélat, ses lettres tombèrent entre les mains d'Oloffson, gouverneur de la Dalécarlie, qui les fit sur-le-champ passer au roi. Gustave, sans perdre de tems, se rend à Westeræs, assemble les chanoines, et leur communique les lettres de l'évêque. Sunnanwæder pâlit, et croit pouvoir se justifier en niant l'écriture. L'archevêque Knut entreprend vivement sa défense. Le roi, persuadé que cette ardeur de Knut décèle un complice, le dépose, ainsi que Sunnanwæder, et ordonne aux chanoines de nommer en sa présence un nouvel évêque. Les chanoines, dans l'espoir d'intriguer, veulent gagner du tems, et répondent qu'un pareil choix est trop important pour se permettre de le faire sans réflexion. Une semblable réponse ne pouvait convenir à un homme tel que Gustave : il propose donc aux chanoines un moine de Wadstena, nommé

Pierre Mænson, ou Magni, qui était alors en mission à Rome. Toute résistance devenant inutile, Magni fut nommé, et sa nomination confirmée ensuite par le pape.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Conduite réservée de Gustave avec Rome. Démarche diplomatique en faveur de Christiern, et rassemblement d'une armée qui borne sa marche à l'Elbe. Ambassade danoise au roi de Suède. Renouvellement de l'armistice avec la Russie. Diète de Wadstena. Continuation des hostilités de l'amiral Norby, devenu chef de pirates. Préparatifs de guerre contre cet amiral. Entrevue des rois de Suède et de Danemarck à Malmoë. Convention entre les deux états, conclue par la médiation de Lubeck. Diète de Wadstena. Guerre de religion, et conduite fanatique des deux partis. Voyage de Gustave dans son royaume. Grand sermon de controverse à Upsal. Projets de soulèvement dans la Dalécarlie. Plaintes et menaces des Dalécarliens. Conduite perfide de Melen et du comte d'Hoya. Feinte de Gustave. Guerre contre les rebelles. Siège et prise du château de Calmar, Melen fuit de Suède. Préparatifs de guerre contre l'amiral Norby, et sa défaite à Lunden. Etats généraux à Westeræs. Gustave y déclare qu'il veut abdiquer la couronne. Il renonce à ce projet. Il marche sur la Dalécarlie, et met fin à la révolte. Progrès du luthéranisme en Suède. Première attaque sur les biens de l'église. Réforme de quelques abus, et suppression de la juridiction ecclésiastique. Projet de résistance des évêques. Voyage de Gustave à Upsal. Evènemens qui en sont la suite. Conclusion de la paix avec la Russie. Renouvellement de la guerre contre l'amiral Norby par terre et par mer. Ses pertes multipliées, sa défaite complette, sa fuite et sa mort.

QUOIQUE la cour de Rome eût bien perdu de ses prétentions, Gustave n'en était pas

moins contraint de mettre beaucoup de circonspection dans sa conduite avec elle. Depuis la demande qu'il avait faite de l'argenterie des églises, Magnus lui montrait une froideur qui était nuisible à ses intérêts ainsi qu'à ses projets : afin de la faire cesser, il résolut de le placer sur le siège archiépiscopal d'Upsal, qui était toujours vacant. On ne croira qu'avec peine qu'il y eut des ecclésiastiques assez déhontés pour oser proposer de rappeler cet indigne Trolle, qu'une délibération formelle des états avait à jamais banni duroyaume. Cette dignité, enfin, était l'objet des plus basses intrigues. Gustave, qui en redoutait les suites, fit venir les chanoines d'Upsal à Stockholm, et parvint à fixer leur choix, en leur témoignant le desir de le voir tomber sur Magnus. Soit crainte de déplaire, soit espérance d'obtenir quelques grâces de la cour, les chanoines remplirent les intentions du roi, et le nonce du pape fut nommé.

Les inquiétudes que pouvait donner Christiern, s'étaient peu à peu évanouies : ce monarque détrôné avait en vain cherché des secours en Allemagne, en Angleterre et dans la Belgique. L'empereur Charles-Quint lui-

même, dénué d'argent, et trop occupé de ses querelles particulières, avait, pour le servir, accablé vainement les puissances du Nord de ses infructueuses menaces : il avait écrit à Frédérik, et, en sa qualité de chef de l'empire, il s'était permis de le sommer de renoncer à toutes ses prétentions sur les couronnes de Danemarck et de Suède, sous peine d'encourir sa colère, et de s'exposer à sa vengeance. Il avait aussi expressément défendu aux Lubeckois de prêter aucune espèce de secours aux sujets rebelles de ces deux royaumes, et engagé les princes d'Allemagne à ne point souffrir qu'on recrutât dans leurs états pour le compte de Frédérik et de ses alliés. Dans l'intention de faire leur cour à l'empereur, les électeurs de Saxe et de Brandebourg se déclarèrent pour Christiern, et écrivirent de leur côté à Frédérik, qui venait de prendre le titre de roi de Danemark. Leurs représentations ayant été vaines, ils assemblerent, aidés de quelques autres princes de l'empire, des troupes que Christiern promit de solder : 20,000 hommes s'avancèrent jusque sur les bords de l'Elbe; mais ces troupes, avant de passer le fleuve, exigèrent des sûretés pour leur paiement. On

n'avait ni argent, ni caution à leur donner: les soldats, furieux de se voir ainsi joués, ne gardèrent aucun ménagement, et menacèrent les jours de Christiern, qui fut obligé d'avoir recours à un déguisement pour sortir du camp la nuit suivante. Dès le lendemain, les troupes, ayant appris son départ, se dispersèrent.

Frédérik, que ces préparatifs avaient justement effrayé, respira de nouveau, et crut que, pour conserver sa couronne, il devait changer de conduite avec Gustave: en conséquence, il envoya des ambassadeurs à Stockholm pour annoncer à ce souverain qu'il lui cédait tous ses droits sur le trône de Suède, et que, jaloux de son amitié et de former avec lui une alliance durable contre l'ennemi commun, il lui demandait une conférence où l'on pût traiter de cet important objet. Gustave remit à faire sa réponse aux ambassadeurs, au mois de janvier suivant, à l'assemblée des états-généraux, qui devaient se tenir à Wadstena.

La manière de vivre des Suédois faisait continuellement varier le lieu de ces assemblées; et, comme elles étaient fréquentes et communément de peu de durée, le roi, qui

avait fixé sa résidence à Stockholm, était souvent obligé de se rendre dans les différentes villes où on avait décidé de les tenir. Les grands seigneurs n'habitaient point la capitale; les sénateurs étaient dispersés dans le royaume; les évêques vivaient dans leurs diocèses, et les juges dans les provinces dont l'administration de la justice leur était confiée. Ce défaut de réunion des membres du gouvernement nécessitait ce déplacement du roi, et ces assemblées étaient improprement nommées assemblées d'états-généraux, puisque la plupart du tems elles n'étaient composées que des sénateurs du royaume, et des députés de la province où elles se tenaient. Ceux des provinces limitrophes y étaient, à la vérité, convoqués; mais ils n'avaient pas l'obligation absolue d'y assister, et, malgré leur absence, les délibérations, une fois prises, n'en avaient pas moins force de loi. Quant aux véritables assemblées d'états généraux, où tous les ordres de la nation étaient tenus de se trouver, et où l'on se rendait des provinces les plus éloignées, elles n'étaient que très-rares.

Le mois de janvier 1524, que le roi avait fixé pour répondre aux ambassadeurs, arriva.

Ils se rendirent à Wadstena, et, au milieu des plus belles protestations d'amitié, ils se hasardèrent à demander aux états la restitution des provinces de Blekingie et de Wick. Le refus qu'ils éprouvèrent à cet égard, n'empêcha cependant pas la conclusion de la paix et la fixation du jour où les plénipotentiaires réciproques commenceraient leurs conférences. Gustave fit part à ces mêmes états de la prolongation de la trève avec le grand prince de Russie Basilius. Cette trève avait été faite en 1501, pour trente ans, sous l'administration de Sten Sture. Basilius, que les Polonais et les Tartares serraient de près, fut très-satisfait de la prolonger, et promit même d'envoyer un ambassadeur à Stockholm, pour y traiter de paix.

Une des plus importantes délibérations de ces états, fut celle qui concernait les monnaies. Christiern avait fait circuler en Suède, une grande quantité de pièces frappées en Danemarck, nommées *klipping*, qui n'avaient pas la moitié de la valeur qu'elles représentaient : les Lubeckois et les négocians des autres nations refusaient de les prendre, ce qui mettait de grandes entraves au commerce. Le roi se vit donc contraint d'avoir recours

à un moyen que la nécessité seule pouvait excuser : il réduisit ces pièces à leur juste valeur, ce qui causa un mécontentement général. Les plus riches seigneurs, à qui leur fortune devait rendre cette perte moins sensible, et qui auraient dû, dans cette occasion, être les premiers à donner l'exemple de la soumission, se conduisirent indignement : n'écoutant que les transports d'une injuste colère, plusieurs d'entre eux jetèrent par leurs fenêtres des sacs pleins de ces pièces, en se permettant les propos les plus indécens. Les paysans, plus excusables dans leur mécontentement, vinrent en foule supplier le roi de ne point faire subir à ces pièces une si forte baisse. Mais Gustave, qui avait bien pesé la nécessité de cette opération, resta inébranlable.

Pendant ce tems-là, Norby continuait ses progrès en Gothie; et Gustave, faute de flotte, se trouvait dans l'impossibilité de s'y opposer. Tous les gens perdus de débauches et de vices se rassemblaient sur les bords de la Baltique et de la mer du Nord, soutenus par des gens à argent, auxquels ils s'engageaient de donner la moitié du butin : ils équipaient des bâtimens, allaient en courses, et s'emparaient

indistinctement de tout ce qu'ils rencontraient; lorsqu'ils étaient poursuivis, ils se réfugiaient auprès de Norby, qui leur donnait asile et même des secours. Ces brigands causèrent de si grands désordres, que les Lubeckois, las des pertes qu'ils en éprouvaient, s'adressèrent aux Suédois, afin de les engager à attaquer Norby et ses protégés. Le bourg-mestre Hermann, homme très-adroit, fut envoyé à Stockholm, pour représenter au roi combien ses intérêts et son honneur souffraient de sa tolérance pour des brigands, dont l'impunité augmentait chaque jour le nombre. La nation entière joignit ses plaintes à celles de l'ambassadeur de Lubeck : la noblesse, le clergé et la bourgeoisie, demandèrent formellement la destruction de ces pirates, et promirent de fournir à cet effet des hommes et de l'argent. Les paysans manifestèrent aussi les mêmes intentions. Gustave, qui n'avait pas une grande confiance dans ces promesses, et qui pensait qu'on pourrait regarder cet armement contre Norby, qui était encore sous la protection des Danois, comme une déclaration de guerre au roi de Danemarck, se livra à quelques réflexions, et différa son consentement. Hermann s'efforça de prouver

que Frédérik regarderait cet armement d'un œil indifférent, chercha à séduire les Suédois par l'appât de la possession de ces îles, et promit ou l'appui d'une flotte garnie de troupes, que sa république enverrait en Gothie, ou le juste partage de tous les frais de la guerre. Il s'engagea même, pour faciliter aux Suédois les moyens de faire face aux dépenses qu'occasionnerait cette entreprise, à ne rien demander, pendant cinq ans, ni du capital, ni des intérêts qui étaient dûs à son gouvernement. Gustave, qui prévoyait de grandes difficultés, et qui sentait bien que tout l'avantage du succès serait pour les villes anséatiques, n'était pas disposé à se mêler de cette querelle. Mais l'ambassadeur lubeckois fit jouer tous les ressorts de sa politique, et déclara publiquement que si le roi ne voulait pas consentir à sa demande, Lubeck se verrait forcé de se jeter dans les bras du Danemarck. Quelque argent, distribué adroitement, gagna le peuple, qui vint sous les fenêtres mêmes du roi demander à grands cris qu'on marchât contre Norby : les plus mutins, ou plutôt ceux qui furent le mieux payés, poussèrent l'insolence jusqu'à dire que les Stures n'auraient jamais souffert un

pareil brigandage. Ce mouvement populaire décida le roi : le traité fut conclu; on commença les préparatifs, et Gustave, qui prêchait toujours d'exemple, envoya toute son argenterie à la monnaie. Cependant, avant de se mettre en campagne, on ne négligea rien pour ramener Norby; on lui proposa, avec la paix, un fief considérable et une place éminente en Suède, à condition qu'il quitterait la Gothie. Il refusa toutes ces propositions, et la guerre fut décidée.

Le roi fit aussitôt recruter en Allemagne, et écrivit à Amsterdam, Dantzick et Revel, pour de l'argent et des munitions. Il donna des lettres de marque à des armateurs, qui coururent dans la mer Baltique contre les pirates; il assembla 8000 hommes à Calmar, où la flotte de Lubeck se rendit avec des vaisseaux de transport : il hésita pour savoir s'il se mettrait à la tête de cette expédition; mais l'esprit de parti qui régnait encore en Suède, et la crainte de confier les rênes du gouvernement à des mains incertaines, le firent renoncer à un projet qui flattait son amour naturel pour la gloire. Il donna donc le commandement des troupes à Berendt de Melen, qui débarqua sans aucun obstacle

en Gothie, et qui débuta par plusieurs affaires qui furent toutes à son avantage. Norby, qui voyait clairement l'impossibilité d'opposer lui seul une longue résistance, changea tout à coup sa politique : jusque-là il avait envisagé cette île comme sa propriété ; mais ne pouvant plus la conserver, il résolut de la mettre sous la protection du nouveau roi de Danemarck, et s'adressa à lui pour lui demander du secours. Frédérik, encore chancelant sur son trône, avait un besoin absolu de ses troupes, et craignait, en en envoyant, de rompre avec Gustave. Cependant la possession de cette île tentait sa cupidité ; il eut recours aux Lubeckois, et leur proposa, moyennant de grands avantages, de faire tomber cette province en son pouvoir ; et comme la Gothie avait toujours été une pomme de discorde entre la Suède et le Danemarck, il offrit aux Lubeckois d'être les juges de cette grande querelle, et même de rester les maîtres de l'île jusqu'à leur décision.

Les Lubeckois, qui, mieux versés dans la science de la politique que la plupart des cours de l'Europe, se conduisaient toujours d'après les circonstances, ne perdaient jamais de vue leur système de donner à leur

commerce toute l'extension possible, et savaient employer à propos leur intrigue et leur or pour parvenir à ce but. Peu délicats sans fidélité et sans bonne foi, ils rompaient sans scrupule les sermens les plus sacrés: quoiqu'ils eussent eux-mêmes sollicité l'attaque de la Gothie, et suivi cette affaire avec le plus grand zèle, séduits maintenant par les grands avantages qu'on leur proposait, et jugeant sainement leurs rapports avec la Suède, ils avaient, suivant leurs principes, changé de façon de penser avec les circonstances. La possession de la Gothie mettait le comble à leurs desirs: bien certains que la piraterie contre laquelle ils s'étaient si hautement déchaînés, devait avoir tôt ou tard un terme, ils n'eurent aucun égard pour leurs engagemens avec Gustave, et étendirent leur prévoyance bien plus avant dans l'avenir: comme ils savaient que ce monarque ne les aimait pas, et comme ils craignaient, avec raison, qu'il ne cherchât bientôt à rompre un traité de commerce si désavantageux à ses états, ils se décidèrent à se ranger du côté du Danemarck, en conservant cependant, vu leur position avec Christiern, une bonne intelligence apparente avec les

deux souverains. En conséquence, ils proposèrent à Frédérik et à Gustave une entrevue à Malmoë, où ils paraîtraient eux-mêmes en qualité de médiateurs. Cette proposition fut faite sur un ton qui laissait comprendre qu'un refus de la Suède entraînerait infailliblement ce royaume dans une guerre avec les villes anséatiques et le Danemarck. Gustave consentit, malgré lui, à cette entrevue dans une ville ennemie, sous la condition, cependant, que six sénateurs danois seraient premièrement envoyés en ôtages en Suède : mais il refusa de retirer ses troupes de Gothie avant la décision de cette affaire.

L'entrevue eut lieu, en effet, le premier septembre 1524, dans l'église de Malmoë. Après les premiers complimens, les deux souverains se rendirent à la maison de ville, pour y conférer sur les objets qui étaient en litige. Frédérik commença par faire une proposition qui indisposa fortement Gustave : il prétendit d'abord que, nonobstant l'anéantissement de l'union de Calmar, les principes de ce traité, et notamment celui qui réunissait les trois royaumes sous un seul maître, devaient toujours exister, et finit par offrir à Gustave de conserver le trône de Suède,

s'il voulait reconnaître le roi de Danemarck pour protecteur de son royaume. Gustave, indigné d'une proposition si offensante, dévora son ressentiment, et se contenta de répondre avec une noble fermeté, que la Suède affranchie ne rentrerait jamais sous le joug du Danemarck; que, comme roi légitime et seul protecteur de sa patrie, il reconnaîtrait avec plaisir Frédérik pour ami; mais qu'on le connaissait bien mal, si l'on s'était flatté de pouvoir le ranger au nombre de ses sujets. On ne toucha plus cette corde, mais on discuta long-tems les droits des deux royaumes sur la Gothie, la Blekingie et le pays de Wick. Gustave défendit lui-même ses droits. Frédérik refusa de répondre personnellement, en déclarant qu'il n'était pas suffisamment instruit de l'affaire. Pendant ce tems-là, les Lubeckois ne perdirent pas la tête : voyant que rien ne se décidait, ils firent si bien, que les deux souverains signèrent un traité, dont les principaux articles furent, que l'affaire se terminerait par des plénipotentiaires que les deux cours enverraient à Lubeck, que la Blekingie serait rendue sur-le-champ au Danemarck, et que la Gothie resterait, en attendant, dans l'état où elle était.

La condescendance de Frédérik dans cette occasion était fondée sur l'espoir dont Trolle le flattait sans cesse de réunir un jour sur sa tête les couronnes de Danemarck et de Suède; espoir qu'il appuyait sur le mécontentement général des Suédois, sur la haine du clergé pour Gustave, et sur la grande influence qu'il assurait avoir conservée en Suède. Ce prélat allait même jusqu'à répondre du succès, si l'on pouvait lui donner les moyens de retourner dans ce royaume. Se reposant sur la protection de Frédérik, il eut la hardiesse de venir à Malmoë, et obtint, par l'entremise des sénateurs danois, la facilité d'approcher de Gustave : habile dans l'art de feindre, il affecta devant ce souverain un repentir sincère, et le supplia de lui permettre de revenir dans sa patrie. Gustave lui répondit que les états ayant prononcé son arrêt, eux seuls avaient le droit de le révoquer, ou d'y faire des modifications. Cette visite inattendue, cette demande téméraire de Trolle, la conduite de Frédérik, enfin, tout ce qui s'était passé à Malmoë pendant le cours des négociations, donnèrent tant d'humeur à Gustave, qu'ayant rencontré, en sortant de la maison de ville, l'envoyé de Lu-

beck, Hermann, qui, après l'avoir le premier engagé à la guerre, venait de parler contre lui, il entra dans une telle fureur, qu'il tira son épée, et l'aurait peut-être percé, sans le chancelier Audesson qui, heureusement, l'en empêcha. De crainte de s'exposer encore à de pareilles scènes, il quitta le Danemarck, jurant bien de n'y rentrer jamais qu'à la tête d'une armée.

Les états furent de nouveau convoqués à Wadstena. Le roi y rendit compte des conférences de Malmoë, et s'occupa de faire rendre quelques lois relatives à la justice, à l'ordre et à la police du royaume : les plus remarquables furent celles qui astreignirent les ouvriers de faire leur résidence dans les villes, et celles qui ordonna la culture du houblon, objet de première nécessité dans un pays où il ne croît point de vin, et qu'on tirait, par un abus impardonnable, de l'étranger. Gustave, dans l'intention de diminuer l'influence des Danois dans ses états, fit aussi défendre les mariages entre les sujets des deux royaumes.

Quelque desir que témoignassent les états de voir arriver le jour du couronnement, il ne fut pas encore fixé : les mêmes raisons enga-

geaient encore Gustave à le retarder ; persistant dans son plan d'abattre entièrement les droits et les prérogatives du clergé, il y travailla avec un zèle infatigable. Les évêques, de leur côté, toujours sur la défensive, cherchaient à déjouer ses projets par des attaques sourdes qu'ils couvraient du voile de la religion. Brask s'était déclaré le chef de cette ligue sacrée. Le nouvel archevêque Magnus, catholique modéré, et naturellement ami de la paix, contemplait d'un œil tranquille l'orage qui grondait autour de lui. Brask lui reprocha vivement sa coupable indifférence, et, le menaçant de le rendre responsable auprès du pape des malheurs qui allaient accabler la religion catholique, il parvint à l'engager à profiter de l'absence du roi, pour citer les deux frères Olof et Laurent Pierre devant le grand chapitre d'Upsal. Ils y comparurent, et se défendirent avec une éloquence qui ferma la bouche à leurs adversaires. On voulut alors employer auprès d'eux d'autres armes, et on leur promit les plus hautes dignités, s'ils voulaient renoncer à leur doctrine. Ils refusèrent. On les menaça de l'excommunication ; menace qui leur parut risible dans les circonstances présentes. Le

voile ainsi levé, Brask écrivit à tous les évêques pour les exhorter à défendre de toutes leurs forces leurs prérogatives et leurs droits : il fit venir une grande quantité de livres écrits contre Luther, qu'il distribua dans le royaume; établit une presse à Suderkœping, où il fit imprimer les écrits des partisans de l'église catholique, avec défense de vendre et de lire dans son diocèse ceux de ses adversaires.

Un évènement assez extraordinaire favorisa le plan de la ligue ecclésiastique : pendant l'absence du roi, plusieurs Anabaptistes allemands et hollandais étaient venus à Stockholm ; exaltés par deux hommes qui se disaient inspirés du Saint-Esprit, ils avaient causé les plus grands désordres. L'un était un pelletier, nommé Rink, et l'autre un mauvais sujet, mal famé dans le nord de l'Allemagne, nommé Knipper Dolling. A l'aide de leurs nouveaux prosélytes, ces prétendus inspirés avaient ouvert de force les églises, renversé les images des saints, brisé les orgues, déchiré les ornemens sacerdotaux, et prêché contre l'Apocalypse de Saint-Jean. Les deux soutiens de la religion luthérienne, Olof Pierre et Langerbern, qui n'avaient vu



dans ces scènes indécentes qu'une attaque dirigée contre leurs adversaires, s'étaient contentés de les observer en gardant un silence qui trahissait néanmoins leur secrette satisfaction. Ce silence impardonnable avait fait un singulier effet sur le peuple, qui n'était pas encore bien instruit des principes du luthéranisme : s'imaginant que la nouvelle doctrine autorisait et commandait même ces désordres, il s'était joint aux Anabaptistes. Depuis ce tems, les églises et les bâtimens publics étaient pleins de ces nouveaux prédicateurs et d'ouvriers, de femmes et de bourgeois qui, se croyant à leur tour inspirés du Saint-Esprit, vomissaient les plus horribles calomnies contre le pape.

Tel était l'état de Stockholm, où chacun avait abandonné son travail pour devenir prêchant ou prêché. Le roi, à son retour de Wadstena, fut assiégé par les différens partis : il aperçut les images des saints éparses sur la grande place, et entendit les prêtres catholiques qui lui criaient : « Voilà les saints « protecteurs du royaume ! » Gustave, justement irrité, fit à Olof Pierre et à Langerbern tous les reproches que méritait leur indifférence : il fit arrêter les instigateurs des

troubles, et ordonna qu'ils fussent conduits hors du royaume, avec défense d'y rentrer jamais, sous peine de la vie. L'ordre fut bientôt rétabli dans la capitale; mais les provinces étaient dans une agitation dont les suites pouvaient devenir dangereuses. Il n'y avait pas d'Anabaptistes, mais les prédicateurs luthériens, enhardis par les scènes qui s'étaient passées à Stockholm, avaient blasphémé les saints, et traité les évêques de la manière la plus injurieuse. Pour mettre fin à ces désordres, et prévenir les malheurs qui pouvaient en résulter, Gustave crut que sa présence était nécessaire, et résolut de parcourir toutes les provinces de son royaume.

Il se fit accompagner par Olof, et se montra, pour ainsi dire, dans ce voyage, le chef suprême de la religion, en conservant cependant la plus grande impartialité. Il invita les prêtres luthériens à se méfier de l'excès de leur zèle, à ne plus avoir recours aux injures ni aux blasphêmes, et à chercher à se faire, par la douceur, et non par la force, des disciples et des prosélytes. Il ordonna, ainsi, pour les fêtes de Noël, une controverse publique sur des matières de

religion, ce qui ne s'était pas encore vu. Il invita les chanoines d'Upsal à choisir un homme instruit, et qui fût en état de discuter avec Olof en présence de l'archevêque et du sénat. Le choix du chapitre tomba sur l'archi-diacre Galle, homme d'esprit, catholique ardent, et très-éclairé dans la science obscure de la théologie. On disputa sur le purgatoire, l'adoration des saints, la rémission des péchés, la communion sous les deux espèces, le célibat des prêtres, la puissance temporelle et ecclésiastique, et sur plusieurs autres dogmes de la religion chrétienne. Les deux antagonistes mirent dans leur contestation une ardeur infatigable, à laquelle le roi fut obligé de mettre un terme, en leur imposant silence. Il se décida en faveur d'Olof, qui avait pris toutes ses citations et ses preuves uniquement dans la Bible, tandis que Galle avait invoqué les conciles et les décisions des pères de l'église. Quelques sénateurs témoignèrent cependant leur admiration pour ce dernier. Galle, s'en tenant toujours aux principes qu'il avait posés, accusait hautement son adversaire de s'être servi d'une fausse traduction de la Bible. Pour faire tomber cette

accusation, le roi engagea l'archevêque à faire traduire ce livre sacré, et les deux docteurs reçurent l'ordre de réduire les principes de leur doctrine en douze demandes et réponses, et de les traduire ensuite en langue suédoise, afin de les rendre intelligibles à tout le monde.

Cette nouvelle manière de faire discuter en public les dogmes de la religion, alluma plus vivement encore la fureur des prêtres catholiques, qui ne respirèrent plus que vengeance, et ne songèrent qu'aux moyens de l'assouvir. L'occasion s'en présenta bientôt: Sunnanwæder et son ami Knut, retirés dans les plaines de la Dalécarlie, cherchaient à y noircir le roi par mille calomnies, et à gagner l'esprit des paysans par des mensonges adroitement distribués: connaissant la haine irascible des Dalécarliens pour Trolle, ils leur répétaient sans cesse que Gustave, non content de s'être déclaré l'ennemi juré de la religion, s'était réconcilié avec cet indigne prélat, et que l'assemblée de Malmoë, où l'on avait conclu un traité si désavantageux pour la Suède, n'avait eu pour objet principal que cette réconciliation.

Les Dalécarliens, désespérés, ne pouvaient

pas concevoir d'où pouvait venir un si grand changement dans la conduite d'un roi qui leur avait été si cher. Dociles aux conseils de Sunnanwæder, ils écrivirent à Gustave une lettre pleine des reproches les plus amers : ils lui mandèrent qu'ils se voyaient avec peine forcés de lui rappeler les services qu'ils lui avaient rendus, lorsque, proscrit, il s'était réfugié dans leurs plaines ; ils l'assurèrent qu'ils étaient indignés de la manière cruelle dont il avait trompé leurs plus chères espérances, en trahissant tous ses sermens, en favorisant les étrangers au détriment de ses propres sujets, en chassant les évêques, en pillant les églises et les couvens, et en voulant, pour comble d'horreur, les contraindre à adopter une nouvelle doctrine. Ils lui conseillèrent de changer de conduite, et lui enjoignirent de ne plus porter à l'avenir une main sacrilège sur l'argenterie des églises, sous peine d'être exposé à leur juste vengeance, lui déclarant formellement que ceux qui avaient eu assez de force et de courage pour l'élever au trône, quand ils l'en avaient cru digne, en auraient assez pour l'en faire descendre, sitôt qu'il cesserait d'avoir des droits à leur amour et à leur

estime. Gustave, loin de s'offenser de ces injures et de ces menaces, poussa la condescendance jusqu'à répondre de sa propre main aux Dalécarliens, pour se justifier des griefs dont on l'accusait.

Parmi ces trop injustes plaintes, une cependant était fondée, et l'on doit convenir que la confiance aveugle que Gustave avait accordée à Melen, qui du service de Christiern était passé au sien, méritait quelques reproches. L'évènement ne prouva que trop le peu de cas que l'on doit faire de ceux qui, n'écoutant qu'un vil intérêt, changent de maître sitôt qu'ils y trouvent un avantage. Sans la conduite odieuse de ce général étranger, la conquête de la Gothie n'aurait éprouvé aucune difficulté, l'assemblée de Malmoë ne se serait pas tenue, et la Suède aurait évité bien des désagrémens; sans sa perfidie, qu'il ne se donna pas même la peine de déguiser, le château de Wisbi, dont la prise entraînait celle de l'île entière, serait tombé au pouvoir des Suédois. Mais le perfide Melen ne put résister aux promesses et aux présens de Norby, qui commandait dans cette place importante: pour mieux le séduire, l'amiral se rendit au

camp des Suédois; et, lui confiant son prochain mariage avec Christine, il sut si bien flatter son ambition, qu'il le décida à trahir les intérêts de Gustave. Melen, sans s'embarrasser de ses troupes, abandonna son camp, se rendit à la ville ennemie, et y passa plusieurs jours dans la plus affreuse débauche. Pour donner une idée du peu de retenue qu'il mit dans sa conduite, il suffira de dire qu'il ne rougit pas de devenir le parrein d'un enfant dont accoucha une maîtresse de Norby pendant le séjour qu'il fit à Wisbi.

Les Suédois, indignés contre leur général, voulaient à toutes forces attaquer le château, et une révolte complète allait éclater parmi eux, lorsque Melen arriva encore assez à tems pour la calmer. Il s'excusa de son absence par l'assurance qu'il donna d'un prochain accommodement avec Norby; accommodement dont il lui fut facile de démontrer l'avantage, puisqu'il épargnait le sang. Il se servit de ce prétexte pour continuer ses visites au château, et il les continua jusqu'au moment où, l'assemblée de Malmoë conservant les choses dans leur état primitif, les Suédois furent obligés de quitter la

Gothie. Melen, cependant, n'osa pas reparaître devant le roi; il prit avec lui tous les Allemands qui se trouvaient dans son armée, et les emmena à Calmar, bien résolu de s'y défendre, dans le cas où il y serait attaqué : son projet était de suivre l'exemple de Norby en Gothie, et de s'emparer du château de Calmar, ainsi que de tout le territoire qui en dépendait. Il fut soutenu dans ce plan perfide par le comte Jean de Hoya, seigneur allemand d'une illustre famille, que Gustave avait fait naturaliser en Suède, et qu'il venait, au grand mécontentement des Suédois, d'élever au rang de sénateur; ce qui était expressément défendu par les lois constitutionnelles du royaume. Indépendamment de cette faveur insigne, le roi allait lui donner une preuve encore plus grande de son attachement et de son estime, en l'unissant avec madame de Brahe sa sœur; cet hymen était sur le point d'être conclu, lorsqu'il apprit qu'il s'était réuni à Melen.

Cette double ingratitude affligea vivement le roi, qui ne voulait cependant pas encore condamner le comte de Hoya; mais, renfermant en lui-même son juste ressentiment, il eut la faiblesse de dissimuler avec Melen,

et de lui écrire de venir sur-le-champ l'aider de ses conseils. Melen ne tint aucun compte de cette invitation. Le sénat lui adressa, au nom des états, une lettre qui témoignait le même desir. Sa réponse fut offensante, et on eut la bonté de la souffrir. Cependant, après avoir long-tems balancé, il prit le parti de se rendre, accompagné du comte de Hoya, auprès du roi. Avant de quitter Calmar, il donna le commandement de cette place à son frère Henri, en exigeant de lui le serment de ne jamais la rendre à d'autres qu'à lui; et dans l'espoir de paraître redoutable au roi, il fit aussi venir le jeune Sture dans le château, qu'il ne quitta qu'après avoir pris la plus grande précaution pour l'avenir.

Il eût été sans doute très-facile au roi de renverser le plan des traîtres, et de leur faire subir la punition de leur crime; mais, rougissant des bontés dont, au grand mécontentement des Suédois, il avait honoré ces perfides, il eut encore la faiblesse de composer avec Melen, et de lui proposer le commandement de Stækebord, château peu éloigné de Stockholm, en échange de celui de Calmar. Melen parut satisfait de cette proposition,

et envoya aussitôt à Henri un ordre, signé de sa main, de remettre Calmar entre les mains du grand écuyer du roi Erichson. Mais Henri, fidèle aux instructions premières qu'il avait reçues de son frère, refusa de livrer la place. A cette nouvelle, le roi fit éclater sa colère. Melen chercha à se justifier, rejetant la faute sur l'indocilité de ses soldats : il demanda à Gustave la permission d'aller lui-même faire exécuter ses ordres. Le roi y consentit, sous la condition qu'il partirait accompagné de deux officiers, qui reçurent l'ordre de ne pas le quitter jusqu'à ce que le château leur eût été remis. Mais l'adroit Melen trouva les moyens de les tromper tous deux : ayant obtenu leur consentement pour se rendre seul au château, il se déclara ouvertement contre le roi, et poussa la hardiesse jusqu'à faire une sortie sur la ville de Calmar, dans l'intention de s'emparer de ceux qui tenaient encore au parti de Gustave. Quatorze hommes perdirent la vie dans cette attaque, et un plus grand nombre fut conduit prisonnier au château. Melen, alors, rassemblant à la hâte quelques troupes qui avaient servi sous ses ordres en Gothie, il

proposa à celles qui étaient dispersées dans la Smalande d'entrer à son service : pour les y décider, il chercha à leur démontrer l'impossibilité où les dettes immenses de l'état mettaient le roi de les entretenir, et leur donna l'assurance de recevoir exactement leur solde. Les troupes acceptèrent ses propositions. Il leur fit occuper le château de Calmar, qu'il appela sa fortune, la dot de sa femme, et reçut d'elles le serment de fidélité. Il fit aussi tous ses efforts pour gagner les habitans de Calmar : mais ils lui déclarèrent unanimement qu'ils ne reconnaîtraient jamais que l'autorité de Gustave.

Sentant enfin la nécessité de mettre un terme à cette révolte, le roi rassembla les troupes qui se trouvaient dans son voisinage, et marcha sur Calmar. Melen ne l'attendit pas : perdant tout courage, il chercha son salut dans la fuite, et quitta Calmar, après avoir nommé Jube, un des partisans de Christine, gouverneur de ce château, et remit le jeune Sture sous sa garde. Accompagné de sa femme et de ses enfans, il courut les plus grands dangers, et n'échappa que par un miracle aux soldats de Gustave, qui le poursuivirent vivement,

Plusieurs personnes de sa suite ne furent pas si heureuses, et perdirent la vie en voulant arrèter ceux qui suivaient de si près leur maître.

Arrivé devant le château, le roi somma le gouverneur de se rendre. La garnison répondit que Melen était son seul maître, qu'elle avait juré de lui être fidèle, et qu'elle le défendrait jusqu'à la mort. Voyant que les représentations étaient vaines, Gustave fit dresser des batteries, et disposa tout pour commencer un siège. La défense vigoureuse que firent les soldats, prouve bien qu'il ne faut que très-peu de chose en tems de guerre pour les porter aux derniers excès: ils combattirent en désespérés; les femmes mêmes, placées sur les remparts avec la garnison, lançant des pierres sur les assiégeans, contribuèrent aussi à arrêter leurs progrès. Gustave, effrayé des lenteurs qu'occasionnerait un siège, résolut de tenter l'assaut. Il se dépouilla de son manteau, prit un bouclier, saisit une épée, criant à ses soldats de le suivre: toute l'armée, craignant de compromettre des jours si chers, le conjura de ne pas s'exposer à un pareil danger, et lui promit qu'avant peu elle serait maîtresse du

château. Fredag et Péderson, deux de ses plus braves généraux, se mirent à la tête des troupes : le combat dura depuis le matin jusqu'au soir. Le roi ne s'aperçut de la perte énorme qu'il avait faite, que lorsque la nuit eut mis un terme au carnage. Ses deux généraux, et une grande partie de son armée, étaient restés sur le champ de bataille. Les assiégés, de leur côté, ayant perdu la moitié de leur monde, et ceux que la mort avait épargnés étant presque tous blessés, demandèrent à capituler. Le roi répondit qu'il n'avait aucune capitulation à faire avec des révoltés. La nécessité les força de se rendre à discrétion. Gustave, qui regrettait le sang des siens versé par des rebelles qu'il avait vainement tenté de ramener, se montra, dans cette occasion, sévère et même cruel. Tous les prisonniers furent passés, par ses ordres, au fil de l'épée, et leurs chefs roués vifs. Connaissant l'attachement et la fidélité d'Arvid Westgœthe, il lui confia le commandement de Calmar, et reprit la route de Stockholm, emmenant avec lui le jeune Sture.

L'ambitieux Norby montrait, pendant ce tems-là, une activité infatigable : comptant

sur l'influence de Sture, sur les ennemis du roi, et surtout sur les prêtres, il chercha tous les moyens de brouiller la Suède avec le Danemarck et les villes anséatiques : mais ayant échoué dans cette entreprise, il envoya quelques vaisseaux de guerre, sous le commandement d'Otto Stigson, en Schonie, province séparée du Danemarck par le détroit du Sund, et la fit attaquer au nom de Christiern. Stigson, s'étant d'abord emparé de Sœlfsborg et d'Ahus, s'avança dans le pays, pillant les nobles, et ménageant les paysans, auxquels il assura qu'il ne venait que pour les protéger contre leurs seigneurs. Cette assurance, à laquelle on eut la bonté d'ajouter foi, contribua puissamment à rendre sa marche facile, ainsi qu'à augmenter ses troupes. Norby ne tarda pas à le rejoindre : il fit partout reconnaître Christiern, plongeant dans les cachots ceux qui s'y refusaient. Bientôt toutes les villes de Schonie tombèrent en son pouvoir, à l'exception de Malmoë qui, comme on sait, était entre les mains des Danois.

Les progrès de l'amiral réveillèrent toute l'attention de Frédérik, qui envoya des troupes pour s'y opposer. On en vint aux mains près de Lunden : Norby fut complettement battu,

et trois mille paysans Scaniens, qui s'étaient réunis à lui, restèrent sur la place. La ville de Lunden, entièrement déclarée pour lui, fut livrée au pillage, et soixante bourgeois, réfugiés dans la cathédrale, en furent arrachés et traînés sur la place publique, où ils furent exécutés. L'amiral se retira avec les débris de son armée à Landscrona, ville de commerce située au détroit du Sund, où il fut assiégé, mais qu'il ne rendit que sous des conditions avantageuses, car il ne consentit à la quitter, ainsi que la Schonie, que lorsque Frédérik lui eut accordé le château de Sœlsborg en fief, une somme d'argent pour payer ses troupes, et plusieurs autres prérogatives honorifiques.

Gustave, profondément affligé des troubles qui agitaient sans cesse le royaume, et de la haine si injuste des Dalécarliens, fut las du poids de la couronne, et résolut de la déposer. Dans cette intention, il assembla les états à Westeræs, où, sans compter les députés de la noblesse, se trouvèrent deux députés de chaque ville et deux paysans de chaque district. Le roi fit part à l'assemblée de l'état du royaume; et après avoir exposé les motifs de la conduite qu'il avait

tenue dans les différentes parties de l'administration, il dit qu'il voyait avec peine qu'on rejetait sur lui la guerre, les impôts, la disette et la misère de la nation; que tous ces maux ne pouvaient être réparés que par des moyens qu'il avait mûrement réfléchis, mais qui demandaient d'autres tems, et surtout une plus grande obéissance de la part des sujets; que, ne pouvant pas l'espérer, il était très-décidé à renoncer à la couronne. Les députés, saisis d'effroi, l'interrompirent pour le conjurer de ne pas abandonner la nation dans une situation si critique, et pour lui jurer qu'ils étaient prêts à le seconder de tout leur pouvoir : ils lui renouvélèrent, d'une commune voix, le serment de lui être fidèles, et ne se séparèrent que lorsqu'il les eut assurés qu'il abandonnait un si fatal dessein.

L'assemblée s'étant séparée, Gustave se mit à la tête de quelques troupes, et marcha contre les Dalécarliens : il les convoqua près de Tuna, et leur reprocha d'avoir, au mépris de leurs sermens, protégé les ennemis de l'état, dédaigné ses ordres, et poussé l'insolence jusqu'à lui écrire les lettres les plus offensantes. Les paysans, vivement

frappés de la force de son discours, et plus encore de la présence des troupes, tombèrent à ses genoux, avouèrent leurs torts, et implorèrent, avec des mains suppliantes, leur pardon. Le roi, qui se rappelait le tems où lui-même avait imploré leur appui, sentit le besoin de la reconnaissance, et les releva en les assurant que tout était oublié. Il exigea d'eux un nouveau serment de fidélité, ainsi qu'un acte revêtu du sceau de leurs communes, par lequel ils s'engageaient à ne plus désobéir, et il poussa la condescendance jusqu'à rendre aux montagnards leurs anciens privilèges. Sunnanvæder et Knut, les vrais instigateurs de la révolte, se sauvèrent en Norwège. Olof, évêque de Drontheim, ami de Trolle, et ennemi juré de Gustave, les reçut parfaitement, et toutes les instances que fit auprès d'eux le roi, pour que ces rebelles lui fussent livrés, restèrent sans effet.

Les progrès du luthéranisme en Suède devinrent chaque jour plus remarquables. Pierre Olof, qui, du haut de sa chaire, s'était, jusque là, contenté de prêcher la doctrine de Luther, imita sa conduite privée, et prit une femme. Gustave assista à la

célébration de son mariage. Les prêtres catholiques, indignés, crièrent au scandale, et Brask écrivit au roi une lettre où il lui reprochait vivement d'avoir sanctionné, par sa présence, un acte si contraire et si préjudiciable aux principes de la religion. Ces cris furent en pure perte, et l'exemple donné par Olof fut suivi par plusieurs moines et religieuses, qui sortirent de leurs couvens pour s'unir par les nœuds de l'hymen. Beaucoup de séculiers, qui étaient restés fidèles à la cour de Rome, séduits par la douceur et la raison de la morale de Luther, adoptèrent une doctrine qui leur assurait une vie heureuse et tranquille.

On demandait toujours, avec les plus vives instances, que le roi fixât l'époque de son couronnement. Mais son dessein étant de profiter, tant des progrès du luthéranisme que d'autres circonstances qu'il pouvait utiliser pour diminuer l'autorité des évêques, il trouvait constamment de nouveaux prétextes pour la retarder. Afin de parvenir au but auquel tendaient tous ses vœux, il favorisa ouvertement la noblesse, confirma les privilèges qu'elle avait obtenus à l'assemblée de Wadstena, et décida que les

seigneurs jouiraient à l'avenir, dans leurs terres, de toutes les amendes et autres frais de justice. Il fit plus : il obtint des états une délibération par laquelle le clergé fut obligé de venir au secours de la nation, en versant dans le trésor public un tiers de la dîme ecclésiastique. Bien persuadé que la puissance du clergé ne pourrait être véritablement affaiblie que lorsque ses revenus auraient éprouvé la plus forte diminution, il ne s'en tint pas à ces simples mesures. Plusieurs seigneurs avaient des droits légitimes sur des biens qui, depuis plusieurs années, étaient entre les mains du clergé, et que l'absolu pouvoir dont il jouissait les avait empêchés de revendiquer. Gustave, trouvant que l'occasion était favorable, donna l'exemple, et réclama le couvent de Grypsholm, qui se trouvait bâti sur un terrein appartenant à sa famille, et dans lequel on lui avait refusé de lui donner, pour une seule nuit, un asile dans le tems de sa proscription. Les moines, qui craignaient d'augmenter encore, par ce nouveau refus, le juste ressentiment de Gustave, n'opposèrent aucune résistance, et quittèrent leur couvent en lui en remettant la propriété. Le

roi, satisfait de leur soumission, leur assigna une autre retraite, où il fournirait à leurs besoins; mais ils préférèrent de renoncer à la vie monacale, et s'occupèrent, en rentrant dans le monde, des moyens de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Plusieurs autres lois, toutes à l'avantage du clergé, et qui étaient dégénérées en abus, furent ainsi abolies par ordre du roi. Ces mesures obtinrent particulièrement l'approbation du peuple. Les curés étaient parvenus à tirer de leurs paroissiens de forts tributs qu'ils leur faisaient payer de force. Les habitans encouraient ces peines lorsqu'ils s'étaient livrés, les dimanches et fêtes, au plaisir de la chasse ou de la pêche, et lorsque les époux avaient anticipé sur les droits de l'hymen. Les inimitiés particulières des prêtres étaient aussi soumises aux vengeances de l'église; ils les exerçaient même jusque sur leurs créanciers. Les évêques et les grands vicaires avaient donné à leurs tribunaux une extension sans bornes: dans toute l'étendue du royaume, les procès qui tenaient par le plus petit fil à la religion, la violation de quelques clauses dans un contrat, une légère dispute entre époux,

que presque toujours un prêtre, sous le masque de l'amitié, trouvait le secret de rendre importante, échappaient à la juridiction civile, pour être portés devant les tribunaux ecclésiastiques. Gustave défendit au clergé de rendre à l'avenir de semblables jugemens : il fit même enjoindre, par une loi expresse, à tous les ecclésiastiques de soumettre la décision de leurs procès à des juges civils; et il fut défendu aux évêques de s'emparer, dans leurs diocèses, de l'héritage des prêtres, et de lever aucune amende, sans en avoir préalablement instruit le sénat, et obtenu son assentiment.

Malgré l'injustice de leurs droits, les évêques ne furent pas moins offensés de leur suppression : ils s'assemblèrent à cet effet, et pressèrent l'archevêque de renoncer à une complaisance coupable, et d'user de son autorité. L'évêque de Linkœping conseilla les moyens les plus violens : il dit qu'il fallait excommunier Olof et tous ses adhérens, s'emparer, au nom du pape, de la personne de cet hérétique, et l'envoyer à Rome pour y être brûlé. Mais ces conseils ne furent approuvés de personne : l'archevêque craignit lui-même, avec raison, de s'exposer, en

embrassant un pareil parti, au ressentiment de Gustave. Cependant il promit à l'assemblée de faire tout ce qui dépendrait de lui pour relever la dignité de l'église. Pour y parvenir, il voulut éblouir le peuple, et prit un luxe étranger à ses prédécesseurs. Des gentilshommes servans, des pages accompagnèrent ses pas : il ne parut plus en public que couvert d'or et de pourpre, et donna dans son palais les fêtes les plus brillantes. Enfin, après avoir ainsi fasciné les yeux des habitans d'Upsal, il voulut employer le même stratagême dans tout le royaume, et partit entouré de cette suite fastueuse, pour faire la visite générale des diocèses.

Le roi, qui méprisait intérieurement ces moyens employés par l'archevêque, ne voulut cependant pas tolérer plus long-tems sa conduite, craignant qu'elle ne devînt préjudiciable à ses desseins : il manda l'archevêque, lui fit de vifs reproches sur le luxe qu'il venait de prendre, et l'humilia tellement, que le prélat, confus, convint de ses torts et de sa folie, et promit de mettre bas la pompe dont il s'était si indiscrètement entouré. Pour regagner les bonnes grâces du roi, il lui proposa de faire traduire la Bible

en langue suédoise. Gustave y consentit, et fit travailler, de son côté, à la même traduction, afin de pouvoir mettre les luthériens à même de faire la comparaison des deux ouvrages. L'impression que le luxe du prélat avait pu faire sur le peuple présentant quelques dangers, Gustave se proposa de l'effacer : persuadé que l'emploi des mêmes moyens réussirait, il se rendit à Upsal accompagné des premiers membres du gouvernement et d'un corps nombreux de troupes, parmi lesquelles se trouvaient deux cents hommes de cavalerie magnifiquement équipés. Le roi fit assembler le peuple à l'entrée de la ville, et lui procura le plaisir de voir parader sa petite armée. Monté sur un superbe coursier, ayant l'archevêque à ses côtés, il harangua du haut d'une colline le peuple, et démontra l'utilité de l'abolition de la messe en langue latine, celle de plusieurs autres cérémonies de l'église et de la suppression totale des couvens. Il traita les moines de bêtes paresseuses, qui se nourrissaient de la substance du peuple, tandis que leurs revenus pouvaient et devaient être employés à l'établissement d'hôpitaux et d'écoles publiques.

Accoutumés à plier sous le joug de la puissance ecclésiastique, plongés dans l'état d'ignorance et d'apathie, suite ordinaire d'une aveugle servitude, les habitans furent bien loin d'être touchés de la justesse des raisonnemens de Gustave: un murmure général succéda à son discours, et l'on entendit crier de toutes parts: « Nous voulons conserver nos moines, nous voulons que la messe « soit célébrée en latin. » Le roi, s'apercevant que le moment n'était pas encore favorable, crut qu'il était prudent de ne pas insister. Cette conduite enhardit quelques orateurs du peuple, qui déclamèrent contre Gustave et contre les innovations qu'il proposait. Sans faire aucune attention à leurs discours séditieux, le roi dit à plusieurs personnes de sa suite de parler en latin aux paysans qui se trouvaient le plus près de lui. Ceux-ci, regardant la bouche béante, gardaient le silence, lorsque Gustave leur demanda pourquoi ils ne répondaient pas. Cela nous est impossible, dirent-ils, puisque nous ne comprenons pas la langue qu'on nous parle. Dans ce cas, reprit le roi, la messe en latin ne doit pas tant vous tenir au coeur. Cet argument était sans réplique.

Les paysans, sans s'occuper de le combattre, continuèrent cependant de faire éclater leur mécontentement : ils accusèrent l'archidiacre Anderson d'être l'auteur de ces innovations, et demandèrent au roi la permission d'aller le chercher, afin de lui infliger publiquement la punition qu'il méritait. Le roi n'eut aucun égard à leur demande, et rit tout bas de l'erreur des paysans qui, ne connaissant pas Anderson, voulaient aller le chercher bien loin, tandis qu'il était à cheval à côté de lui.

L'assemblée s'étant séparée, le roi se rendit à la ville, où l'archevêque avait fait préparer un repas splendide. Encouragé par le mécontentement que le peuple avait témoigné, et par la modération du roi dans cette circonstance, il oublia les promesses qu'il avait faites à Stockholm ; il reprit le luxe auquel il s'était engagé de renoncer, et affecta devant les grands du royaume une magnificence qui devenait doublement condamnable. Il fit élever dans la salle du festin un trône plus haut que celui du roi ; il se fit servir par des gentilshommes, et traitant le roi d'égal à égal, il lui dit, prenant la coupe à la main. *Notre grâce boit*

à la santé de la vôtre. Gustave eut besoin de se rappeler qu'il était en ce moment le convive de l'archevêque, pour ne pas faire éclater toute sa colère, et il répondit sèchement : *Ta grâce et la mienne ne sauraient habiter sous le même toit.* Mais le repas fini, ayant appris que les évêques et les chanoines venaient de s'assembler dans leur chapitre, il se rendit sur-le-champ auprès d'eux, et donna un libre cours à son juste ressentiment : il leur demanda sur quels titres étaient fondés les prérogatives sans nombre, et les revenus immenses dont ils jouissaient. Les prélats ne manquèrent pas de répondre que leurs droits leur venaient des conciles et des rois ses prédécesseurs ; que ces droits leur venant primitivement de l'église, ils étaient sacrés, et qu'on ne pouvait y porter atteinte sans encourir l'excommunication, et s'exposer, par-là, à une damnation éternelle. Gustave contesta l'autorité des conciles, et déclara qu'il ne s'en rapporterait qu'à des preuves prises dans la Bible. Les prélats n'ayant pu les fournir, il leur dit qu'il ne reconnaissait d'autre puissance que celle de Dieu ; mais qu'ayant les mêmes droits que ses prédécesseurs, il pouvait détruire ce qu'ils

avaient fait dans d'autres tems et dans d'autres circonstances. Après cette courte déclaration, on se sépara, et Gustave reprit la route de Stockholm.

Norby se trouvait, pendant ce tems-là, dans le château de Sœlsborg. Se regardant plutôt comme l'allié que comme le sujet de Frédérik, il croisait avec ses vaisseaux dans la mer du Nord, et attaquait indistinctement tout ce qui se présentait. Un de ces pirates, nommé Brun, qui était commandant en second dans son escadre, fut jeté par la tempête dans la baie de Calmar. On se saisit de sa personne, on le mit en prison, et on le conduisit ensuite à Stockholm, où il fut pendu. C'est de lui qu'on apprit le projet qu'avait Norby de passer en Russie, afin d'engager le grand prince à se déclarer contre la Suède. Gustave profita adroitement de cette découverte pour prévenir l'amiral; et comme la paix conclue entre les deux états n'avait pas encore été sanctionnée par la Suède, qui attendait que le grand prince envoyât, suivant la promesse qu'il en avait faite, des ambassadeurs à Stockholm, il en fit aussitôt partir un pour Moscow, qui conclut avec le grand prince les traités les plus avantageux.

L'exécution de Brun rendit Norby furieux : il résolut de s'en venger, et demanda à Frédérik la permission d'attaquer la Suède, s'engageant à céder au Danemarck toutes les conquêtes qu'il ferait. Mais ce monarque, qui n'était pas favorablement disposé pour l'amiral, refusa non-seulement de prendre part à ses opérations, mais s'empressa d'en faire part à Gustave. Norby se décida alors d'agir seul. Il n'avait en tout que 600 hommes de troupes montés sur quatre vaisseaux et six petits brigantins : à cette petite escadre se joignaient encore six bâtimens de guerre, commandés par des Danois qui avaient autrefois servi sous ses ordres, et qui étaient bien aises de courir les mêmes hasards, dans l'espoir de partager son butin. Quelque faible que fût la marine de Gustave, elle était cependant en état de résister à de si petites forces : aussi se décida-t-il à mettre fin aux brigandages de son audacieux ennemi. Après s'être emparé des châteaux de Sœlsborg, Rottneby et Lykoe, qui, dégarnis de troupes, ne purent opposer aucune résistance, il chercha la flotte de l'amiral, et l'ayant jointe auprès de Bleckingen, il engagea le combat. On se

battit de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement : mais Norby fut complettement défait et forcé de se sauver, avec quelques vaisseaux désemparés, à Narva. Il les vendit, et se rendit plein de confiance à Moscow. Il se trouva cruellement trompé dans son attente, car le grand prince le fit mettre, à son arrivée, en prison, et l'aurait infailliblement livré à Gustave, si Christiern n'eût fait réclamer sa liberté par l'empereur. Sans argent, sans troupes, sans amis, cet homme, qui avait été, pendant si long-tems, la terreur de la mer Baltique, plié sous le poids du malheur, se trouvait dans l'impossibilité de former la moindre entreprise. Las de traîner dans l'oisiveté ses jours en Russie, il partit pour l'Italie, espérant pouvoir y faire jouer les ressorts de son intrigue: mais il lui fut impossible de sortir de l'obscurité, et mourut d'un coup de feu qu'il reçut au siège de Florence.

---

(1) Note de la page 279.

Le célèbre historiographe suédois Olof de Dalin, ainsi que le bibliothécaire d'Upsal Olaus Celsius, parlent de 68,681 marcs lubs, comme d'une somme due autrefois à la Suède par la ville de Lubeck : c'est visiblement une erreur ; il faut qu'on ait entendu par-là, non l'ancienne dénomination des monnaies, ni celle dont on se sert à présent, mais le poids de l'argent de Lubeck. Le premier calcul donnerait, suivant le taux actuel des monnaies, en argent de Saxe, environ 27,000 risdales, somme qui répugne à toute analogie et à toute comparaison, somme trop petite pour avoir besoin d'être relevée. En comptant même le poids, 68,681 marcs, suivant le pied actuel, ne font que 915,746 risdales de Saxe, somme trop modique pour pouvoir jamais être regardée comme un poids accablant pour tout un royaume, ni un motif de réclamation contre des conditions trop durès, si le haut prix et la rareté de l'argent dans les pays du Nord, et particulièrement en Suède, et la dévastation du pays à cette époque, ne rendaient la chose facile à comprendre.

FIN DU TOME PREMIER.



